Boston Medical Library
in the Francis A. Countway
Library of Medicine ~ *Boston*

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Open Knowledge Commons and Harvard Medical School

http://www.archive.org/details/lamidesfemmesoul00mari

L'AMI
DES FEMMES.

EXPLICATION DES FIGURES.

La première planche, ou le frontispice, représente la déesse de la santé, *Hygie*, donnant à la *Beauté* des conseils et des guirlandes pour enchaîner le *Temps* sur le dos duquel elle écrit cet ouvrage. Près de lui sont des génies ailés tenant des plumes de paon, emblème heureux des modes fugitives et changeantes.

La deuxième figure (page 1) placée en tête de la première lettre, devoit en effet précéder un ouvrage destiné à la conservation des belles formes. C'est la copie de la *Vénus Callypiga*, qui est à Naples, et qui doit, selon Athénée, son origine à la dispute de deux jeunes sœurs athéniennes sur la beauté de leurs appas secrets, pour le jugement desquels elles appelèrent un jeune berger à qui elles découvrirent l'objet de leur querelle, dans l'attitude qui est ici représentée.

La troisième figure (p. 69, lettre septième) est l'image de la *Vénus de Médicis*, ce type du beau idéal de la femme, maintenant dans le musée Napoléon. Ici elle offre le moment décrit dans notre texte, où Phriné, belle de ses seuls appas, se promène lentement sur le rivage de la mer, à la vue des Athéniens extasiés de la richesse de ses contours.

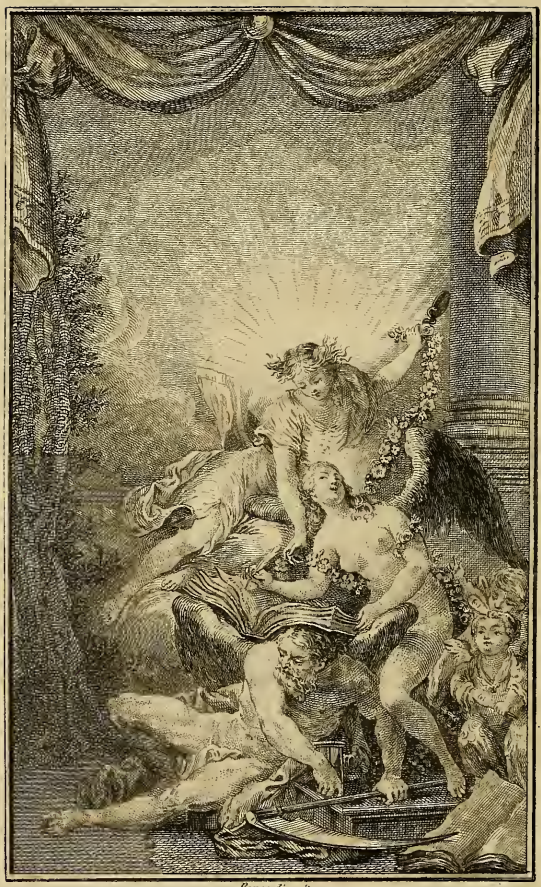
La quatrième gravure (p. 81, lettre huitième) offre un camée de la Vénus de Gnide, ainsi que le prouve l'inscription grecque ΚΝΙΔΙΩΝ. Elle sort du bain et prend d'une main, sur un vase antique, un voile pour s'essuyer, en cachant de l'autre ce qui ne doit point être exposé à la vue. C'est la Vénus pudique de Praxitèle.

La cinquième figure (p. 91, lettre neuvième) représente une belle femme ajustant d'une main ses cheveux devant un miroir antique qu'elle tient de l'autre : près d'elle est un vase étrusque contenant des parfums.

La sixième planche (p. 271, terminant la lettre vingt-unième) est un camée représentant une Vénus accroupie, sortant de l'eau et peignant ses cheveux encore mouillés. Derrière elle est un amour ailé, qui semble vouloir l'entraîner. On lit autour, en caractères grecs, ΓΕΡΜΑΝΙΚΗC ΚΑΙCΑΡΕΙΑC, et ΘΕΩΝ en exergue. Vaillant cite cette Anadiomène comme revers d'une médaille frappée pour Julia, femme de Septime Sévère : elle a été publiée par Havercamp, et est très-rare.

Enfin la septième gravure (p. 373, et terminant l'ouvrage) offre un revers d'une médaille d'Agrippine représentant un triomphe de Vénus sur un char marin traîné par un Triton, portant une espèce de conque, et une Néréïde sonnant de la trompette. L'inscription latine : *Fulvio, L. annio, II vir.* et l'exergue : *cor.* indiquent que cette médaille a été frappée par les Corinthiens pour Agrippine, femme de Claude, et qu'ils vouloient par ce monument flatter l'orgueil de l'impératrice en la représentant avec les attributs de *Vénus Pélagia.*

On fera sans doute la remarque que la plupart des figures sont placées au commencement de l'ouvrage, et on cessera de s'en étonner si l'on fait la réflexion que cette partie étant plus historique et même mythologique que le reste, admettoit des ornemens que repoussoit la sévérité des discussions médicales et toutes scientifiques du reste de l'ouvrage. Au surplus on a cru rendre la science plus aimable et son étude plus attrayante, en y joignant ces embellissemens dus au burin des premiers artistes de la capitale.



Ponce direxit

Hygie dicte à la beauté l'art d'enchainer le temps.

Femme aux attraits cachés, en ce siecle est prodige ;
Pourtant, attraits voilés en deviennent plus chers !
Qui ne les voudroit pas un peu moins découverts ?...
La pudeur le demande et la santé l'éxige.

Guichard.

L'AMI
DES FEMMES,
OU
LETTRES D'UN MÉDECIN,

concernant l'influence de l'habillement des femmes sur leurs mœurs et leur santé, et la nécessité de l'usage habituel des bains en conservant leur costume actuel;

SUIVIES

d'un Appendix contenant des recettes cosmétiques et curatives;

ornées de sept gravures en taille-douce.

PAR P. J. MARIE DE SAINT-URSIN,

ancien premier médecin de l'armée du Nord, ancien membre du conseil général de santé de Paris, ancien médecin inspecteur des hôpitaux civils et militaires et des prisons des départemens d'Eure et Loir et de l'Orne, ancien médecin de l'Hôtel-Dieu de Chartres, ancien secrétaire des sociétés de Médecine, de Vaccine et Littéraire de la même ville, membre des sociétés de Médecine et Médicale d'émulation de Paris, de celle Philotechnique, de celle académique des Sciences et Beaux-Arts, de l'Institut de Bologne, des Arcades de Rome, etc.

DÉDIÉ A MADAME BONAPARTE.

« A mérite égal, préférez pour » médecin un AMI à tout autre. »

CELSE, liv. 1, préf.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie du Théâtre-Français n°. 31;
et chez l'AUTEUR, rue Boucher, n°. 5.

M. DCCC. IV.

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON,

RUE DES NOYERS, N°. 24.

Les exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque nationale.

A MADAME BONAPARTE.

MADAME,

Tandis que votre illustre époux ajoutoit chaque jour une feuille au laurier qui couronne son front, j'esquissois obscurément cet ouvrage, que je crois utile à votre sexe, et que pour cette raison j'ai intitulé, *l'Ami des femmes*. Je vous le dédie, MADAME, parce que vous offrez déjà l'exemple des préceptes qu'il donne, et que je ne connois personne dont l'opinion puisse plus

sûrement accréditer les principes qu'il contient, et coopérer à la réforme qu'il conseille.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

MARIE DE S^T.-URSIN,
docteur-médecin.

PRÉFACE.

Un écrivain philosophe, moins célèbre encore par ses propres ouvrages que par la réputation gigantesque de son fils, a composé *l'Ami des hommes;* un auteur inspiré par la nature, le génie et la vertu, a publié *l'Ami des enfans*, et la nation la plus galante de l'Europe, n'a pas encore, parmi ses nombreux essais en littérature, offert un *Ami des femmes!!* J'ose acquitter cette dette nationale, ou du moins offrir quelques à-comptes à la génération contemporaine; puisse ce dévouement périssable de mon zèle éveiller celui de mes honorables collègues, et attester, sinon mon talent, du moins mon vif intérêt pour un sexe auquel le nôtre doit mille dédommagemens des pénibles assujétissemens que la nature lui a imposés!

J'aurois pu donner plus d'étendue sans doute à cet ouvrage, si j'avois voulu détailler toutes les réformes que sollicitent les abus introduits par l'art dans la conduite des femmes; mais j'ai désiré savoir d'abord si leur dessein étoit de se corriger, et je ne publierai mes projets ultérieurs que dans le cas où elles accueilleront celui que je leur soumets aujourd'hui. Pourquoi offrir des glaces fidèles à qui ne veut pas se reconnoître? mais j'aime à le penser, toutes ont fait les réflexions que je leur présente, et je n'aurai d'autre mérite auprès d'elles, que d'avoir rédigé le code de la réforme qu'elles projetoient.

Il s'en faut de très-peu que les femmes soient

aussi bien qu'elles peuvent être, c'est cette nuance légère du mal au bien que je viens effacer. A l'antique ignorance décorée du nom orgueilleusement modeste de timidité, a succédé l'instruction en tout genre, et le mari d'aujourd'hui peut parler d'histoire, de géographie, de belles-lettres, de physique même à son épouse qui souvent rectifiera sa mémoire chancelante ou erronée. A la mode outrageante des paniers, à celle ridicule des collets montés et des *vertugadins*, a succédé la robe grecque, inventée par le goût et portée par les Grâces; mais n'oublions pas les précautions qu'exige de nous le climat que nous habitons, et tout en conservant la coupe élégante et noble des robes antiques, obtenons des femmes qu'elles se vêtissent plus chaudement que celles dont elles n'ont pu emprunter que les modes, et non le ciel fortuné sous l'influence duquel elle pouvoient avec sécurité abandonner à un air toujours également tempéré leurs charmes demi-nus.

Je dois avouer que l'idée de cet ouvrage m'a été suggérée. Voulant payer mon tribut à une société savante à laquelle je m'honore d'appartenir, j'avois esquissé l'historique des bains, qui maintenant ne forme qu'une petite partie de ce travail : elle jugea qu'il pouvoit avoir un but plus grave, plus utile, et m'invita à le poursuivre en l'envisageant sous le rapport médical. Je saisis avidement cette idée qui me parut grande et nationale; mais bientôt le découragement vint à son tour me saisir quand

il fallut l'exécuter. Quel langage en effet après les peintures riantes que m'avoit inspirées la description des bains antiques et modernes, que celui qu'exigeoit une science exacte, enseignant en mots techniques aux femmes l'art de conserver ou de recouvrer la santé. J'essayai cependant et montrai mon ébauche à des amis instruits dont la diversité des jugemens accrut encore mon embarras. Retranchez, me disoit celui-ci, élaguez ce luxe parasite et ces vains ornemens. La tête chauve d'Hippocrate n'est point couronnée de roses, et l'on ne parle point médecine en style d'Anacréon. Pourquoi cette langue mystique et sévère, me disoit un autre; elle contraste avec le charme de votre début; vous avez quelque imagination, embellissez de tout le prestige de la féerie poétique les arides préceptes de l'hygiène, parez de fleurs la coupe du dieu d'Epidaure, et sur les pas heureux de Fracastor, chantez les charmes d'un sexe à qui tout doit hommage et le bonheur, et qui veut être persuadé par le plaisir. Peignez en traits de feu ses titres à l'intérêt général, et surtout dites élégamment les remèdes que l'art de guérir s'honore d'avoir conquis sur le temps pour arrêter ses ravages. Que la jeune fille, étonnée de ses naissantes richesses, apprenne de vous l'art de les conserver; que la femme même, autrefois prodigue de celles qu'elle possédoit, sache par vous celui

De réparer des ans l'irréparable outrage;

que toutes vous écoutent avec intérêt et soient conduites par le plaisir de vous lire au désir de vous consulter, par le tableau de leurs dangers à la conviction de vos préceptes. La beauté qui sourit est bientôt convaincue, et plus d'un docteur a dû ses succès aux sourires qu'il a su faire naître sur des bouches jolies.

Tel autre juge me disoit : Chaque art, mon ami, a ses convenances : une peinture veut un style pittoresque, un conseil demande un ton grave. Prenez sur votre palette des couleurs assorties au sujet que vous traiterez ; donnez du rose aux femmes, du noir aux hommes, du clair-obscur aux sciences, et vous réussirez. Votre sujet a deux tons différens, soyez peintre d'abord, (*) soyez médecin ensuite; ne mélangez point ces deux caractères; ou le fils de votre pensée, dont le dessin est pur et l'intention heureuse, n'offrira qu'un triste hermaphrodite, n'ayant ni la délicatesse d'un sexe ni la vigueur de l'autre.

Ce dernier avis m'ébranla, il me séduisit au point que pour faire disparoître l'incohérence de mon plan, j'adoptai le style épistolaire, au travers

(*) Cette raison explique pourquoi je n'ai offert de gravures que dans la première partie de cet ouvrage, et non dans la seconde toute scientifique. Quant au choix des sujets je prêchois l'art de conserver de belles formes, et je devois en offrir l'image. Faut-il d'ailleurs condamner la science à ne présenter que des traits hideux et repoussans ? Montaigne a dit le contraire, et j'ai pensé comme Montaigne.

duquel on démêlera cependant la première et naturelle division de cette dissertation.

1°. Un épilogue ou historique des mœurs, dans lequel glanant largement dans le champ de l'histoire, ou quelquefois m'égarant dans le dédale de la fable, j'ai le droit de me parer de tout le luxe de la poésie descriptive;

2°. Un corps d'ouvrage, dans lequel astreint à des règles sévères dont on ne peut s'écarter sans danger d'hérésie, j'expose la physiologie du corps humain, la nature de l'eau, les cas pathologiques qui l'invoquent, et je me sers des mots techniques consacrés par les sciences que je professe;

3°. Un prologue ou instruction sur le mode d'emploi des moyens médicaux, où retrouvant ma liberté première, je ressaisis le droit d'offrir ma pensée sous la couleur qui m'est propre, ou qui m'est inspirée par la nature du sujet qui m'occupe. Peut-être me fera-t-on le reproche d'avoir employé un style trop véhément, ou des images un peu vives. Mais qui peut voir toute une génération conjurer sa perte, et menacer de l'anéantissement ou de la dégradation celles qui la suivront, sans être saintement irrité et faire jaillir de sa plume l'expression vengeresse? J'offrois un miroir à mon siècle, il falloit qu'il s'y reconnût, si j'ai voulu qu'il se corrigeât; au surplus le succès de l'ouvrage décidera si j'ai eu raison, et je perdrois un temps inutile à le prouver, si le débit n'est pas mon meilleur argument : seulement je dois dire

que je suis bien coupable de mon irréussite, si on l'est en raison des efforts que l'on fait pour atteindre au succès.

J'ai pourtant le droit de m'excuser sur l'intention. La mienne a été bien pure; j'avois à justifier à la société qui m'avoit indiqué ce travail, la bonne opinion qu'elle avoit conçue de moi, à celle de médecine, qui m'admit dans son sein, la preuve que je méritois cette faveur; aux savans, que j'avois médité leurs travaux; aux orateurs, que j'avois étudié leur langage; aux femmes, que le risque de leur déplaire ne pouvoit l'emporter sur mon désir de leur être utile. (*)

C'est à elles encore à juger si j'ai rempli cette difficile tâche; j'en appelle à leur tribunal seul de tout autre jugement, et si, consacrant de bonne heure à ce sexe adoré, mes pinceaux, j'obtins quelques succès dus à son inspiration, je croirai avoir réussi encore en voyant les conseils *d'un ami des femmes* opérer dans leurs mœurs une révolution nécessaire, et si je le rencontre quelquefois sur leur toilette, se glissant entre Gentil Bernard, Dumoustier, Bertin et Legouvé.

(*) Quant aux formes qu'elles doivent adopter dans le changement que je propose à leur vêtement, laissons à leur choix le soin de les trouver, et soyons persuadés qu'il saura tourner encore au profit du goût une réforme que je n'ai pu envisager que du côté de la santé.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Il est peut-être devenu plus nécessaire qu'on ne pense de s'occuper du sort des femmes. Moins politiques que galans, nos aïeux avoient divinisé ce sexe charmant, à qui le nôtre doit sa vie, ses plaisirs et ses peines; moins galans que politiques, nos contemporains affectent pour lui une insouciance philosophique, une indépendance que, pour l'honneur du nom français, j'aime à croire exister plutôt dans un système de calcul que dans leur cœur.

La révolution, cette école fatale à tant de titres, a révélé tout ce que les femmes ont à la fois de sensibilité et de courage; mais par quelle inconséquence ont-elles perdu du côté de l'empire ce qu'elles ont gagné du côté de la gloire? c'est qu'il est de leur nature d'être plus soigneuses de plaire que d'obtenir de la renommée, d'être plus avides du bonheur de sentir que du charme de la célébrité, en un mot d'être plus aimantes que vaines. La vanité est le lot de l'homme, et il l'a décorée tour à tour des noms pompeux d'émulation, d'ambition ou de gloire. Le sentiment est le partage de la femme, et c'est dans le cercle étroit de ses sensations qu'elle doit trouver la félicité, quand l'homme la cherche toujours hors de la sphère de son existence.

Examinons sans prévention, si, abandonnant la route tracée par ses ancêtres, le Français

rencontrera plutôt le bonheur, ou si, retrouvant son caractère national, il doit rougir de s'être dérobé aux liens de fleurs qui l'attachoient aux femmes, au lieu de rougir du doux empire que depuis si long-temps ce sexe exerçoit sur le nôtre.

De tous les enfans de la création, le plus intéressant sans doute est la femme, cet être à la fois foible et fier, constant et capricieux, courageux et sensible, aimant et adoré, que le ciel dans sa clémence associa aux destinées de cette autre créature fougueuse qui se dit le roi de l'univers, et n'est que l'homme..... Sa sensibilité, sa foiblesse même, attributs constitutifs de son essence, la différencient éminemment de celui qui se croit son maître, et s'énorgueillit quelquefois de se nommer son esclave. Inquiet au sein du plaisir, ambitieux d'un bonheur qui se dérobe à ses recherches, l'homme fatigue son existence, agite péniblement ses jours, et vit hors de sa vie; plus constante et raisonnable en son affection, plus modérée en ses désirs, plus adroite en ses desseins, plus aimante par le cœur que par les sens, la femme ne se regarde que comme un mode de l'homme, s'honore de lui plaire, borne sa gloire à l'occuper, et ses plaisirs à les partager avec lui.

C'est pour ce sexe enchanteur, dont les vertus sont sublimes et les défauts même excusables, que j'ai essayé de réunir en un corps de doctrine, des préceptes d'hygiène, épars dans les écrits les plus estimés de nos premiers maîtres de l'art, et j'aurai

contribué à la félicité de l'homme, si j'ai, par cet essai impartial, pu assurer celle de la femme.

Je n'ai point sans doute la prétention d'avoir inventé des moyens nouveaux d'embellissement et de santé; mais il est des vérités qui pour s'accréditer veulent être répétées jusqu'à satiété, et j'avouerai franchement que quel que soit le zèle qui m'anime pour un sexe qui occupa toujours délicieusement mes pensées, j'ai préféré lui offrir des préceptes confirmés par l'expérience, et sanctifiés par l'autorité de nos plus illustres devanciers, au dangereux honneur de lui présenter seul de brillantes innovations, dans une question où les erreurs ne sont pas d'opinion seulement et influent sur la vie. Différent en cela peut-être de nos jeunes érudits, qui naguère encore assis sur les bancs, croient tout savoir parce qu'ils viennent d'apprendre tout..... ce qu'ils savent, je ne me suis permis que très-discrètement d'ajouter quelques-unes de mes idées à celles que j'ai recueillies dans le champ de la docte antiquité, comme on mêle d'une main timide quelques violettes furtives au laurier qui va couronner le front du génie...

J'ai cherché également à éviter un autre danger, c'est cette pernicieuse crédulité qui érige en oracle tout vieux livre, en aphorisme toute vieille recette, en autorité toute anecdote centenaire. J'ai pensé que le premier des cosmétiques étoit la propreté, le premier fard la pudeur, le premier bien la santé, le premier moyen de l'obtenir l'absence

des remèdes; mais aussi j'ai rendu à la nature tous ses droits, et j'ai courageusement enseigné que l'oubli de ses lois cause, aggrave les maladies et conduit plus rapidement encore que l'intervention de l'art à une mort douloureuse et certaine. Ainsi malgré l'empire de la mode et ma déférence pour les femmes, par égard pour la santé plus encore que par respect pour les mœurs, j'ai proscrit les nudités, et trop *ami des femmes* pour ne pas désirer de perpétuer leurs attraits, j'ai professé hautement l'art d'être à la fois et coquette et décente sans cesser d'être fraîche et jolie, aimable et aimée, en un mot, celui de réunir à la fois la beauté, la santé, la pudeur et le plaisir.

Eh! qui pourroit ne pas s'intéresser à un sexe de qui le nôtre reçoit l'influence de ses destinées? C'est une femme qui penchée sur le berceau de cet enfant, oublie l'impérieux besoin du sommeil pour lui offrir une douce liqueur souvent mêlée des larmes de la douleur, ou le berçant sur ses genoux, suspend ses cris, appelle, par son chant patiemment monotone, l'assoupissement sur ses paupières, et ne goûte de repos que quand il a fermé ses yeux. Quel plus imposant spectacle, quel plus saint ministère que celui de la maternité, quel sanctuaire plus pur que le cœur d'une mère!

Ses soins nous conduisent ainsi à l'adolescence. Alors un feu nouveau circule dans nos veines, un sentiment inconnu embellit l'univers qui

s'agrandit à nos yeux; une ardeur expansive nous entraîne vers tous les objets environnans, et nous offrons à chacun d'eux le tribut d'affection que nous ne voudrions payer qu'à un seul : notre cœur est tourmenté vaguement du doux besoin d'aimer, d'être aimé, de le dire, et c'est encore à une femme qu'un instinct secret et irrésistible nous fait apporter l'hommage de notre incommode liberté. Son cœur a deviné d'avance l'émotion du nôtre, et comme une pluie inespérée rafraîchit l'air embrasé des étés, des larmes de volupté coulent sur ce cœur desséché, et nous renaissons à la vie en connoissant l'amour.

Un nœud solennel et sacré nous appelle aux autels, et à quel être peut-il nous attacher si ce n'est à une femme? A une femme?.... ce mot dit tout alors, et avec une telle énergie qu'il signifie à la fois une amie, une compagne, une épouse; et si le ciel, dans sa faveur, vous la donna jeune, sensible et belle, pour être le plus heureux des hommes, il ne vous reste plus qu'un vœu, c'est qu'elle soit mère, et l'enfant chéri qu'elle vous donnera doit, si vous n'êtes pas un monstre, achever ses droits à votre reconnoissance et sa conquête à toutes vos affections.

Cependant une tristesse affreuse vient rembrunir le printemps de vos jours; une maladie inconnue menace d'en rompre la trame à peine commencée, quel être vois-je le plus assidu auprès de ce lit de la douleur? c'est une femme. En vain des plaisirs

variés l'appellent de toutes parts; sourde à la voix des plaisirs, indifférente même au désir de plaire, elle oublie jusqu'au soin de sa parure pour être toute à la santé de son unique ami. Ingénieuse dans ses moyens, voyez comme elle sait couronner de fleurs les bords du vase amer qui recèle la guérison, soutenir le courage, rappeler l'espérance au sein du malheureux, quand l'espérance elle-même est bannie de son propre cœur. Concentrée dans son affection, étrangère à tout autre sentiment, elle reste et la nuit et le jour à son poste, n'est sensible à aucune injure, ne dédaigne aucun emploi, ne refuse aucune fatigue jusqu'à ce que le péril soit passé, et ne connoît d'autre récompense du service qu'elle rendit que le plaisir de l'avoir rendu. Oh! qui sait aimer comme une femme!! Qui sait pleurer avec nous pour ouvrir sans effort la source de nos larmes? Qui sait, sans être indiscret, lever l'appareil de nos blessures et les panser sans les irriter?.... qui? si ce n'est une femme! Mais au faîte de la fortune, environné de gloire, comblé de richesses, escorté d'amis, tout à coup une disgrâce imprévue dissipe le fantôme brillant de votre félicité; qui vous suivra dans le malheur et sans réclamer l'honneur d'une tristesse bruyante ou d'une outrageante pitié? qui versera des larmes furtives sur les débris de votre puissance renversée, sur les ruines de votre crédit anéanti, qui? si ce n'est une femme. Une proscription injuste menace vos jours, une punition,

méritée même, poursuit la tête d'un coupable ; qui saura la dérober au danger qui plane sur elle, si ce n'est encore sa femme ? et la loi juste cette fois pour un sexe si souvent sa victime, érige en vertu son silence, et repousseroit sa délation, tant elle a reconnu le vœu de la nature et le courage d'un sexe qui n'est foible que quand sa foiblesse ajoute à ses qualités et à notre bonheur ; que dis-je ? en vain des supplices tenteroient son secret : Epicharis sait mourir et ne sait pas dénoncer. Enfin après une vie orageuse, et dans laquelle si nous vîmes luire quelques éclairs de bonheur, c'est encore à ce sexe aimant que nous les dûmes, la vieillesse nous avertit de terminer le rôle qui nous fut confié, et la froide mort s'apprête au dénoûment. Etendus sur le dernier lit de douleur, abandonnés de nos bruyans compagnons de plaisir, où trouver un être qui ose, dans la vue même de ce spectacle effrayant, puiser assez de force pour nous soutenir avec calme et nous tendre une main amie, à la descente de la montagne escarpée de la vie ? Qui recueillera religieusement nos volontés dernières, et les yeux pleins de larmes retenues, trouvera encore un sourire pour nous engager à subir avec résignation cette loi imposée à tout ce qui respire, soutiendra sur son sein notre tête appesantie, recevra notre dernier soupir, errant sur notre bouche, et fermera nos yeux à la lumière ? c'est encore la femme, la compagne de notre vie, qui sacrifie sa propre douleur à la consolation de

la nôtre. Ainsi dans toutes les époques, vieux ou jeune, heureux ou infortuné, indigent ou riche, malade ou brillant de santé, l'homme est l'objet de ses soins ou de ses affections ; elle partage ses peines ou s'unit à ses plaisirs : son existence entière se dépense à sentir et s'emploie à aimer ; elle sème de fleurs le triste sentier de notre vie, quand, ingrats que nous sommes, nous nous faisons un jeu de ternir la pureté de ses jours. Nos lois, nos préjugés la veulent non-seulement vertueuse, mais comme l'épouse de César, au-dessus même du soupçon ; et nos séductions tendent des piéges continuels à sa vertu ; nous la rendons coupable et nous la punissons de le devenir ; nous provoquons ses foiblesses et nous insultons à ses défaites ; enfin toutes ses vertus lui appartiennent et ses défauts seuls viennent de nous ; mais par une des inconséquences trop familières à notre sexe, ne l'a-t-on pas vu examiner gravement et poser en question : si la femme est de l'espèce humaine. Croira-t-on que des plaidoyers érudits ont été de bonne foi produits de part et d'autre, et qu'enfin il a été reconnu, à quelque majorité de voix, « que l'âme » de la femme n'est point d'un sexe différent de » celle qui anime l'homme (*). » Pitoyable effet

(*) Lisez H. C. Aggrippa, *de la Grandeur et de l'Excellence des Femmes*, p. 2 ; et la dissertation anonyme *Mulieres homines non esse.* Interloc. *Andatius et gediccus.*

« On sait, dit l'*Observateur de la Femme*, p. 65, que » l'inquisition condamna un livre traduit de l'espagnol,

d'une présomption assez aveugle, pour ne pas s'honorer de partager les destins et la dignité d'un tel être! ce n'est pas ainsi que pensoit ce poëte sublime, qui fut et sera toujours probablement le modèle désespérant de ses nombreux successeurs; Homère a épuisé les brillantes couleurs de sa riche palette pour peindre la fille du maître des dieux, le groupe des Grâces et

La touchante beauté qui trahit Ménélas.

Chez les Grecs, la mythologie, fabuleuse image de la vérité, mettoit au rang des objets de son culte les amours de ses dieux pour les femmes. Le maître du tonnerre ne dédaignoit pas de soupirer pour Léda; le dieu de l'éloquence s'honoroit de son amour pour Daphné, et le dieu même de la force déposoit en tremblant sa redoutable massue aux genoux d'Omphale. Chez eux les vertus des femmes étoient récompensées par des monumens publics, et Léona vit la sculpture honorer son silence, comme la belle Myrthé la vit immortaliser son éloquence. Avant eux les Egyptiens en

» où l'on soutenoit que les femmes n'ont point d'âme. Ce » procès fut l'occasion d'un fameux scandale, car on vit » un grand nombre d'Italiennes prendre hautement parti » pour l'auteur, et protéger une doctrine qui humilioit » leur amour-propre, mais qui les tranquillisoit sur leurs » plaisirs. »

avoient élevé à Isis bienfaitrice, comme les Romains en ont érigé depuis à Egérie et à Lucrèce. On fera même la remarque que, soit l'effet du hasard, soit celui de l'intention, les qualités morales, celles qui honorent surtout les héros sont dans cette langue toute mythologique, représentées par des noms et sous des traits féminins; ainsi la beauté empruntoit les traits de Vénus, la sagesse ceux de Minerve, la justice ceux de Thémis, la valeur ceux de Pallas, et ces divinités étoient escortées de la Pudeur, de la Bonté, de la Force, de la Tempérance, leurs compagnes; les Prières sont filles de Jupiter, les neuf Muses sont vierges et les Grâces sont sœurs, tandis que le féroce dieu de la guerre, le dieu protecteur des voleurs, celui du vin, celui de la débauche appartiennent à ce sexe oppresseur, dont les droits sont fondés sur la foiblesse de celui qui naquit son égal et aima mieux céder que de combattre.

Mais pour ne pas citer des exemples inconnus ou des autorités hasardées, qui eut la gloire d'initier Pythagore dans la science des mœurs, si ce n'est *Aristoclée*, Périclès aux mystères de la politique, et Socrate aux règles de la rhétorique et de la philosophie, si ce n'est *Aspasie*? Qui tint le compas d'Euclide, si ce n'est *Hipparette*, et traça le code des voluptés d'Epicure, si ce n'est *Léontium*? qui chanta l'amour d'un ton seul digne de lui, si ce n'est *Sapho*? qui préluda à l'invention de la peinture, si ce n'est l'amoureuse *Dibutade*? Tant

il est vrai que le sentiment fut toujours le guide le plus sûr de ce sexe inspiré, chez ce peuple héroïque, dont il nous est plus aisé de copier les modes que d'imiter les mœurs. La femme reconnue l'égale de l'homme, partageoit avec lui la considération publique et étoit encouragée par elle à cultiver ses talens; chez nous on lui feroit presque un crime d'en montrer, et par une inconséquence injurieuse, quand nous avons l'injustice de borner son rôle aux scènes amoureuses, nous n'érigeons en divinité la beauté, qu'autant qu'elle est insensible à nos vœux; mais dès l'instant qu'elle partage notre amour, nous la punissons de notre victoire, en lui arrachant l'empire exagéré que lui prêtoit notre mensongère adulation : nous étions idolâtres, nous devenons impies, et l'objet de notre culte, du moment qu'entraîné par notre séduction il partage nos besoins, n'est plus qu'un ange déchu au-dessous même de l'humanité. Ce n'est pas que je pense que la femme doive posséder cette hardiesse, cette fermeté de caractère qui sont l'attribut de notre sexe; non, un tel être seroit un hermaphrodite moral aussi monstrueux que ces femmes dont on fait si ridiculement l'éloge, en disant qu'elles sont *faites comme un homme*. Tout doit être féminin dans la femme, et des proportions mâles, une jambe musclée, une démarche libre sont aussi déplacées chez elle qu'un menton imberbe, un teint de roses et des formes rondes le seroient chez un homme; mais du moins recon-

noissons dans ce sexe un esprit pénétrant, une âme généreuse, un cœur ardent, en un mot toutes nos qualités morales embellies encore, par je ne sais quel charme attaché à tout ce qui est de la femme. (*)

Les Grecs, au surplus, ne sont pas le seul peuple chez lequel les femmes aient reconquis leurs droits. Chez les Romains, Numa feignit d'être inspiré par Egérie pour faire adopter ses lois, et la rencontre d'une vestale sauvoit le coupable du supplice ; comme si l'attribut de se sexe étant de faire naître la vie, la loi eût voulu par ce privilége dédommager les vestales de ne pouvoir plus la donner autrement. Chez les Gaulois, la femme, au rapport de Tacite, avoit quelque chose de divin. Et nous dira-t-on que les Gaulois fussent le peuple le moins sage d'alors ?

On conviendra que ceux-là partageoient cette croyance, qui choisissoient dans ce sexe leurs prophétesses. Eh ! quel autre individu qu'une femme eût pu s'asseoir de bonne foi sur le trépied sacré, et pleine du dieu de Délos, croire prédire l'avenir et le persuader ? Quel être, autre qu'une femme, eût parcouru, pieds-nus, échevelée, les rues d'Alexandrie une torche d'une main, un vase plein d'eau de l'autre, pour éteindre, disoit-elle, l'enfer et incendier le ciel, afin que l'homme

(*) Il y a de la femme dans tout ce qui plaît, dit Dupaty dans sa description de la Vénus Médicis.

n'aimât plus son dieu qu'avec désintéressement? (*) Quel être, autre qu'une femme, enflammée d'un amour platonique, eût pu, séduite elle-même, séduire le chantre aimant et sublime de Télémaque? (**) Tout chez la femme est vu par le prisme de l'imagination, exagéré par le sentiment, embelli par une exquise sensibilité. Toutes les religions ont senti les besoins de l'intervention de ce sexe : les Grecs avoient les fêtes de Vénus; les Romains les mystères de la bonne déesse; les Gaulois la vierge qui devoit enfanter, et réalisant ce prodige, la religion chétienne a consacré un culte à cette femme étonnante, qui seule dans le secret de la divinité, vierge et féconde à la fois, enfanta le libérateur des nations. Dans le mahométisme la femme est la récompense des élus, c'est dans les embrassemens perpétuels des houris, (***) sans cesse renaissantes à la virginité, que l'adroit prophète a placé son paradis. La femme est le complément de la création; sans elle l'homme ne seroit pas parfait, et si l'on a quelque raison d'appeler l'homme un *petit monde*, la femme assurément est bien son hémisphère. C'est une ingénieuse et grande idée que celle des talmudistes, qui enseignoient que

(*) Diderot.

(**) Madame Guyon, chef de la secte du *Pur Amour*, et auteur du livre *des Terreurs*, rempli d'érotique folie et de sublime éloquence.

(***) Verset 30 de la *Sura* 33 du Coran.

l'homme fut créé androgyne, mais qu'ensuite le créateur le divisa en deux parts, qui tendent sans cesse à se rejoindre ; et delà nos efforts pour retrouver notre moitié; delà ces essais infructueux, ces plaisirs imparfaits, selon que celle que nous rencontrons lui ressemble plus ou moins; delà ces mariages malheureux, quand l'objet de notre choix nous a trompé par une fausse ressemblance et ce bonheur ineffable, quand il nous a été donné par le destin de rencontrer notre véritable moitié..... Selon les mêmes interprètes, les deux âmes qui animoient ces deux moitiés se réunissent après la mort, et c'est le bonheur des élus, tandis que les âmes des méchans resteront séparées; ce qui rappelle ce mot bien féminin de sainte Thérèse qui, interrogée sur le genre de tourment des damnés, répondit ingénuement : *ils n'aimeront jamais.*

On a cherché à jeter un ridicule sur la disposition religieuse de l'esprit des femmes; (*) et ne voit on pas que cette même mobilité nerveuse qui les dispose à l'amour des créatures doit les porter à l'adoration d'un créateur? Respectons une croyance à qui nous devons tant de vertus et de soins : sans la religion, la femme malheureuse ne chercheroit-elle pas à s'affranchir des liens qui

(*) Peut-être n'a-t-on accusé les femmes de magie, de superstition, que parce qu'on leur a reconnu dans l'esprit plus de ressources qu'on ne vouloit leur en accorder, et pour expliquer surnaturellement la propriété de qualités naturelles qu'on s'efforçoit de leur refuser.

l'attachent sur cette terre ingrate pour s'élancer dans le gouffre de l'éternité ? Eh ! n'est-il pas juste que l'être privé de tout en ce monde, se console par l'espérance d'un monde meilleur ? Cette maxime seroit sans fondement qu'il faudroit encore la proclamer, parce qu'elle fait des hommes probes, des amis sûrs, des serviteurs fidèles, des épouses vertueuses, des mères tendres, des filles affectionnées : sans la religion verroit-on des filles, dans l'âge de plaire et dans l'aisance, abdiquer la parure, les commodités de la vie, le sommeil, la liberté, les doux nœuds d'amour et d'hyménée pour se vouer volontairement au service d'hommes inconnus, n'ayant d'autres titres à leurs soins que le malheur, la maladie, quelquefois l'ignominie et trop souvent l'ingratitude ? (*) Si ce n'est pas là l'héroïsme de la vertu, philosophes contemplatifs, dites-nous où vous placez les autels de son culte ? Sans la religion verriez-vous ainsi des épouses constantes que le sort attacha à des époux volages, des filles respectueuses qui naquirent de pères injustes et barbares, des mères toujours aimantes de fils dénaturés ?..... Non, lors même que toute la terre n'offre à l'être religieux que crimes et injustices, le ciel lui reste et son cœur est consolé.

Au reste, nul genre de gloire n'est étranger à

(*) Les sœurs de la Charité.....
Où il n'y a point de femme, le malade gémit et languit.

Proverbes de Salomon.

l'esprit de la femme, comme nulle espèce d'affection ne l'est à son cœur. C'est dans la France surtout, où ce sexe a reconquis une partie de sa liberté, que l'on peut mieux apprécier son caractère, rendu à l'indépendance native, et partout ailleurs dégradé par la défiance, l'humiliation ou l'esclavage: la France seule a vu à la fois une Agnès Sorel blâmer l'amour d'un roi oubliant la gloire à ses genoux, et une Jeanne d'Arc reconquérir, au nom de ce roi fainéant, les conquêtes des Anglais, qui se montrèrent assez lâches pour condamner au supplice une vierge, jeune, belle et brave, dont le seul crime étoit de les avoir battus. Dans la crise révolutionnaire, dont nous sortons à peine et dans laquelle des perfides voudroient en vain nous rengager, les plus mâles courages étoient abattus; une femme seule n'a pas dédaigné l'affreuse gloire d'un vertueux assassinat, pour affranchir son pays de l'oppression du crime. Enfin Blanche de Castille, Elisabeth d'Angleterre, Catherine de Russie, pour ne citer que des exemples modernes, ont prouvé au monde que le sexe, dont la foiblesse fait la force et la beauté la puissance, sait aussi régner au nom des lois.

Nous n'épuiserons point les citations pour prouver le droit égal de la femme à un empire réciproque avec l'homme, et c'est moins en France que partout ailleurs qu'il est nécessaire d'élever une telle question; il est maintenant à peu près décidé que ce partage absolu du pouvoir seroit

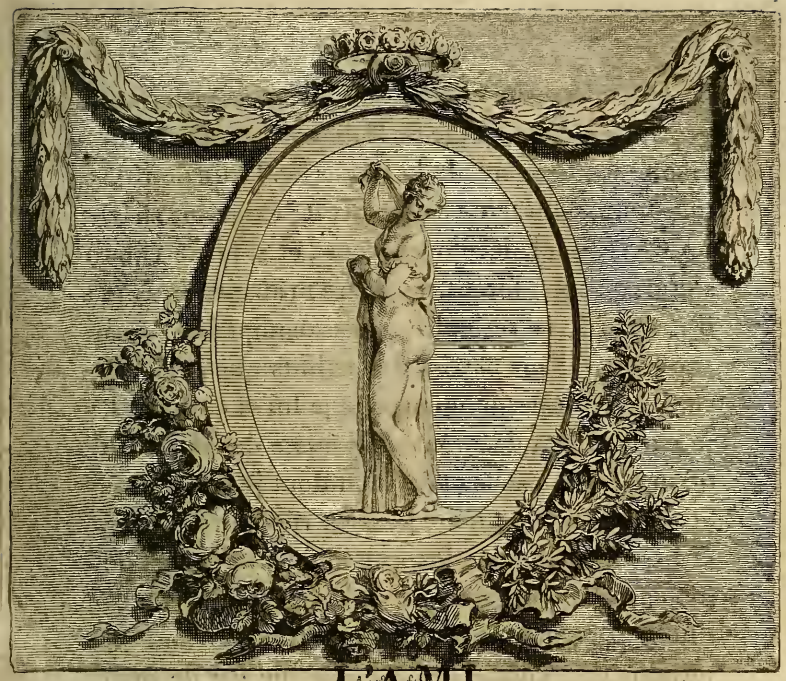
un sujet perpétuel de rixes, et que l'un doit dominer par la force, comme l'autre par les grâces. Ce dernier pouvoir, plus circonscrit et plus sûr en effet, puisqu'il est volontairement consenti, borne l'influence des femmes aux détails intérieurs, et les éloigne non-seulement des actes civils, mais encore par une conséquence outrée, de tous ceux relatifs aux lettres, à la politique et aux arts. Si, s'affranchissant de ces entraves, quelques-unes ont essayé le compas d'Uranie, la plume de Clio et le pinceau d'Appelle, pour quelques succès heureux qui immortalisent les noms de madame du Chatelet, de madame Macaulay (*) et de madame Lebrun, le reste condamné par l'éducation à la stérilité de talens dont le germe ne sera pas développé, renfermera ses succès dans le cercle étroit d'une domination domestique, et ce genre de gloire n'est assûrément pas sans mérite. C'est à son désir que l'époux doit les soins d'une épouse fidèle, le fils les caresses d'une mère attentive, toute la maison cet ordre que les femmes seules savent établir et conserver. D'autant plus vertueuse qu'elle cherche moins à le paroître, d'autant plus estimable qu'elle est plus ignorée, la femme dévouée à l'obscurité d'une existence toute passive, reporte sur l'être associé à ses jours cette inquiétude naturelle, cette activité affectueuse qu'elle

(*) Auteur de l'*Histoire d'Angleterre*, traduite par Mirabeau.

a reçue de la nature; et tandis qu'un héros balance les destinées de l'Europe, décide la paix ou la guerre, donne des trônes, et d'un mot décide du salut des empires, châtie l'insolence de la parjure et perfide Albion, et rend enfin le bonheur à la France, on voit sa modeste épouse, se dérobant à l'éclat des grandeurs, borner sa puissance à rendre heureux ceux qui l'entourent, ne connoître de sujets que les cœurs qu'elle s'est attachés, d'empire que celui des bienfaits, et donner, en un mot, l'exemple des vertus privées, comme il offre à l'univers le spectacle de toutes les vertus publiques.

FIN DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'AMI



L'AMI DES FEMMES.

LETTRE PREMIÈRE.

PLAN DE L'OUVRAGE.

Vous me demandez, Madame, mon opinion relativement à l'influence des habillemens sur les mœurs et la santé des femmes, et s'il est possible

de leur offrir un moyen qui, sous ces deux aspects, remplace l'usage de la mise ancienne et prévienne les dangers de la moderne. Cette double question, d'un très-haut intérêt, exigeroit aussi un très-grand développement, et si je ne consultois que mes forces, peut-être m'abstiendrois-je d'essayer à la résoudre; mais comptable à ma profession, à ma patrie, des tributs que j'ai levés sur l'étude et des momens que je lui ai consacrés, je n'irai point, décorant ma paresse du faux titre de modestie, cacher l'opinion dont je m'honore, et m'excuser au lieu de vous répondre. Assez d'autres, et plus érudits que moi, ont le tort de ne pas oser combattre les préjugés qui s'accréditent par leur silence; assez d'autres laissent envahir le domaine de la médecine par de prétendus fils d'Esculape et d'Apollon, qui prennent, pour de l'inspiration, la folle démangeaison d'écrire; pour du talent, l'impudence; pour une noble ambition, la soif de l'or; et pour de la réputation, le suffrage obscur de quelques coteries. Qu'ils se hâtent de proclamer leurs succès éphémères, ces grands hommes d'un jour; pour nous travaillons en silence et lentement pour la vertu, reine de tous les temps, et que la juste postérité, qui tôt ou tard balance les renommées, juge les intentions et distribue les rangs, soit l'objet et

la récompense de nos utiles écrits. C'est, l'œil fixé sur elle, Madame, que, me dépouillant de toute prévention, je vais chercher la solution du problème intéressant que votre lettre m'offre à décider. Elle appartient également et au moraliste et au médecin : c'est sous ce double rapport, sans doute, que vous avez voulu me consulter, Madame. Car quoique mon art puisse, sans enfreindre ses devoirs, se borner à donner des avis relatifs à la santé, il a droit aussi de s'élever à des considérations d'ordre social et de morale sublime ; il peut examiner l'influence des lois, dont les hommes, en se rassemblant, ont consenti entre eux l'observation : ces lois sont relatives, celles de l'art de guérir sont positives, et ne connoissent de variation que par leur concordance avec celles de la nature. J'aurai occasion d'invoquer tour à tour ces diverses espèces de lois, et peut-être ainsi trouverai-je moyen de vous sauver l'ennui de n'être entretenue que de médecine.

Dussé-je quelquefois déplaire à un sexe pour lequel je fais profession de respect et d'affection, j'oserai vous dire toute la vérité et vous répondre d'aussi bonne foi que vous semblez m'interroger. Vous avez d'ailleurs deux jeunes filles, dont l'éducation soignée n'a point eu à désirer l'exemple de leur mère, suivant la trop fréquente coutume,

et vous m'avez permis d'espérer qu'un jour, succédant à vos soins, j'ai presque dit à vos droits, mon été pourroit s'embellir du printemps de l'une d'elles. Incertaine encore sur les rapports de nos caractères, vous épiez en secret le premier battement de leurs cœurs, et vous veillez seulement à ce qu'il appartienne tout à la vertu. Vous désirez qu'aux heureux dons de la nature elles joignent les instructions de l'art, et vous avez assez de confiance en moi pour me prier de diriger et les premiers essais de leur esprit et les premiers élans de leur âme. Ce soin doit me flatter, Madame; mais d'abord il pourroit peut-être un jour m'embarrasser moi-même, et vous êtes trop instruite pour ne pas sentir qu'il est des dissertations qui, quoique sur des sujets sérieux, ne sont pas sans quelque danger entre un grave docteur de trente ans et d'aimables écolières qui ne comptent que quinze à dix-huit printemps. La mémorable aventure d'Héloïse et Abeilard n'est point effacée de votre mémoire, ou plutôt de votre cœur, et vous trouverez, sans doute, en y réfléchissant bien, que des lettres que je vous écrirai, et dans lesquelles vous puiserez le texte de vos leçons, instruiront bien mieux vos séduisantes élèves que je ne le ferois en personne. Mes conseils, en passant par votre bouche,

prendront un caractère d'affectueuse gravité, une teinte d'intérêt solennel, si j'ose ainsi dire, qui les feront plus sûrement encore arriver à l'oreille et au cœur de celles à qui je les destine. Il est, en outre, certaines vérités, qui doivent jaillir de cette discussion, que je dois vous exposer dans leur austère nudité, mais qui ont besoin peut-être d'une bouche intermédiaire pour convenir à de jeunes personnes dont la délicatesse est facile à s'alarmer, ou l'innocence dangereuse à instruire. La voix d'une mère épure tout ce qu'elle dit, et toute leçon devient imposante et chaste en passant par ses lèvres. Il est ensuite quelques détails arides dans les sciences exactes, quelques termes techniques qui ne peuvent se suppléer, quelques citations indispensables en langues mortes ou étrangères, qui vous sont toutes également familières, et la supériorité que vous donne cette érudition, la fraîcheur de votre goût sauront tempérer l'aridité, applanir les difficultés de la route de l'instruction à vos jeunes initiées. Heureux si sur les pas de Pascal, Fontenelle, Bailly, Dupaty, j'ai su rendre plus intelligible la science, élaguer quelques épines, et semer de quelques fleurs le sentier pénible qui conduit au temple escarpé d'Esculape !

Ce sont, Madame, les quatre modèles que je

me suis proposés, et peut-être, pour cette raison, cessant d'avoir ma physionomie propre, me reprocherez-vous d'être tour à tour trop grave, trop fleuri, trop sérieux, peut-être même quelquefois trop gai; mais occupé d'objets trop disparates, d'histoire, de chimie, de fables, de faits, de critique, de haute médecine, j'ai cru devoir emprunter les termes de ces divers langages, écrire comme j'étois inspiré et recevoir plutôt le ton de chaque sujet que de chercher à en donner un trop uniforme à notre correspondance, et si

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité, »

assez de taches, sans doute, lui resteront encore pour vous inspirer ce pénible sentiment; mais j'aurai du moins essayé d'en faire disparoître celle de la monotonie. J'examinerai d'abord médicalement l'influence des habillemens sur les mœurs des femmes, et je conclurai de l'historique des modes à l'histoire des mœurs, après avoir prouvé que leur sévérité ou leur relâchement ont toujours été en proportion de la mollesse ou de l'austérité des costumes.

J'éviterai de traiter en moraliste chagrin ce sujet déjà trop entraînant, et je tâcherai de ne

point oublier les paternelles fonctions du médecin, plus douloureusement ému du mépris public des mœurs et des dangers qui en résultent, que vengeur indigné de leur culte avili. Cette magistrature de l'indulgence est peut-être plus faite pour rappeler les cœurs au respect des lois de la nature, que le ton doctoral d'un médecin aigri par le spectacle d'un mal incurable. Les extrêmes se touchent, a dit la sagesse des peuples (car qu'est-ce autre chose qu'un proverbe, sinon l'écho de l'expérience, répété par les générations successives ?) et si cet adage est vrai, c'est de l'excès même du mal que le bien va renaître à son tour. Nous étions trop corrompus pour ne pas devenir austères..... C'est auprès des Perses dégradés, au sein de la Grèce amollie, que Lycurgue enfanta la réforme de Lacédémone, et le délire religieux imagina le stoïque trapiste au milieu des bacchanales de la cour du régent. (*)

Après avoir démontré l'influence des modes sur les mœurs, je prouverai celle des mœurs sur la santé, conséquemment aux lois de la physique,

(*) Louis XIV régnoit encore ; mais Philippe d'Orléans, son neveu, avoit dès lors une cour particulière, au milieu de laquelle il préludoit à ces débauches régularisées, qui ont flétri d'une honteuse immortalité l'époque de sa régence.

j'invoquerai les observations de la médecine antique et moderne et le témoignage de l'histoire ; enfin j'indiquerai aux femmes qui, malgré les conseils réunis des médecins, s'obstinent à chercher dans des périls continuels (*) pour leur santé de faux moyens de séduction, la manière de n'être pas victimes du moins de leur ferveur pour la mode et de n'être que ridicules. Mais de peur de vous effrayer de mon début, je termine ici, Madame, cette lettre déjà trop longue.

M. S. U.

(*) Discunt periculis suis, experimenta per mortes agunt.

PLINII Op.

LETTRE DEUXIÈME.

TABLEAU DES MODES ET DES MOEURS CHEZ LES JUIFS ET LES GRECS. — RÉFORME DE SPARTE.

RIEN n'est peut-être plus varié, Madame, que le tableau des modes, si l'on considère la rapidité avec laquelle elles se succèdent; rien de plus monotone, si l'on fait attention qu'à des époques presque déterminées elles se reproduisent les mêmes : enfans légers d'une imagination plus légère encore, elles se bornent à telles ou telles formes. Les goûts pareils ramènent les pareils habillemens; les événemens semblables donnent naissance à la semblable manière de les peindre. Ce sont de brillantes comètes qui, dans leurs révolutions ce semble irrégulières, reparoissent cependant à l'horizon à des phases diverses, et dont on peut à coup sûr calculer le passage, la durée et le retour. Flora, votre jolie Flora, si jalouse aujourd'hui de porter, la première, la mode née d'hier, seroit bien surprise et peut-être confuse d'apprendre que ces cheveux à la *Titus* ornoient la tête de Poppée et de Faustine, et que Juvenal reproche aux agréables

de son temps de les porter plus courts que les sourcils. (*) Laïs, Aspasie, Leontium, Bacchis, Dydime, Agatoclée ont, non pas voilé, mais accusé aussi leurs formes attrayantes par ces mêmes draperies que les femmes françaises ont décoré du nom de shaal, pour rappeler encore que la Perse en orne les beautés qu'elle voit naître.

Tant qu'obéissant aux lois de la nature, les femmes n'ont cherché dans leurs habillemens que le moyen de se défendre des intempéries des saisons, la pudeur a présidé à leurs actions, comme le bonheur à leurs jours; mais ces jours fortunés se perdent dans la nuit des temps, et le premier dépositaire des annales des premiers-nés du genre humain l'est aussi des premières erreurs de sa plus belle moitié.

L'épouse d'Abraham sort couverte de ses riches habits en pays étranger; elle est vue d'Abimelech : le roi s'enflamme, la ravit, et le bon patriarche ne la recouvre qu'après que le monarque a levé sur sa légère compagne l'impôt que chaque homme sait obtenir de toute femme jolie qui désire le paroître Cette imprudence étoit d'autant moins excusable, que déjà

(*) Atque supercilio brevior coma.

JUV. *Sat. II.*

en Egypte elle avoit subi pareille aventure, qui s'étoit terminée de même..... Mais les leçons sont toutes perdues pour les femmes coquettes, excepté quand l'âge leur laisse le regret de n'avoir plus de risques à courir.

C'est après avoir quitté son triste habit de veuve, et s'être parée de ses plus beaux atours, que Thamar, presqu'encore dans l'enfance du monde, va sur le grand chemin épier le moment de prouver à son beau-père son incestueux amour : tant se touchent de près le goût de la parure et l'oubli des premières lois de la pudeur!

C'est aussi sous les armes d'une toilette recherchée, que la prude Judith se glisse dans la tente du crédule Holoferne, et qu'après l'avoir fait succomber aux charmes d'une double ivresse, elle a l'affreux courage de trancher la tête d'un malheureux qui, trop confiant, s'honoroit de la perdre entre ses bras, puis proclame la délivrance de Béthulie, en s'avouant à la fois courtisane et homicide.

Jesabel, cette femme dont le nom est devenu une sorte d'injure et le type de la prostitution, couvroit ses joues d'un fard honteux d'abord, pour cacher la rougeur dont au début de ses premiers débordemens son teint s'animoit encore, ensuite pour réparer le ravage du temps

et de la débauche ; elle affectoit de montrer à la fenêtre de son palais la nudité de ses attraits surannés, quand le féroce Jehu la fit impitoyablement précipiter du lieu même où elle calculoit les moyens de le séduire.

Qui décida le triomphe de la jeune et modeste amante d'Assuérus sur ses orgueilleuses rivales, sinon la simplicité ? En vain celles-ci étalèrent la pompe des plus riches parures, et, comme le dit Racine :

« Pour se parer de superbes atours,
» Des plus habiles mains empruntoient les secours.
» Esther, pour toute brigue et pour tout artifice,
» De ses larmes au ciel offroit le sacrifice. »

Mais c'est dans la Grèce surtout que nous trouverons l'influence la plus marquée des costumes sur les mœurs. Cette influence fut si subite, qu'elle date du moment précis où les Perses, vaincus par les Grecs, les vainquirent à leur tour par la mollesse de leur luxe asiatique. (*) Les vieux soldats d'Alexandre s'indignoient que le vainqueur d'Arbelles, que le conquérant du

(*) Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
LUCAIN. Pharsale.

monde affectât de porter la robe longue des Perses, et choisît parmi les nations par lui vaincues sa garde personnelle.

C'est à la tunique de Neméa, à ses longs cheveux noirs, ornés de cigales d'or, qu'Alcibiade, spartiate à Lacédémone, et vil esclave des modes dans Athènes, dut les foiblesses d'une âme née pour les plus belles destinées. Mais dans ce pays fortuné, trop ressemblant, hélas! à notre France, dont l'habitant étoit voluptueux avec courage, érudit avec paresse, libertin avec philosophie, léger avec constance, brave surtout avec enthousiasme, la mode régloit tout, décidoit tout, s'opposoit à tout, tranchoit sur tout; l'esprit paralysoit les élans du cœur, et les femmes, sous l'empire de la mode, préféroient une belle ceinture à la plus belle renommée. Les Grâces, armées de la marotte de Momus, sembloient y rivaliser d'excès galans, et avoir pris le bandeau de l'Amour pour s'abandonner sans choix et sans réserve à l'hommage du premier sacrificateur. Ce siècle, fécond en brillantes erreurs de tout genre, sembla ennoblir le culte des courtisanes: elles comptèrent des rois illustres pour (*) amans,

(*) Hyéronime, roi de Syracuse; Phileterre, roi de Pergame; Cyrus-Artaxerce, Philippe de Macédoine,

et l'histoire, pour les excuser peut-être, vous dira qu'on en vint à ce point de corruption, que ces prêtresses de Vénus imprimant à leurs travers mêmes un caractère de grandeur, expioient par des monumens publics leurs publiques folies. (*) Ainsi Rhodope éleva en Égypte une pyramide qui porte encore son nom, et Lamia bâtit le magnifique portique de Sycione; ainsi Laïs orna Corynthe d'édifices superbes; ainsi Phryné consacra à sa patrie, (**) qui le déposa sur un autel, le fameux Cupidon de Praxitelle, tout à la fois don, monument et image d'un amour aveugle et choisi par la ruse dans ses immortels chefs-d'œuvres. Elle fit plus; elle osa proposer de relever, à ses frais, les murs de la ville aux cents portes, à la seule condition d'y attacher cette inscription, si fastueusement simple: « Alexandre détruisit Thèbes, Phryné la » fit rebâtir. »

Dans ces temps de profonde perversité, les arts

Alexandre le Grand, les deux Ptolémée, Demetrius-Poliocertes, etc. (*Voy.* Athénée, Théopompe, Alciphron.)

(*) Qu'on ne compare point les courtisanes grecques à nos femmes entretenues, dont le moindre défaut est d'être sans éducation, et étrangères aux lettres comme aux arts. La France, l'Europe peut-être, ne peuvent citer qu'une courtisane, la célèbre Ninon, digne de toute sa renommée.

(**) Thespie. PAUSANIAS. Lib. 1. chap. XX, p. 46.

aux gages de la débauche déifiée, embellissoient les bosquets d'Amathonte, et s'honorant de parer les victimes du Dieu de Lampsaque, suoient, selon l'expression de Bossuet, pour le service du luxe : alors naquirent ces modes jusqu'alors inconnues, qui, relevant l'éclat des charmes, disposent au désir de leur possession et donnent la double ardeur de conquérir et de plaire.

Chaque jour en voyoit éclore une nouvelle, que ces folles charmantes alloient étaler aux yeux des curieux à la promenade de la porte de Dipylon. C'étoient tantôt un manteau de pourpre, relevé avec un nouvel art, une robe phrygienne d'une coupe plus savante, des figues d'or pendues aux oreilles, des cheveux entrelassés de guirlandes inconnues ; tantôt c'étoit la lecture à faire en commun d'un poëme nouveau, ou de la première œuvre d'un jeune médecin, dont on avoit décrété la fortune, quelquefois même une grave dissertation sur l'art de mettre le blanc et le rouge, de se noircir le sourcil, de composer des parfums, ou de décider de la forme d'un char : elles admettoient à ces hautes dissertations les baptes, prêtres efféminés, vêtus d'une tunique bleue, ne jurant que par Junon, et dignes précurseurs des charmans abbés poudrés, musqués, fardés,

naguère initiés en France aux intimes mystères des toilettes.

Athènes comptoit vingt mille citoyens et cent mille valets. Des esclaves nombreux suivoient les femmes, portant des siéges plians qu'on plaçoit dans la rue même, si la fantaisie prenoit d'y causer. Le fard, les parasites, les mouches, les intendans, les flacons, les boudoirs, les miroirs de poche, les virtuoses, les *nerfs* même étoient connus à Athènes, et ces belles Grecques ont eu l'initiative de tous nos travers. On leur donnoit même une bien plus grande importance, puisqu'une loi prononçoit la peine de mort contre celui qui auroit la témérité de proposer de convertir aux besoins de l'état l'argent destiné pour l'entretien des théâtres. Juges suprêmes des spectacles, les femmes protégeoient et élevoient aux nues, trois jours après, le drame qu'elles avoient fait tomber à la première représentation. Rieurs éternels et plaisans avec grâce, les Athéniens avoient une académie pour juger de la valeur des bons mots. On aimoit les arts, et cependant les monumens restoient imparfaits; on laissoit périr les statues du siècle de Périclès, et l'on donnoit le droit de bourgeoisie aux fils de Chérips, parce que leur père avoit inventé un excellent ragoût aux truffes. On couroit des temples au théâtre

impur de l'Odeum; et l'opinion des Athéniens étoit qu'on ne pouvoit bien vivre, parler, penser, être heureux enfin que dans la seule Athènes: leurs modes se distribuoient dans toute la Grèce, et même dans la Perse. Une victoire, une défaite même, une course de chars, un incendie, suffisoient pour créer une mode nouvelle. Une Lacédémonienne vint offrir dans Athènes le spectacle de sa robe courte et scrupuleusement fermée, et dès le lendemain de longues tuniques de gaze transparente vinrent s'arrondir sur des formes heureuses jusqu'alors plus décemment voilées, et firent la satire des mœurs spartiates. Une Pamphila de Cos (*) réclame la honteuse gloire d'avoir inventé cette gaze merveilleuse et si déliée, que Varron appelle les robes qu'on en faisoit, *vitreas togas*; par une métaphore plus hardie, Publius Syrus les nomme du vent tissu, *ventum textilem*. « Est-il honnête, dit-il, » qu'une femme mariée porte des habits de vent » et paroisse nue sous une nuée de lin? (**) » Alors aussi des meubles d'un goût élégant remplacèrent les simples et commodes inventions de

(*) Nec coæ referunt jam tibi purpuræ.
HORAT.

(**) Pline, Hist. nat., liv. 9, ch. 22.

nos premiers parens, et le siècle d'argent vit les premiers adultères. (*) A des peaux répandues par terre, et sur lesquelles le guerrier fatigué, le marchand voyageur et le cultivateur paisible trouvoient un sommeil d'autant plus facile, que la tempérance présidoit aux repas, et la conscience aux actions, succéda l'édredon enfermé dans la pourpre de Tyr; un péristyle orné de colonnes corynthiennes conduisit ce Sibarite à son lit, plus vaste que n'étoit la maison de ses pères; mais en vain sa tête ardente d'ambition et lassée de débauche, y cherchera le sommeil devenu étranger à son opulente famille; en vain ses membres, en quittant leurs riches vêtemens, aspirent à la liberté de la nature; il ne dormira plus, et condamné à l'ennui des jours, à l'insomnie des nuits, il regrettera longuement son antique simplicité; il voulut devenir riche et goûter tous les plaisirs de l'opulence, alors la nature, mère équitable, a dit : qu'il soit riche, mais qu'il veille, et que le doux sommeil, que le sobre appétit, restent du moins le patrimoine du pauvre..... Depuis ce temps, Madame, l'homme de la nature dort en paix, et trouve

(*) Viderunt primos argentea sæcula mœchos.

JUVEN. *Sat. VI.*

savoureux le pain arrosé de ses sueurs, tandis que l'homme de luxe expie, dans des veilles douloureuses sur un lit fastueux, et sans faim auprès d'une table somptueuse, le crime de son insatiable ambition, ou le malheur d'une richesse démesurée.

Ce fut au milieu de cette immoralité générale que, pendant huit cents ans, Lacédémone offrit le spectacle de la pureté la plus intacte, et conserva le feu sacré de la vertu. Un homme naquit auquel les dieux donnèrent l'âme qui fait concevoir de grandes choses, l'éloquence qui sait les persuader, et la vertu qui en offre l'exemple. D'autres ont écrit sur les républiques; le législateur de la Laconie n'a laissé ni paroles ni discussions : Platon, Diogènes, Zénon et les modernes ont voulu prouver la possibilité d'en instituer une; Lycurgue a mieux fait, il a fondé la sienne. Je n'en parlerai ici, Madame, que dans les rapports qu'elle a avec le sujet que je traite, les mœurs des femmes.

Chez les Spartiates on ne pouvoit épouser de femmes étrangères, et tous les citoyens étoient enfans-nés de l'état, à qui seul étoit confié leur éducation, sous l'inspection d'un magistrat particulier; cette éducation étoit continuée jusque dans un âge avancé; l'enfant et l'homme étoient

toujours les disciples de l'état. Ennemi du luxe, Lycurgue n'admit, au rapport de Plutarque, de monnoie que celle de fer, et relégua en Arcadie l'or et l'argent qui jusqu'alors avoient eu cours à Lacédémone. Avec ces riches métaux disparurent ces arts futiles dont l'existence est fondée sur le luxe. Les hommes de la loi devinrent inutiles : quel procès pouvoit-on intenter chez un peuple frugal, n'ayant ni pauvreté ni richesse, et cependant, selon Plutarque et Platon, le plus heureux de la terre?

Portant plus loin ses hautes vues philosophiques, et pour prévenir ces intempérances domestiques, ces débauches privées qui exigent pour cure palliative un long sommeil, de l'inaction, de la diète, des bains, et les remèdes de la médecine qui sont eux-mêmes un nouveau mal, il établit les repas publics où chacun apportoit sa provision de farine, de vin, de fromage, de figues, d'huile, et partageoit la nourriture commune. Cette loi étoit si sévèrement exécutée, qu'Agis revenant de l'armée, après avoir battu les Athéniens, envoya demander ses deux portions pour souper avec sa femme, et fut refusé par les polémarques.

Mais c'est surtout en ce qui touche les femmes, que les lois de Lycurge sont divines. Il comprit

l'influence de ce sexe enchanteur sur le nôtre, et crut veiller asssez à l'éducation des hommes en s'occupant beaucoup de celle des femmes. Il voulut surtout qu'elles fussent modestes et non prudes, et si sûres de leur sagesse, qu'elles pussent, sans rougir, offrir des attraits dont l'aspect enflammeroit la valeur et non les sens des jeunes-gens, appelés tous à devenir leurs époux. Ainsi, substituant un préjugé à un autre, il ôta la pudeur à l'innocence, et crut les femmes plus assurées de vaincre, en ne leur laissant ni le besoin de combattre ni le désir de succomber. Les Lacédémoniennes étoient les plus belles femmes de l'univers, et je ne vous citerai en preuve, Madame, que la chaste Pénélope (*) et la trop fameuse Hélène.

Agrandissant l'âme des femmes et l'élevant au-dessus des préjugés vulgaires, il voulut que les jeunes Lacédémoniennes dansassent en public, parées de leur seule beauté, des dons heureux de la nature, et sans autre voile que leur vertu. Certes, un tel exercice ne convenoit qu'à des vierges dont la vie frugale et laborieuse, les

(*) On fera la remarque que ce fut à Minerve *Celeuthea*, et non pas à Vénus, qu'Ulysse éleva un temple à Sparte, en mémoire de son triomphe sur les amans de Pénélope.

mœurs pures et sévères, l'élévation des pensées, pouvoient seules rendre innocent un spectacle choquant ou voluptueux pour toute nation qui ne seroit qu'honnête. A Sparte, il créa des héros.

Mais cette nudité étoit celle d'une belle vierge qui s'ignore elle-même, et non celle que présente à nos yeux aujourd'hui la parure des beautés du jour, et si, comme l'a dit le chevalier de Jaucourt : « quand on s'habille avec tant d'art et » si peu d'exactitude que les femmes le font » aujourd'hui ; quand on ne montre moins que » pour faire désirer davantage ; quand on ne » cache une partie de l'objet que pour parer » celle qu'on expose, on est censé avoir oublié » tout sentiment de pudeur ; (*) » que penser des femmes dont l'insolente nudité ne laisse même plus de désir à former, ou de carrière à l'imagination !

Un reste de réserve défend encore les filles de cette immodestie à laquelle s'abandonnent les femmes mariées, tandis qu'à Lacédémone, au contraire, l'épouse portoit un voile et les filles avoient le visage découvert. Charilaüs, consulté sur cette coutume, vous répondra : « les filles

(*) Heu male tum mites deffendit pampinus uvas.

» cherchent un mari, les femmes se conservent » pour le leur. » Nous sommes loin, vous l'avouerez, Madame, d'une telle façon de penser. Ce mari, une fois trouvé et agréé par les magistrats, devoit enlever sa jeune épouse, afin que la chasteté, même en cédant à l'empire de l'himen, eût plutôt l'apparence de succomber que de consentir à la violence de son ravisseur; et c'étoit tellement le motif de la loi, que même pendant la durée du mariage l'époux spartiate ne jouissoit de ses droits qu'à la dérobée, et plutôt en amant favorisé par les ombres de la nuit, qu'en vainqueur avouant au grand jour son triomphe. Epoux, mille difficultés irritoient ses désirs encore, et quand partout ce nœud fatal désenchante l'amour, à Sparte seul l'hymen pouvoit jouir sans jamais se rassassier.

Au reste, dans l'intérieur des maisons, les Lacédémoniennes, occupées aux détails du ménage, portoient une tunique de laine sans manches, sans ornemens, écourtée, et si simple, que Sophocle, en parlant de l'habit d'Hermione, dit : « il étoit très-court, et c'est tout ce que » j'en dois dire. »

Affranchies des foiblesses de leur sexe, et presque maîtresses de la douleur, c'étoit sur un bouclier que les Lacédémoniennes donnoient le

jour à leurs enfans, et si c'étoit un garçon il étoit élevé sur ce bouclier aux acclamations de ce cri héroïque : *i tan, i epi tan,* ou avec (ou dessus) : mot sublime, et que redisoient les mères aux jeunes combattans, en les armant de ce premier berceau de leur enfance, à leur départ pour l'armée.

Dans nul pays l'honneur du mariage n'étoit respecté comme à Sparte, puisque la peine de l'adultère étoit, disoit Géradas en riant, de payer un taureau assez gros pour boire de la pointe du Mont-Taygète dans l'Eurotas. Dans nul autre non plus le luxe n'étoit aussi méprisé : Lycurgue et la jeunesse lacédémonienne alloient toujours pieds nus, la tête découverte, et vêtus uniformément de l'étoffe la plus grossière. L'esprit de propriété s'éteignit à un point qu'on se servoit indistinctement des chiens, des chevaux, des esclaves de son voisin, qui en usoit pareillement, et qu'on n'eût pas osé même refuser sa femme à un citoyen vertueux. (*)

Qu'on ne pense point que ces mœurs vigoureuses proscrivissent les arts non-seulement utiles, mais enfans d'une belle imagination, Lycurgue a peut-être sauvé Homère de l'oubli. Il fit venir

(*) Xénophon, Hérodote, Pausanias, Diodore, Polybe, etc.

de Lesbos le poëte Terpandre, qui, accompagnant de sa lyre à sept cordes ses chants mélodieux, calma une sédition, et les guerriers s'animoient au combat en chantant les vers de Tyrthée. (*)

Chez ce peuple belliqueux, Vénus même étoit représentée armée, (**) et tout, jusqu'au plaisir, prenoit un caractère de gravité et d'obéissance seulement, au vœu de la nature; enfin à Lacédémone, la propriété fut enlevée à l'ambition, la louange à la vertu, la possession au mariage, la pudeur même à la chasteté, et cependant nul peuple n'eut des guerriers plus intrépides, des citoyens plus vertueux, des époux plus fidèles, des pères plus aimans, des femmes plus chastes, des vierges plus pudiques, des mœurs plus fortes..... Bientôt nous comparerons ensemble, Madame, ce peuple au peuple héritier de la gloire des Grecs.

(*) Tyrthæusque mares animos in prælia tendit.
VIRG. *Æneid.*

(**) Armatam Venerem vidit Lacedemona Pallas.

M. S. U.

LETTRE TROISIÈME.

DES MŒURS DES ROMAINS.

TANT que les Romains ne furent qu'une poignée d'heureux aventuriers obéissant aux lois de la nécessité, et réunis sous un chef courageux, leurs mœurs furent guerrières, austères et vertueuses. Les premiers besoins de la nature satisfaits, le Romain donnoit son temps à l'exercice des armes, à des incursions chez ses voisins ennemis, à la fortification de son camp. Bientôt l'aisance et le repos lui firent sentir un besoin plus doux, et les Sabines furent enlevées. Dans ces premiers siècles, la vertu présidoit aux contrats, la pudeur aux actions, et les Romains offrirent des modèles à l'univers. Alors de grossières étoffes de laine firent disparoître les peaux, des tuniques de lin leur succédèrent. Les seuls magistrats osoient porter la pourpre, et les toges des femmes différoient de celles des hommes par la finesse du tissu, et plus d'exactitude à voiler leurs contours. Mais bientôt les victoires introduisirent des mœurs inconnues, et les richesses des pays conquis vengèrent les vaincus de leurs superbes dominateurs. On ne

vit plus de nouvelle Lucrèce assise au milieu de ses femmes, travailler avec elles à des étoffes de laine, et se percer le sein pour ne pas survivre à un déshonneur involontaire ; une reine plus insolente, voguant, à pleines voiles de pourpre, sur un vaisseau dont les cordages étoient d'argent et de soie, dont l'équipage étoit composé de jeunes hommes nus comme les amours, fut vue s'avancer sur les rives du Cydnus, au-devant d'Antoine son accusateur et son juge. Aux coups mesurés des rames blanchissantes, aux sons mélodieux des flûtes, le trirème surgit lentement au port, et offre Cléopâtre, vêtue en déesse de la beauté, mollement étendue sur un sopha magnifique, que recouvre un pavillon éclatant d'or et de pierreries : de jeunes beautés habillées en nymphes lui servent de cortége, tandis que d'autres, déguisées en zéphirs, brûlent des parfums et forment un nuage odorant autour de la divinité, qui bientôt s'humanise dans les bras amoureux de Marc-Antoine. Opposez, Madame, cette brillante prostituée à l'épouse de Collatin, puis dites-moi laquelle eut des titres plus sacrés à l'estime, aux autels de la postérité, et si l'on peut mettre en balance le poignard de Lucrèce et l'aspic de Cléopâtre. Telle est pourtant la différence des mœurs quand le sentiment de la

vertu règle les actions, ou quand l'attrait seul du plaisir en décide les écarts, et ce seul exemple sembleroit devoir suffire pour prouver l'influence du luxe sur les mœurs, et acquitter la tâche que je me suis imposée. Mais puisque je désire porter la conviction entière dans le cœur des femmes, invoquons les historiens les moins suspects, Dion, Lampride, Suétone, Pétrone, Velleïus Paterculus, Tite-Live; ils vous diront que quatre Julie se sont disputé le prix de la galanterie, qu'elles furent vaincues par la trop célèbre Messaline qui compta treize couronnes; que successivement on vit Agrippine, Livie, Mallonie, Poppée, étonner la capitale du monde par le scandale de leurs bruyantes orgies, tandis qu'obscurément enfoncé dans l'île de Caprée, l'affreux Tibère, pirate d'un nouveau genre, faisoit enlever sur les côtes de la Méditerranée, chaque jour, de nouvelles proies pour sa lubricité, et se vautroit dans la fange de toutes les impuretés. Mais vous ferez avec moi la remarque, Madame, que c'est justement sous son règne que parut la première tunique de soie, et que l'on osa la payer au poids de l'or, tant la nouveauté a de prix pour les désirs émoussés des malheureux millionnaires! C'est l'époque précise aussi à laquelle les femmes romaines avoient tellement

jeté le masque et abjuré toute pudeur, que Juvénal leur reproche de porter des vêtemens transparens, de mettre tous les élémens à contribution pour leur repos (*) ou leur parure, et de provoquer elles-mêmes, par leur toilette, le libertinage des hommes. Écoutez les accens de sa verve saintement courroucée. « Les femmes se » croient dépourvues d'agrément si elles n'ont » l'air grec. (**) Qui ne sait qu'elles ont la manie » de porter le manteau tyrien et de se frotter » d'huile?.... D'où proviennent ces monstrueux » désordres, de quelle source? Une humble » fortune conservoit autrefois l'innocence des » Latines; de longs travaux, un sommeil court, » les mains endurcies à travailler la laine, An- » nibal aux portes de Rome, et leurs maris en » sentinelle près la porte Colline, garantissoient » leurs cabanes des atteintes du vice. Nous su- » bissons à présent les maux inséparables d'une » trop longue paix. Plus cruelle que le glaive, » la volupté dégrade notre empire, et venge » l'univers asservi. Tous les crimes, tous les for-

(*) Quodque domi non est et habet vicinus, ematur.

(**) Non se putat ulla
Formosam nisi quæ de thuscâ græcula facta est.
Juv.

» faits qu'enfante la débauche règnent ici. Depuis
» que Rome vit périr l'antique pauvreté, le luxe
» infecta nos collines de la mollesse de Sybaris,
» de Rhodes, de Milet, et surtout de Tarente,
» dont les citoyens insolens et couronnés de
» pampre, nagent dans les délices; les richesses
» introduisant chez nous des mœurs étrangères,
» furent le premier mobile de la corruption.
» Quelle est la retenue d'une femme ivre de vin
» et d'amour? confondant tout, elle se prête à
» tout, lorsqu'au milieu des nuits elle engloutit
» des huîtres monstrueuses et boit à pleine coupe
» le falerne qui fermente avec les parfums. (*) »

Dans ce siècle brillant, qui ne fut pas celui de la vertu, Sénèque vous dira qu'un homme se croyoit pauvre, si ses appartemens ne reluisoient d'émaux d'un travail exquis, et si des marbres d'Alexandrie ne brilloient d'incrustations numidiennes: le délire alla jusqu'à avoir des planchers d'ivoire sur des poutres dorées, à revêtir de lames d'or les murailles intérieures, et incruster les parquets de perles et de pierreries précieuses. La dorure du temple de Jupiter Capitolin, par Domitien, coûta trente-six millions de nos livres.

(*) Unde hæc monstra tamen vel quo de fonte requiris? et seq. Juv. traduct. de Dessaulx. *Sat. VI.*

Enfin le goût de la parure dégénéra à ce point, que les femmes portèrent des semelles d'or massif, et garnirent de pierreries, non-seulement le dessus, mais tout le corps du soulier. (*)

Ce n'est pas que, déclamateur ridicule, j'aie la prétention de vouloir ramener les femmes à la simplicité des temps héroïques, aux raves de Curius, et les condamner à blanchir leur linge, comme la princesse Nausicaa, ou à puiser l'eau de leurs fontaines, comme les filles de Laban; c'est entre la toge de Messaline et les haillons de Diogènes que la femme décente choisit son vêtement; car il est un autre extrême à fuir, et le cynisme du philosophe attique, est plus repoussant encore que la mollesse de Sardanapale. Mais je connois l'âme élevée des Françaises; j'ai pensé qu'il suffisoit de leur montrer l'abîme qui, couvert de fleurs, se creusoit sous leurs pas, pour qu'elles abandonnassent une route dangereuse; j'ai cru qu'on pouvoit encore les rappeler à la décence, à la vertu, en leur prouvant que leur propre intérêt les y convie; j'ai imaginé qu'il ne falloit que leur faire entrevoir le tableau de la femme honnête, riche de ses enfans, de l'affection

(*) Gemmas non tantum crepidarum obstragulis sed et totis soeculis addunt.

de son mari, d'une santé vigoureuse due à sa tempérance, veillant les jours, dormant les nuits, jouissant de l'estime publique et d'une fortune sûre, accrue par ses économies, aidant sa famille moins avancée, essuyant les larmes du pauvre qui la bénit, s'étant enfin créé un bonheur domestique qui la suit en tous lieux, et indépendant de tous les événemens, pour leur faire préférer cet état au luxe précaire des beautés du jour, dû au bilan de leurs maris.

Croit-on que le jeune Scipion eût renvoyé intacte la belle fiancée d'Allucius, ou qu'heureux imitateur de ce sublime trait, notre chevalier Bayard eût respecté la pudeur de ses deux prisonnières dans Bresse, si ces jeunes femmes eussent paru, aux yeux de ces héros, le sein nu, les épaules découvertes, l'œil ardent de luxure, ou humide de volupté? Non. Celui qui craint pour ses trésors les dérobe à la vue; et la femme prodigue du spectacle de ses appas, laisse à penser qu'elle ne sauroit pas les défendre. (*) Celui-là

(*) « La propreté et la négligence, la simplicité et la » magnificence, le bon et le mauvais goût, la présomption et la décence, la modestie et la fausse honte, » voilà autant de choses qu'on distingue à l'habillement » seul; la couleur, la coupe, la façon, l'assortiment » d'un habit, tout cela est expressif et nous caractérise. ...

consent au risque d'être vaincu, qui s'expose au combat.....

Sans nous arrêter davantage sur ces images révoltantes, occupons-nous, Madame, des mœurs des peuples suivans, et hâtons-nous d'arriver au tableau de celles de nos contemporains.

Ce tableau, Madame, ne pourra que nous confirmer dans l'opinion que j'ai énoncée, que si les personnages changent, le fond reste le même, et qu'en vain les peuples se succèdent : plus invariables que les générations, les usages subsistent, les modes se reproduisent, et le cercle des siècles ramène à des époques à peu près déterminées des mœurs absolument semblables.

M. S. U.

» C'est une chose inconcevable qu'on oublie si aisément » combien on s'expose, combien on se donne en spectacle » par les habillemens. Les femmes surtout, les femmes » les plus sensées et les plus sages..... se font souvent un » tort irréparable, et se montrent dans un jour infiniment » désavantageux en se permettant des ajustemens peu con- » venables ; elles qui savent si bien sentir et apprécier le » beau, elles qui ont reçu en partage tant de discerne- » ment et de finesse, elles qui, à tant de titres, sont » intéressées à observer et à maintenir les lois de la bien- » séance et de l'honnêteté, ne devroient-elles pas toujours » s'astreindre, dans leur parure, à une noble simplicité » qui les mît à l'abri de la critique et des faux jugemens? »

LAVATER. *Physi.* 3e. *vol.* 5e. *fragment, p.* 229.

LETTRE QUATRIÈME.

ESQUISSE DES MODES FRANÇAISES.

Le colosse romain s'étoit écroulé, et de ses imposans débris vingt peuples se formèrent. Les Francs, rendus à leur indépendance, signalèrent le recouvrement de leur antique liberté par des excursions dans les Gaules. Ils passèrent le Rhin avec plusieurs autres peuples de la Germanie, ayant Sunnon et Marcomer à leur tête. La Gaule cessant d'être province romaine, offroit un trône facile aux armes du premier usurpateur. Pharamond fut ce soldat heureux, et le royaume de France naquit. Il étoit loin d'avoir l'étendue et surtout l'influence que le caractère national régularisé lui a donnée depuis dans la balance de l'Europe ; mais dès sa naissance il signala son empire sur les autres nations, en leur faisant adopter le goût de ses modes.

Les quatre enfans de Clovis, cinquième roi des Gaules, portoient encore l'habit long des Romains, et cette mode dura plusieurs siècles en France. On bordoit ce vêtement d'hermine,

et les nobles le chamarroient des différentes pièces de leur écu ; bientôt le luxe s'introduisit dans le palais des rois, et nous voyons sous Dagobert un Eloi, orfèvre, exécuter pour le monarque des chaises d'or sculptées. Sous Charlemagne la cour de France offroit déjà un rendez-vous aux paladins de l'Europe, et les belles s'honoroient de broder les écharpes de leurs valeureux chevaliers ; alors on étoit moins chaste en propos qu'en actions, et les femmes étoient plus jalouses de l'estime, que des adulations de leurs *servans-d'amour*. Les modes se ressentoient encore de la retenue d'un peuple qui, peut-être le seul dans l'histoire, offrit l'heureux mélange de courage sans férocité, et de galanterie sans libertinage ; plus heureux si ce respect pour les femmes ne l'eût pas égaré au point de diviniser jusqu'à leurs travers ! Jusqu'au treizième siècle on ne voit point d'innovation dans ses modes. Pendant près de huit cents ans, occupés de combats, étrangers aux sciences, aux lettres, les Français dédaignèrent ces frivolités ; car vous devez observer comme moi, Madame, que par une étrange fatalité, chez tous les peuples, les arts, les modes, les sciences, les mœurs ont toujours marché de front. Vous savez que sous le règne de Louis XI la soie et le velours furent réservés aux princes

et aux personnes constituées en dignité. Sous Philippe-le-Bel l'habillement ordinaire étoit une longue tunique ou soutane, qui depuis est restée affectée aux ecclésiastiques. On portoit dessus un manteau court ou long, selon la dignité de la personne, la saison ou la cérémonie. Les valets portoient l'habit court. Ce vêtement devint celui des deux sexes dans le quatorzième siècle ; Philippe-le-Long le quitta pour mieux dérober le désagrément de sa taille ; mais il reprit faveur sous Philippe de Valois, qui y ajouta la barbe longue, pour prouver apparemment qu'héritant du royaume, en vertu de la loi salique qui en exclut les femmes, il avoit en effet ce signe distinctif du sexe privilégié. Le pourpoint prit naissance sous Charles V, mais sans fraise, ni collet, et rappelle avec honneur le costume du fameux Duguesclin. Charles VII fit renaître les habits longs ; mais les femmes conservèrent celui qu'elles avoient adopté, comme on en peut juger par les portraits d'Agnès Sorel et de la pucelle d'Orléans. Il fit place, sous Louis XI, au pourpoint et au haut-de-chausses attaché avec des éguillettes, et c'est de cette mode qu'est né un conte proverbial, trop connu pour le citer ici. « On recouvroit, » dit un auteur presque contemporain, en son naïf langage, « l'entre-deux de ces nouvelles grègues,

» d'étuis indécens, appelés braguettes, enjolivées » de touffes, de franges et de rubans. »

François Ier, restaurateur des lettres, le fut aussi des modes, et mit en vogue la taillade : Henri II prit le pourpoint serré et fermé, avec un petit manteau qui ne passoit pas la ceinture ; il y ajouta la fraise et le collet renversé qu'on porta jusqu'à Louis XIII. Depuis, la nation a adopté ce vêtement demi-long, connu sous le nom d'habit français, commun à présent à la plus grande partie des Européens. Les modes des femmes ont subi les mêmes variations, leurs robes, longues dans les premiers siècles de la monarchie, se raccourcirent sous Philippe de Valois, et restèrent très-fermées jusqu'à Charles VI, et serrées de manière à dessiner les formes de la taille. Alors seulement les femmes commencèrent à se découvrir les bras, la gorge et les épaules, et comme la pente est rapide dans le relâchement des mœurs, elles renouvelèrent sous Charles VII l'antique usage des bracelets et des colliers, et offrirent aux regards étonnés, des cous, des bras plus chargés qu'ornés de ces précieuses bagatelles. Agnès Sorel y ajouta l'usage des pendans d'oreilles, et elle est citée comme la première femme qui ait porté en France des diamans pour sa parure.

La cour décente et sévère d'Anne de Bretagne arrêta un moment le torrent de ce luxe ; mais celles de Charles IX et surtout de Henri III, trop fameux par ses goûts honteux, et qui sembla laisser tomber l'honneur français en quenouille, hâtèrent ce débordement, qui bientôt ne connut plus de bornes, et couvrit notre France entière. On vit des hommes qui pourtant n'étoient pas sans courage, arborer honteusement les modes, les mœurs et les goûts des femmes ; ce fut aussi le triomphe du fanatisme et de la férocité..... Ces jours de sang virent l'affreuse et indélébile Saint-Barthélemy ! ! Mais je vous ai promis, Madame, de vous parler des modes et non des horreurs religieuses de la France.....

En vain Henri IV, peu curieux de ces futilités, quoique très-galant, voulut mettre un frein à ce luxe effrayant. Son édit n'atteste que sa bonne volonté et son impuissance. On y lit pourtant avec sensibilité cette disposition à la fois adroite, royale et paternelle. « Défendons tels ajustemens » à toutes femmes, excepté aux courtisanes et » filles de joie, de l'honneur desquelles ne nous » enquérons. »

Mais dès le seizième siècle les modes françaises avoient inondé les cours d'Allemagne, d'Angleterre, et la Lombardie ; et les historiens

Italiens se plaignoient que, depuis le passage de Charles VIII, on affectoit chez eux de se vêtir à la française, et de faire venir de France ce qui servoit à la parure des femmes.

Enfin vint à luire la quatrième époque dont les beaux-arts revendiquent l'honneur depuis la naissance du monde, et dont le luxe s'est empressé de relever l'éclat. Salomon avoit montré à la terre étonnée ce que pouvoient l'esprit et la fortune unis. Auguste avoit offert le spectacle d'un tyran lassé de carnage, cherchant à oublier ces scènes désastreuses, à rafraîchir sa tête et rétablir sa renommée à l'ombre de l'olive de la paix et des lauriers de la littérature. Léon X, rappelant les arts éperdus, les sciences fugitives, leur avoit ouvert un port au moment où peut-être un naufrage universel les eût engloutis pour jamais. Enfin, Louis XIV, beau de gloire, de puissance et d'enthousiasme, appela tous les talens, tous les arts à sa brillante cour, et s'embellit encore de leur aimable prestige; mais à cette cour éclatante d'opulence, de grandeur et de volupté, les mœurs perdirent en proportion de ce que gagna le luxe. Bientôt il s'étendit aux provinces, et la ville, à l'envi de la cour, abdiquant ses mœurs gauloises, modela son ton sur celui du prince. Le gentilhomme trouva trop bourgeois d'adorer

sa femme, et le bourgeois, à son tour, se fut cru campagnard, s'il eût continué d'aimer la sienne. A l'exemple du citadin, l'homme des champs dédaigna ses devoirs domestiques ; les besoins crurent avec les dépenses, les dépenses avec les désirs, et le champ de l'intrigue s'agrandissant avec la nécessité de trouver des ressources, l'on vit naître l'appauvrissant système de l'enrichisseur Laws, si funestement renouvelé de nos jours. Henri, le bon Henri, avoit reproché à ses courtisans de province de quitter leurs antiques manoirs pour venir étaler à sa cour *leurs moulins et hautes futaies sur leur dos ;* dans le siècle de féérie de Louis XIV, on vit des malheureux se traîner derrière les voitures qu'ils remplissoient naguères, et des financiers, nés d'hier, laver leurs mains dans les eaux du Pactole, et se défaire de leur or avec plus d'empressement encore et d'avidité qu'ils n'en avoient mis à le gagner, afin de se réveiller décorés d'armoiries. Alors aussi les femmes, dominatrices de l'empire des modes, inventèrent ces brillans colifichets que Mercure, une poupée à la main, s'empressoit d'annoncer aux quatre parts du monde, et que le commerce s'honoroit d'exporter comme marchandise de première nécessité.

Vous avez lu sans doute, Madame, dans

mylord Bolinbrocke, que du temps de Colbert les folies et les frivolités du luxe français coûtoient à l'Angleterre cinq à six cents mille livres sterlings par an, c'est-à-dire, plus de onze millions de notre monnoie actuelle, et aux autres nations à proportion. (*) Qu'on juge de la consommation de tels objets, chez un peuple qui en étoit aussi avide, par la quantité de celle que les peuples voisins en absorboient. Jamais aussi les mœurs ne furent plus dépravées qu'à la suite de ce règne rayonnant de gloire, mais désastreux pour les Français, et qui a préparé l'indigence royale de 1790. Pour les peindre d'un seul trait, il suffira de dire que la fin de ce règne vit naître celui du régent, le seul peut-être auquel on ne puisse en comparer aucun, et qui réunit à la fois, aux cruautés près, et les goûts de Lesbos et les infamies de Sybaris, et les prodigalités de Lucullus, et les horreurs de Caprée.

Ne bornant point son influence à son propre

(*) On ne peut assez déplorer, en voyant ce tableau, l'empire de la mode, qui alors exagéroit le mérite de nos colifichets comme elle outre aujourd'hui celui des marchandises anglaises qu'on se plaît à prendre chez ce peuple, malgré la conviction que chez nous la matière et la confection sont égales aux leurs, et tandis que, réellement patriote, il n'achète que le moins possible de nous.

tourbillon ; cet astre impur exerçoit sur tous les ordres son pouvoir d'attraction et ses malignes influences. On vit alors, chose inouie ! presque érigés en titre d'office de bas valets rougis de la pourpre romaine, appelés messeigneurs, et se qualifiant d'amis du prince, s'occuper exclusivement de recherches pour ses plaisirs, et immoler au milieu des familles éplorées, les victimes les plus pures à son insatiable convoitise. Alors naquit la société des *roués*, expression aussi affreuse dans sa véritable étymologie que dans son application moderne : alors aussi nulle famille, noble, plébéïenne, indigente même, ne fut à l'abri de la débauche inquisitoriale. Les parens trembloient en voyant se développer, dans le sein de leur obscure retraite, une jeune beauté, l'espoir secret de leurs vieux ans ; et la rose, en effet, avant même d'être épanouie, étoit bientôt moissonnée par ces agiles courtiers du crime. Enfin on arriva à ce terme d'impudeur, que des parcs furent destinés aux plaisirs nocturnes des rois, comme il y en avoit le jour pour leurs jeux guerriers, et l'on trouva des courtisans assez vils pour les peupler, d'autres assez lâches pour unir leur sort à celles que le rapt ou la séduction avoit condamnées à ces ignobles retraites, et que le dégoût de la

possession en avoit chassées. Disons tout, on vit des femmes assez dégradées, assez dégénérées de la dignité de leur sexe pour briguer l'avilissant honneur d'y être admises. Tout tremblait autour de la demeure des rois, quand le malheureux et dernier rejeton de cette illustre famille donnoit seul l'exemple des bonnes mœurs, et seul peut-être aussi, jugeant d'après son cœur, ne croyoit pas à cette corruption générale.

Ne donnons point, Madame, une autre cause à l'ouragan politique qui vient de changer la face de la France, et excusons alors les villes, les campagnes dans lesquelles les rois transportoient les orageux séjours de leurs courtisans désœuvrés, d'avoir les premières secoué un joug devenu insupportable, et d'avoir oublié des bienfaits superbes ou déshonorans.

Mais quand une cour insolente et dépravée n'étale plus son luxe pervertisseur, et ses modes corruptrices; quand la foi du mariage est respectée par le chef suprême de l'état, et la pudeur révérée par tout ce qui l'entoure; quand il s'honore des mœurs spartiates, comment une honorable révolution ne s'opère-t-elle pas dans les nôtres? Plus sages que vous, cette fois, Mesdames, les hommes offrent l'exemple d'un vêtement simple, d'un extérieur décent. Occupés

des grands événemens qui viennent de se passer sous leurs yeux, et des hauts intérêts que l'univers agite, ils laissent aux enfans les hochets de la mode, et le peuple le plus frivole de la terre est devenu penseur et politique : peut-être même, extrême dans son impulsion, s'occupe-t-il trop peu maintenant d'un sexe qui le captivoit trop ; mais n'en accusez que ce sexe charmant qui, outrant tout, et franchissant les bornes de la pudeur en croyant atteindre celles du goût, a mis entre lui, et des hommes devenans moralistes, une immense ligne de démarcation. Daphné fuit et irrite l'amour d'Apollon ; mais elle se laisse atteindre, et au défaut des voiles qu'elle devroit opposer à ses mains injurieuses, le ciel vengeur oppose une écorce impénétrable..... Revenez, peuple aimant et aimable, à des mœurs plus gauloises. Descendans de Bayard, de Joinville, de Malherbe, aimez la gloire, les combats et les lettres, aimez aussi les femmes : elles sont le complément du bonheur..... Femmes! aimez les hommes..... mais fixez votre choix honorable. (*) Aimez ensemble la vertu, sans laquelle il

(*) Et felice quella fanciulla la quale amando uno solo, mai avra suo petto vacuo d'amoroso pensiero !

Hécatonph. Cont. l'Art d'aimer d'Albert, p. 49, éd. 1598.

n'est point de félicité durable, et montrez encore à l'univers, qui vous contemple, ce peuple de héros, galant, invincible et fortuné, chez lequel tous les peuples venoient puiser des leçons de goût, de sensibilité, de bonheur.

Pardonnez, Madame, si, entraîné par mes vœux pour une nation à laquelle je suis fier d'appartenir, et dont les défauts ne me cachent point les sublimes qualités, j'ai oublié que je vous écrivois pour former des souhaits dont l'exécution seroit si facile! ... J'ai dit que les modes avoient fané les cœurs, émoussé la sensibilité, flétri les âmes, désuni les familles, corrompu les mœurs; une esquisse rapide des *ex voto* du temple d'Esculape va vous prouver leur funeste influence sur la santé.

M. S. U.

LETTRE CINQUIÈME.

DE L'INFLUENCE DE LA MODE SUR LES MOEURS, ET DES MOEURS SUR LA SANTÉ. — DU LUXE NATIONAL.

POUR vous prouver l'ascendant des mœurs sur la santé des femmes, je ne parcourrai point, Madame, les tableaux pathologiques des peuples anciens, trop loin de nous maintenant, pour pouvoir invoquer avec certitude leur témoignage. Je ne puis citer, avec quelque confiance, que les ouvrages des médecins qui se sont spécialement occupés de prouver les dangers de l'immoralité. Cependant il s'offre quelque raison de conclure de la mollesse des vêtemens à celle des mœurs, et de celle-ci à l'influence sur la mauvaise santé, quand nous voyons David, entouré d'un luxe royal et de femmes perdues, frappé d'un mal honteux, qu'attestent ses hymnes impérissables; quand Antiochus expire dans des tourmens affreux au milieu des délices du pouvoir, de la fortune et de la volupté; quand Martial, Juvenal, Perse reprochent à des femmes, convaincues de galanterie, la perte d'un œil, de

leurs derniers cheveux, l'ébranlement de leurs dents, une toux pulmonique, une haleine cadavereuse et la maigreur de leurs formes. C'est ce que vous présente, à livre ouvert, la lecture de leurs ouvrages; mais pour ne point admettre si légèrement de témoins contre un sexe à qui son absence même donne de nouveaux droits à la faveur de ses juges, consultez, Madame, les maîtres de l'art. Hippocrate, qu'il est plus commun de citer que de lire, a répandu dans ses écrits des préceptes d'Hygienne sur la tempérance, relativement aux femmes, au sommeil, au travail, à la nourriture, à la boisson, aux vêtemens, aux bains. Ces maximes sont d'une simplicité si précieuse, qu'on peut y rapporter les mille et un traités de médecine éclos depuis cet homme immortel. On demandoit à Boerhaave quelles étoient les causes de plusieurs maladies ignorées des anciens, il répondit : *Coquos numera.* Compulsez les archives de notre monarchie, vous verrez nos princes et leurs femmes mourir jeunes, la plupart victimes de leurs mœurs. Mais sans remonter même si haut, les observations modernes ne nous dédommagent que trop du silence des anciens. Nous avons renoncé à la gymnastique, qui chez eux prévenoit beaucoup d'indispositions, nous avons

interverti l'ordre de la nature et la nuit prend la place du jour. Dix bras sont employés au service d'un ventre ; vingt mets, étonnés de se trouver réunis, arrivent des deux hémisphères, pour s'y engouffrer. Les raretés de l'Océan, le poisson de la Méditerranée, le sanglier d'Afrique, le mouton des Ardennes, le pâté de Chartres, l'oiseau du Phase, le bœuf indigène, l'ortolan voyageur, la truffe du Périgord, la pêche de Perse, l'orange de Malte, l'olive de Provence, l'ananas d'Amérique, la figue de Sicile, les vins de la Romanée, d'Aï, du Cap et de Tockai, le café parfumé d'Arabie, la liqueur de Zara et la mortelle eau-de-vie de la Montagne Noire, gorgent le malheureux convive qui, la tête pesante et le corps chancelant, sort d'un air raréfié par la chaleur, pour rentrer d'un pas mal affermi dans un salon moins échauffé. Bientôt l'estomac, tiraillé par l'impression du froid, lui accuse ses excès. La lave bouillonne dans ce volcan enflammé, des vapeurs annoncent une prochaine éruption ; le médecin, convive plus discret, est appelé, et que faire autre chose que de jeter de l'eau sur l'incendie? Le thé léger coule à grands flots, et Lucullus digère par indigestion..... Mais à peine l'indisposition est dissipée qu'on parle d'un bal : l'épouse du convalescent,

et qui fut complice de son dîné, sent bien quelques secrets reproches aussi de son estomac ; mais sourde à ces avis, l'ardeur du plaisir l'emporte : le moyen de résister à un bal! Il fait froid ; mais on a une mante nouvelle et d'un goût *merveilleux ;* il neige, mais la voiture est là ; l'enfant nouveau-né réclame le sein nourricier, mais le bal va s'ouvrir ; on oublie l'époux malade, les poisons du dîné, le froid de la saison, les cris de l'enfant ; on entraîne seulement l'amant adoré : on arrive, on danse, et une walse délicieuse précipite la jeune insensée des bras du plaisir dans les bras de la mort.

Et ne croyez pas que, jeune et sans expérience, je charge le tableau ou cite des faits inconnus ; de trop véridiques observations viennent à mon appui, et pour ne pas les entasser, je ne rapporterai que ces touchantes exhortations du patriarche de la médecine parisienne, le docteur Desessartz, publiées en l'an six et sans succès, malgré son accent paternel et à la honte des mœurs. Mon seul regret est de l'abréger.

« Par quel fatal prestige les femmes, celles » surtout qui prétendent à un empire égal sur » l'un et l'autre sexe, ont-elles conspiré, avec » l'atmosphère, la ruine de leurs appas et la » perte de leur santé, en foulant aux pieds toutes

» les lois de la prudence, en bravant les im-
» pressions du froid, en affectant une force que
» leur organisation et leur éducation ne com-
» portent pas; en un mot, en bannissant de leur
» toilette presque tous les vêtemens dont la
» raison auroit dû les couvrir!.... Ainsi presque
» nues, exposées au gré des vents, portées sur
» des chars découverts, elles se rendent dans
» de vastes jardins, où elles restent jusqu'à ce
» que les ténèbres les dérobent aux regards, et
» de là se rassemblent dans des salles de spec-
» tacle, dans des appartemens où l'air est sur-
» chargé d'évaporations, de miasmes, dont le
» danger n'est plus un problème pour personne,
» où elles éprouvent une chaleur de plus de
» vingt degrés au-dessus de celle de l'air qu'elles
» viennent de quitter, où les unes se livrent à
» des danses d'autant plus vives et plus répétées
» que le froid les saisit dans le repos..... Au
» milieu de ces désordres la nuit s'avance; il
» faut regagner sa demeure..... le froid plus
» vif en ce moment crispe la surface du corps,
» dont les pores sont ouverts; il serre la poi-
» trine et trouble ainsi deux fonctions bien im-
» portantes, la respiration et la transpiration.....
» Quelles précautions la prudence a-t-elle fait
» prendre?.... Un simple voile de mousseline

» est jeté sur les épaules et ramené sur la poi-
» trine, etc. »

Dans un autre ouvrage, donné en l'an huit, et que je voudrois plutôt vous copier entièrement que l'extraire, mais dont je garde précieusement, Madame, un exemplaire pour Mesdemoiselles vos filles, le Nestor de la médecine dit, après avoir peint les précautions menagées par la nature pour mettre les animaux à l'abri de l'invasion du froid des hivers : « Pardonnez,
» vous qui n'êtes pas moins ses enfans, qui avez
» été créées soumises aux mêmes lois, aux
» mêmes besoins, pour le maintien de votre
» santé, si je vous rappelle à leur école, et vous
» reproduis des vérités si contraires à ce qui
» semble aujourd'hui vos délices, vos suprêmes
» jouissances. Eh! comment, dévoué par état
» et par goût à votre conservation, pourrois-je
» garder le silence sur les maux que multiplie
» chaque jour sous nos yeux un prestige incom-
» préhensible encore, malgré la durée de son
» empire? comment pourrois-je effacer de ma
» mémoire cette jeune personne qui, brillant
» de toutes les grâces et de la force de la jeu-
» nesse, jouissant à six heures du soir de la
» plus belle santé, est entraînée, sous le costume
» de la presque nudité, dans ces fêtes que l'on

» pourroit, avec raison, comparer aux Satur-
» nales des Romains, et rentre à onze heures,
» saisie de froid, la gorge sèche, la poitrine
» oppressée, déchirée par une toux violente et
» perdant bientôt la raison, en proie au feu dé-
« vorant de la fièvre, ne recevant de notre art,
» qu'elle implore, de légers soulagemens, que
» pour expier dans les longues souffrances de
» la phtisie et dans une fin prématurée la crainte
» de paroître ridicule? Pourrois-je ne pas en-
» tendre encore les regrets et les plaintes amères
» de cette mère imprudente qui, oubliant tout,
» jusqu'à son enfant, que les persécutions d'une
» perfide amie arrachent de son sein, se dé-
» pouille des vêtemens qui conservoient son lait,
» découvre le réservoir délicat que la nature et
» la tendresse maternelle se plaisoient à remplir,
» expose ses bras, tout son corps aux injures de
» l'air, et se rend à l'une de ces promenades,
» plus célèbres encore par les maux qu'on y
» trouve que par les prétendus plaisirs qu'on y
» goûte. A peine arrivée, un vent froid s'élève,
» ses membres frissonnent, sa poitrine se serre;
» la suffocation qui la menace lui permet à
» peine d'être transportée dans sa maison, où la
» fièvre et le délire l'attendent et ne cèdent qu'a-
» vec lenteur aux efforts de la médecine. Plus

» de lait pour l'enfant ; c'est à la place de cette » liqueur douce, un amas d'humeurs croupissantes et corrompues qui ne se font jour au» dehors que par des douleurs inouies et tou» jours croissantes. Son enfant qui lui tend les » bras, en repoussant toute autre nourriture, » semble lui reprocher le mépris de tous ses » devoirs, et le sacrifice qu'elle a fait de son fils » à l'ambition, j'ai presque dit insensée, d'être » placée un instant sur la liste des femmes à la » mode. »

On regrette de s'arrêter dans une pareille citation, comme on s'effraie en la faisant ; mais oserois-je me flatter d'opérer quelque changement dans les mœurs suicides des femmes, quand l'oracle médical de nos jours, dont la vieillesse expérimentée s'honore de leur dicter de tels avis, n'est pas mieux entendu? Attendent-elles qu'un hiver désastreux, et semblable au dernier, (*) moissonne, à chaque porte, des victimes pour justifier mes effrayans pronostics? (**) Ah! que

(*) Buen alçado pone en su seno
Quien sa castiga en mal ageno.
Proverbe espagnol.

(**) Trop d'exemples malheureusement s'offrent en preuve de ce que j'avance, et je n'ai que le triste embarras du choix. Ici, je vois une madame Ch. de Noailles, morte à

plutôt ce monument de mon zèle reste inconnu et ma mémoire oubliée chez les hommes, que

dix-neuf ans, en sortant d'un bal, après quinze jours de couches, laissant un jeune époux inconsolable, et une illustre famille sans rejeton ; là, c'est une mademoiselle de la Ch..., mourant au moment où un nœud cher et sacré alloit l'unir à un amant adoré.

Plus loin, la princesse russe, Tufaikin, âgée de dix-sept ans, meurt à Saint-Pétersbourg, de l'épidémie des modes françaises, et pour avoir offert ses jeunes charmes à l'inclémence de la saison sous le costume qui dépeuplera Paris de jeunes femmes, si la réflexion et l'exemple ne les corrigent pas.

Enfin je lis avec effroi cette épitaphe sentimentale, inscrite par la douleur, dans le cimetière des Quatre-Sections, rue de Vaugirard, à la barrière de Sèvre, sur un marbre religieux :

1er. nivôse an XI, 6 hes. du matin, 22 Xbre. 1802.

LOUISE LE FEBVRE,

Agée de 23 ans,

Victime de la mode meurtrière.

Vertu, grâces, beauté, modestie, âme bonne
Et sensible la firent estimer et chérir.

* * *

Repose en paix, ô ma Louise,
Six ans de bonheur. . . . . comme un éclair
Se sont écoulés !
Morte à tous les yeux,
Tu vivras dans mon cœur.
S . . . . . s.

Rose, elle a vécu ce que vivent les roses.

d'acquérir à ce prix une aussi funeste célébrité, ou que, reconnoissant enfin leur fatale erreur, les femmes abjurent ce luxe à la fois destructeur des fortunes et de la santé.

Dieu me garde que, zélateur indiscret, je veuille, en proscrivant le luxe, porter à l'arche sainte une main profane, au luxe public atteinte ou envie. Ce luxe est nécessaire; il soutient les états, retrempe leurs ressorts, et inspire de grandes choses. On a peut-être trop vanté tour à tour et trop censuré le luxe.

Ses panégyristes ont dit qu'il activoit le commerce; mais la Suisse est commerçante, et n'est point soumise à l'empire du luxe; qu'il étoit l'ami des sciences, des beaux-arts, et les sciences étoient avilies à Sybaris, inconnues en Perse, proscrites chez les Turcs, séjour du luxe le plus outré; qu'il adoucissoit les mœurs, le luxe domine au Japon, et le Japonais est féroce; qu'il contribuoit à la population, et Rome, dans le beau siècle d'Auguste, étoit, dit Tite-Live, plus de moitié moins peuplée que lorsqu'elle étoit divisée en petites républiques guerrières; qu'il enrichissoit les états, et le Portugal, si riche de son sol, de son commerce, de ses colonies, de ses mines du Brésil, et si orgueilleusement luxueux, est réellement moins riche que la

Hollande, qui dispute son habitation à la mer, et offre encore des mœurs simples et frugales; qu'il facilitoit la circulation des espèces, et la France, à qui on ne contestera pas les honneurs du luxe, voit son argent arriver des départemens à Paris, mais non refluer de même de la capitale aux départemens.

Ils ont dit qu'il augmente la puissance des nations, et le bonheur des particuliers. On leur oppose les Perses de Cyrus, modestes alors et vainqueurs des Assyriens corrompus, puis riches et vaincus à leur tour par les pauvres Macédoniens. Quant au bonheur privé, on peut leur objecter celui dont jouissent les Suisses, les Génevois, les Romains, les Savoyards, que certes on n'accusera pas de luxe, et la misère du peuple polonais, dont les grands se montrent si magnifiques.

Les censeurs outrés du luxe se sont également trompés. Ils ont dit que le luxe entraînoit l'extrême inégalité des fortunes; mais en Angleterre il y a du luxe; les lords sont très-riches et le peuple n'est pas pauvre. Je citerai le même pays pour exemple, contre ceux qui prétendent que le luxe nuit à la population. Quant à ceux qui croient qu'il amollit le courage, qu'ils nous disent si sous Sylla, sous Lucullus, sous César, le luxe

prodigieux alors de leurs armées, les empêcha de vaincre, et si les soldats français victorieux sous Luxembourg, Villars et de Saxe, dont le luxe habitoit les tentes, se battirent sans courage. On reproche enfin au luxe de nuire aux arts utiles pour protéger ceux d'agrément, et surtout à l'agriculture, en appelant la population dans les villes, cependant la Lombardie et la Flandre sont remplies de luxe et de belles villes; le laboureur y est aisé, la campagne peuplée et bien cultivée, tandis qu'en Espagne, riche sans doute, mais montrant peu de luxe, l'agriculture est négligée, et la campagne déserte.

On nous cite éternellement Athènes qui, dit-on, a perdu son rang et ses vertus après la guerre du Péloponèse, époque de l'arrivée de son luxe et de ses richesses..... Eh! seigneurs grecs, je vois une cause bien plus réelle de la décadence de cette république, dans l'accroissement du pouvoir populaire et l'avilissement du sénat. C'est en abaissant l'aréopage et non en élevant des statues, que Périclès a perdu sa patrie; la puissance législative et le pouvoir exécutif confondus entre les mains d'une multitude aveugle, ont fini par tout désorganiser; et c'est ainsi que la France s'est trouvée il y a peu de temps sur le penchant de sa ruine.

Mais il est un luxe national qui honore les empires qu'il enrichit. C'est lui qui élève des monumens, anime la toile, fait respirer le marbre, et confie à l'airain les traits des hommes illustres qui ont éclairé ou défendu l'état. Heureuse la nation dont le chef, enthousiaste du beau, s'entoure des modèles de la sublime antiquité; il éteindra les discordes, arrêtera le cours des proscriptions, enchaînera à son char triomphant les nations vaincues, réunira l'Apollon du Belvedère, la Vénus de Médicis, l'Antinoüs du Capitole, la Diane de Versailles, le Laocoon de Rome, à qui il fallut tant de chances et de siècles pour se trouver ensemble!! et quand sa générosité alimente les talens, récompense les artistes, il saura retrouver dans le séjour de l'étranger curieux, affluant à son Musée, l'intérêt de l'impôt qu'il a consenti de payer aux arts. Mais cessant de me justifier à cet égard, je crois, Madame, devoir continuer de vous prouver que le luxe particulier est aussi dangereux à la fortune, aux mœurs, à la santé, que le luxe public est favorable à l'émulation nationale.

M. S. U.

LETTRE SIXIEME.

DU LUXE PRIVÉ. — DE LA WALSE.

JAMAIS peut-être l'élégance et la commodité ne se sont mieux réunies pour choisir le costume des femmes qu'aujourd'hui ; il ne resteroit qu'un vœu à faire, ce seroit que la décence eût été appelée à ce conseil. Ce tribunal eût été celui des Grâces ; et qu'on ne croie pas, Madame, que j'appelle ici décence :

« Cette farouche et triste austérité
» Qui fait fuir les amours, et même la beauté. »

Non, c'est celle qui, en donnant aux formes tout leur avantage, en dessine les contours sans les dénuder, et indique les attraits pour les faire désirer davantage ; celle enfin qui, sœur de la santé, amie sincère de la beauté, sait qu'elle est fraîche et passagère comme la fleur des champs, et se complaît à l'abriter pour en conserver l'éclat. Dites-moi, Madame, si pourtant les

femmes disent même à leur médecin le secret de leur sexe, dites-moi : pensez-vous que l'amant le plus épris, et qui se montre le plus extasié des ravissantes nudités de sa belle amie, sera aussi assidu près d'elle, quand une phtisie pulmonaire viendra décolorer ce teint si frais, amaigrir ce col d'Érigone ou d'Hébé, flétrir ces bras arrondis, cette main si bien faite pour agiter les hochets de la folie, ou porter le sceptre de la beauté ? Non, non.

» Amour est mort, le pauvre compagnon
» Fut enterré sur les bords du Lignon.

Et depuis ce temps on ne fête que les femmes fraîches et jolies, et seulement aussi long-temps qu'elles le sont..... On vante l'amour..... l'amour n'est plus que le délire des sens; guerrier féroce, il attaque avec impétuosité, déchire sa proie, et la dédaigne quand elle ne résiste plus..., et vous sacrifieriez votre santé, votre vie à ce tyran égoïste ? Peut-être me direz-vous, Madame, il est encore quelques hommes délicats, à l'affection desquels le malheur et la maladie sont un titre de plus, et mes filles doivent obéir à la mode, sous peine de sembler faire l'épigramme de leur siècle. D'ailleurs, elles ont une telle

santé, qu'il faudroit une grande commotion pour la déranger.... Oui, sans doute, Madame, pour l'honneur des hommes, il en est encore dont le cœur, préservé de la contagion générale, voit dans leur épouse une douce compagne, et s'associe, en la prenant, à toutes les destinées de sa vie; mais si égarée dans votre choix, il tomboit sur un homme plus épris des attraits que du cœur de sa femme, la laisserez-vous sacrifier sa santé, son bonheur à la mode du jour, sa félicité domestique à l'opinion de sa ridicule société; cette même force de santé qui vous rassure tant, est un motif de plus pour craindre. Energique dans de tels individus, la nature, qui n'est jamais impunément contrariée, luttera avec tout l'appareil de ses forces contre la mode oppressive, et il n'en résultera qu'un combat plus long et plus douloureux jusqu'au moment qui vous enlevera pour toujours l'objet de votre affection. Mais je vais plus loin, et c'est ici surtout, Madame, que je m'applaudis de ne point donner des leçons directes aux innocens et doux êtres sur lesquels reposent incertains encore mes sentimens, et que votre cœur chérit avec une égale tendresse. Apprenez-moi par quel secret attrait, des femmes décemment élevées, aiment à se produire ainsi nues? Sont-ce des athlètes dans

l'arène qui en appellent d'autres ? Qui provoquent-elles, en champ clos, avec ces yeux enflammés, et cet appareil plus séduisant que la nudité ? Et si leur voix ne défie personne, pourquoi paroître ainsi préparées au combat, et irriter des désirs que leur sagesse se refuse à satisfaire? Savent-elles à quels dangers peut les conduire une telle coquetterie, à quels excès un homme peut se porter, enflammé par un tel spectacle?.... Mais un jour une chaîne fortunée doit unir leurs destins à ceux d'un époux amoureux. Je les vois s'avancer au banquet nuptial ! Sur le passage du couple charmant se presse la multitude, qui ne voit, n'admire que la jeune vierge embarrassée de ses charmes, et plus belle encore de son embarras. Le rustre même, à l'aspect de ces appas si magnifiquement déshabillés, admire aussi, puis sourit de pitié en voyant une rose ainsi dépouillée de son feuillage. Cependant le dîner s'avance, et l'objet de la fête servant de prétexte aux fades plaisanteries qui sont passées en compte pour de l'esprit, on toste aux époux, à leurs prochains rejetons; le vin égaye les têtes, et fait éclore la chanson dissonante; le violon fait une utile diversion. On a relégué l'antique menuet et la ronde naïve, remplacés par la savante contre-danse. La walse impétueuse, la walse que proscrivent

Saint-Preux et Werther, (*) casuistes non suspects ici, annoncée par le fifre éclatant, s'empare du salon. Un bras nerveux enlace la taille souple et légère de la jeune épousée. Le lierre ne s'attache pas de plus près à l'ormeau.... Les regards confondus, absorbés l'un dans l'autre ; genou contre genou, les mains entrelacées, corps à corps, j'ai presque dit bouche à bouche, ils décrivent, en délirant, des cercles multipliés. Eh ! dites-moi, Madame, que donnera ce soir à son amant, à son époux, cette fille ingénue, que n'aura pas dévoré l'œil avide de son danseur ? Qu'aura-t-elle, dans le plus intime abandon, de plus à montrer que ces formes ravissantes qu'a pressées son insolente main ? J'en atteste, et cette sueur amoureuse, et cette bouche balbutiante, et ce sein agité par des battemens de cœur qui ne sont pas tous pour l'hyménée ; voyez-la, Madame, éperdue, sans mouvement, sans voix, la poitrine pantelante, et décidez si c'est d'une lutte ou d'une danse qu'une femme sort ainsi épuisée.

Chez les anciens, que j'aime à citer, quand il s'agit de mœurs, la pudeur étoit si respectée,

(*) *Passions du jeune Werther.* L'œuvre le plus sentimentalement dangereux que je connoisse, p. 17 et 37.

que Vénus même portoit une ceinture. Cette fiction ingénieuse d'Homère prouve quel prix ils attachoient à des appas cachés. C'est alors que cette ceinture réceloit les ris, les jeux, et toutes ces aimables allégories que lui a prêtées la magie poétique. Cette mode passagère est une de celles que le goût eût dû perpétuer en France, et qui s'allie à la fois avec les principes de l'hygiène et ceux de la coquetterie. La défense de la porter fut, chez les anciens, une marque d'ignominie, et nous avons un arrêt du parlement, de 1420, qui défend aux femmes prostituées la robe à collet renversé, la queue, les boutonnières et la ceinture dorée. *Solvere zonam* étoit une heureuse expression pour peindre la jeune épouse, ou l'amante éperdue d'amour et de désirs, qui n'avoient plus rien à refuser à leur ami. Chez les hommes, la même expression peignoit la mollesse et l'oubli de toute décence. Sylla reprocha à César d'avoir paru en public, *solutâ zonâ*. L'usage de la ceinture est passé de mode aussi pour les hommes, qui doivent la regretter, parce qu'elle offroit un point d'appui pour tous les exercices du corps, et prévenoit beaucoup d'accidens. Si cet usage revenoit, et que les hommes y joignissent celui de la fraise au lieu

de col, et celui du pantalon, (*) pour éviter les jarretières, ils auroient dans l'habit français le vêtement à la fois le plus décent, le plus commode et le plus salubre. Il est bien préférable à celui des Orientaux, froid en hiver, pesant en été, et qui n'a d'imposant qu'une incommode draperie, qui demande du soin pour lui donner des plis heureux, tandis que le nôtre n'exige aucun art pour le mettre, aucune précaution pour le porter, et annonce enfin l'insouciance philosophique que doit avoir sur cet article tout homme qui sent la dignité de ce titre. En un mot, la femme doit chercher à plaire pour être aimée : à l'homme, il peut suffire d'aimer pour l'être, sans donner à ce sentiment, qui ne doit que le distraire, l'importance qu'y mettent les femmes, pour qui c'est la première affaire de la vie.

Mais revenons cependant à elles, et veillons à leur santé, puisqu'elles dédaignent de s'en occuper elles-mêmes. Je proscrivois la robe longue des Orientaux pour les hommes, eh bien, il seroit à désirer que les femmes consentissent à s'en couvrir l'hiver par-dessus leurs robes étroites et légères, ou que du moins elles adoptassent la pelisse

(*) Les loupes surtout doivent naissance aux congestions lymphatiques causées par les ligatures.

polonaise à la sortie du bal. (*) Mais, fatal effet de la prévention! cet usage seroit bon, qu'il ne sera pas adopté, s'il n'est pas inscrit sur la liste de ceux que consacre le *Journal des Modes*, ce code de la frivolité, périodiquement éphémère, dont aucun peuple ne donna l'exemple, bagatelle d'un type vraiment français, et qui offrit ses premières fleurs au milieu de l'inclémence des premiers orages politiques. En vain la santé le demande; eh! qu'est-ce que la santé en comparaison de la mode et du désir de plaire? La santé :

C'est bon pour les goujats.

Et bien sûrement nos belles ne seront pas accusées d'avoir ces goûts abjects; oui, si la mode meurtrière l'a décidé, elles chargeront plutôt d'un or indigent, ces gazes ridicules, dont le nom semble avoir été emprunté de ces fluides aériens, que compose et décompose à son gré la chimie du jour, (*) qu'elles n'auront le bon esprit d'opposer à

(*) Si les femmes consentoient, en gardant leur costume, seulement à porter des manches de tricot de soie, dont la couleur pourroit même imiter la peau, à jeter un mouchoir arrondi sur leur gorge, dont les contours voilés ne seroient que plus désirés; elles auroient alors une mise plus piquante, plus chaste et plus salubre; et pour une aussi légère réforme, peut-on balancer entre la santé et la maladie!

(**) *Gaz*, en allemand, signifie : esprit, air.

la rigueur du froid, l'impénétrable rempart d'une fourrure magnifique, dont les replis ondoyans vaudroient bien la mesquinerie de leurs schaalls (*) aussi légers qu'étroits..... Elles en conviennent elles-mêmes, et timides esclaves de la mode, elles n'osent secouer son joug et braver ses dangers. Parois enfin, ô toi qu'attend depuis si long-temps le dieu de la santé, pour unir sa voix à la tienne, et décider une réforme devenue nécessaire; parois, ô jeune beauté! qui, riche des dons de la nature, dédaignes les secours de l'art, ou ne lèves d'impôts sur ce vil tributaire que pour prouver ton indépendance; viens, ô la plus belle, la plus sage des belles, prouver à tes contemporaines que pour te ressembler, il faut, comme toi, consulter le cours du soleil pour veiller ou dormir, et celui des saisons pour varier ses vêtemens; ajoute l'exemple à la leçon, et montre aux incrédules la fraîcheur de ton coloris et la pureté de tes formes... Mais non... Et ce qui prouve l'irrésistible ascendant de la mode sur les femmes, c'est que, fût-elle même désavantageuse à leur genre d'attraits, elles n'auront pas le courage de la rejeter, ou au moins de la modifier à l'air de leur visage. Malheur au

(*) Rendons pourtant justice au schaall; il drape élégamment dans l'été; il est délicieux surtout dans la danse qui porte son nom.

siècle dans lequel le luxe privé a fait un tel progrès, qu'il est préféré à la fortune véritable, au bonheur réel, à la beauté, et surtout au don inappréciable de la santé.

Mais si Buchan a dit : les rhumes tuent plus de monde que la peste, il a dit aussi : « C'est moins » dans nos habits qu'il faut chercher la cause des » accidens auxquels on est si exposé au renou- » vellement des saisons, que dans notre conduite » toujours mal entendue, de diriger, soit la cha- » leur, soit la fraîcheur. » Or, si cet axiome est vrai, il est donc encore quelques moyens, indépendans des vêtemens, de sauver les femmes du suicide épidémique qui agite leurs têtes et corrompt leur raison; employons donc cette dernière ressource, et puisque le torrent de la mode (*) est encore insurmontable, jetant une planche aux malheureuses naufragées, essayons d'offrir, à celles que son courant entraîne, les moyens de lutter, avec quelque avantage, contre les flots, jusqu'à ce que, ramenées au rivage, et converties par l'âge et l'expérience, elles consentent à renoncer (**) entièrement à des usages aussi contraires à la santé qu'aux mœurs. M. S. U.

(*) Sed remeare gradum. . . . .
Hic opus, hic labor est. . . . . VIRG. *Æneid.*

(**) Ipse aries nunc vellera siccat.

LETTRE SEPTIÈME.

DU BAIN, RELATIVEMENT A LA SANTÉ. — DE SON USAGE CHEZ LES HÉBREUX ET LES GRECS.

L'USAGE récemment introduit chez les femmes, et surtout chez les Françaises, de recourir aux bienfaits du bain, sembleroit, Madame, prouver l'inutilité de notre correspondance, et j'y aurois renoncé, si elle n'offroit d'autre but que de les encourager à le continuer; mais j'ai pensé que la nécessité des bains n'étoit pas assez reconnue, qu'elle a ses détracteurs encore, et qu'il falloit démontrer à un sexe, dont les intérêts aiment à s'associer aux plaisirs, que l'importance de cet usage est plus grave qu'il ne le croit, que les

femmes renoncent à des voluptés inconnues, en ne l'érigeant pas en un culte habituel et religieux, et que c'est surtout quand, abjurant leurs mœurs gauloises, elles aiment à se parer de leurs seuls attraits; qu'il est nécessaire à leur santé de corriger, par le bain, l'effet de l'inconstance des saisons, et de s'aguerrir par lui à en braver les rigueurs.

Vous donc qui, parées des grâces du jeune âge, aimez à les produire au grand jour; qui, belles et nues comme la vérité, désirez conserver intactes la fraîcheur et la pureté de vos contours, folâtres compagnes d'Hébé, agréez mes leçons... Et vous aussi, douairières des amours, qui déjà vous plaignez des insultes du temps, ne fermez point l'oreille à mes conseils réparateurs. Vous toutes, ô belles Callipiges! si vous ne dédaignez pas mes avis, c'est par le plaisir seul du bain que je veux effacer chez vous les traces de l'âge et du plaisir..... Laissant reposer pour vous sa faux infatigable, le temps oubliera quelques momens ses victimes, et c'est beaucoup avec un exacteur aussi impitoyable, que de gagner quelques momens! Vénus, en naissant du sein des ondes, vous assigna votre domaine; c'est du milieu des eaux que s'élève le trône de la beauté, et je viens vous rendre vos droits.

Plus sévère, sans doute, le dieu de la médecine devroit, au nom de votre gloire et de votre santé, voiler ces belles formes ; mais puisque, sous l'empire de la mode, votre unique parure est de n'en plus avoir, ah ! du moins prenez, avec les costumes antiques, les mœurs des anciens peuples. Cherchez, trouvez, de grâce, dans les bains un préservatif contre l'inclémence des saisons, dont vous défendoient si bien les vêtemens qu'aujourd'hui vous rejetez, et auxquels vous serez un jour rappelées par la douleur, tardive, mais toujours trop sûre conseillère. En attendant, je me croirai encore heureux d'avoir puisé chez le dieu d'Épidaure les conseils palliatifs que je vous transmets ; plus heureux si je les vois par vous accueillis, justifier mes pronostics en éternisant vos succès.

Pour prouver aux femmes le besoin habituel du bain, je ne chercherai point, Madame, à me parer d'une prolixe érudition, ni à entasser d'arides argumens. Plaignons le distillateur enfumé, que son art condamne à rompre tristement des guirlandes, à effeuiller des roses pour en composer ses parfums. Je n'ambitionne point l'auréole littéraire du pédant compilateur ; mais je ne puis me dispenser d'esquisser rapidement le tableau des peuples chez lesquels fut, et est encore en

honneur l'usage du bain. J'exposerai ensuite la nature de l'eau et des corps qui lui sont soumis dans le bain. Je terminerai par un précis des motifs, pour le naturaliser chez nous.

Le bain s'honore de la plus haute antiquité. Notre premier livre, celui qui retrace les mœurs patriarchales du peuple à qui tous les peuples doivent du respect, (*) et n'ont payé que du mépris, est orné de deux touchans épisodes, dont la scène se passe au bain.... Qui peut avoir oublié l'amour impétueux du roi-poëte pour l'infidèle Betzabée? Qui de nous en son enfance n'a pas versé des pleurs sur les dangers de la belle Suzanne, dont la pudeur, accusée par des vieillards hypocrites, fut prouvée par la bouche naïve de l'enfance? ce fut au bain que toutes deux, sans s'en douter, laissèrent apercevoir ces formes séduisantes, qui enflammèrent les trois coupables curieux, ces formes dont la beauté étoit due à l'habitude de les plonger souvent dans l'onde conservatrice. Caressé par le zéphir, rafraîchi par la rosée, tel dans nos jardins le lys déjà penché, ouvre les trésors de son sein à la

(*) Voyez la préface *d'Éliezer*, poëme pastoral de Florian, et digne de son auteur, si justement regretté par les amans de la nature et de la vertu.

vie, balance de nouveau sa taille élégante, et relève la majesté de sa tête couronnée.

Ce fut en se baignant aussi, que la fille des Pharaons trouva, arrêté dans les roseaux du Nil, cet enfant devenu si célèbre, quel qu'ait été la vérité de sa mission, et qui dut peut-être ses hautes et étranges destinées à l'excès du malheur de sa naissance.

C'est par l'offre d'un bain, que le père des croyans commence ses soins hospitaliers, envers les anges qui le visitent, sous la forme de jeunes et beaux hommes. Tant l'usage des bains étoit aussi en honneur chez ce peuple, qu'il y est tombé en désuétude!!

Ainsi le fier Naaman va, sur la bonne foi d'Elisée, plonger sept fois dans le Jourdain ses membres couverts d'une éruption à la peau, et recouvre la santé, indigné qu'un ruisseau hébraïque possède une propriété refusée aux fleuves de son pays, et ne reconnoissant pas dans l'ordre du *voyant* l'avis d'un sage, qui simplement conseille l'usage des bains dans les affections cutanées.

Ce fut pourtant sous le ciel azuré de l'Orient, que fut protégée, que se perpétua la coutume des bains. C'est à cette coutume, religieusement gardée, que les Hébreux durent long-temps l'inaltération de ces traits caractéristiques, de

ces formes vigoureuses qui les différencioient du reste des habitans du globe. De grands yeux noirs, chargés de volupté, ombragés de longues et humides paupières, un nez aquilin, une bouche fraîche et petite, des dents de l'émail le plus pur, une longue chevelure d'ébène, une taille haute et déliée, quoique riche, tel étoit le type des filles de Juda, et ces formes se sont d'autant plus long-temps conservées, que leur culte proscrit toute alliance avec le fils de l'étranger. Sublime dans sa morale, fécond dans ses ressources, adroit dans ses moyens, leur législateur fit un précepte religieux, à ce peuple, de l'ablution, et l'on fera, comme nous, la remarque que les nations soumises à cette pratique, l'emportent sur toutes les autres, pour la beauté physique.

Voyez les superbes Musulmans, tous leurs historiens dissidens entr'eux, sur presque tous les points, s'accordent sur celui-ci : que chez eux les femmes font du bain une affaire d'état. Réunies dans de vastes étuves, inaccessibles aux hommes, elles y passent les jours entiers, mollement assises sur des carreaux qu'enrichit le luxe asiatique. Là, se livrant à des jeux qui rappellent les souvenirs de leur enfance, ou trompent les désirs de leur puberté, elles se vengent, par la liberté de leurs discours, de l'esclavage dos

sérails. Elles n'en sortent point, même pour les repas, et se formant en groupes assortis par l'âge et les goûts, demi-nues, ou voilées, elles mâchent le béthel ou prennent le pilau et le sorbet..... Tableau charmant, et auquel il ne manque que des spectateurs ! C'est dans cette délicieuse insouciance que, baignées des vapeurs d'une humide atmosphère, elles acquièrent cette fraîcheur, cet embonpoint quelquefois excessif, que prisent tant, et que possèdent les trop dociles beautés ottomanes.

Comparez, Madame, cette douce absence de soucis, ces folâtres ébats de jeunes et belles femmes voluptueusement étendues sur des tapis de pourpre, essayant de nouvelles danses et de bizarres travestissemens, racontant à demi-voix leurs premières et furtives amours, se disputant nonchalamment le prix d'une course feinte, ou cédant à l'empire d'un sommeil provoqué par le bain, à nos Françaises, sacrifiant autour d'un tapis vert, (*) autel dévorant du dieu de la

(*) Madame Deshoulières a dit :

Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon;
Souvent, quoique le cœur, quoique l'esprit soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

cupidité, des heures dues au culte de l'Amour et de Morphée, agitées tour à tour par l'espoir, la crainte, l'avidité, le repentir, et sans plaisir même au sein du succès, puis, dites-moi lesquelles ont des droits plus fondés à conserver les roses de leur teint, la tranquille régularité de leurs traits, enfin, tous les apanages de la santé?

Conduit par la ressemblance des préceptes religieux, plus que par l'ordre des lieux et des temps, je ne vous ai point parlé des Grecs, ce peuple fameux, qui s'appropria tous les genres de gloire, et fut le maître de tous les peuples, sans jamais avoir été le disciple d'aucun; de ces beautés célèbres, dont les traits immortels semblent avoir inspiré la pensée du beau idéal, ont offert des modèles à l'antique sculpture, et font le désespoir de la moderne. Qui donna l'idée de la sublime Vénus, que le génie des arts, enchaîné par celui de la victoire, vient d'offrir enfin au peuple héritier des goûts des Athéniens, comme émule de leur gloire, dans le musée Napoléon, sinon le spectacle inattendu de la blonde Phriné, dénouant ses longs cheveux et sa ceinture sur les bords de la mer, puis, entrant avec lenteur, dans ses flots frémissans, ornée de ses seuls attraits, aux yeux des Grecs éperdus d'amour et

d'admiration, plus occupés sans doute de la belle baigneuse, que des fêtes d'Eleusis qu'on célébroit alors ! ! (*)

Chez cette nation, amie des arts et des commodités de la vie, le peuple avoit de vastes bains publics, composés de sept à huit grandes salles, où, moyennant une très-légère rétribution, grands et petits, guerriers et magistrats, philosophes et rhéteurs, se reposoient de leurs fatigues et retrempoient leur âme amollie par les ardeurs d'un ciel toujours serein, d'une terre aimée des Dieux. A Athènes, les bains publics étoient ouverts à toute heure et à tout le peuple. Il le prenoit par degrés, passant du froid au tiède, du tiède au chaud; ensuite les plus riches alloient suer dans les étuves et finissoient par se faire frotter et oindre d'essences. Cet usage lui étoit si cher, qu'il falloit des calamités publiques pour le suspendre, et cette privation étoit une espèce de sacrifice religieux pour obtenir le retour de la fortune.

Sparte, là sévère Sparte, avoit fait un devoir

(*) On a soupçonné Praxitèles d'être l'auteur de ce chef-d'œuvre, d'après ces vers de l'anthologie : « Pâris, » Anchise et le bel Adonis m'ont vue nue; mais j'ignore » où et quand Praxitèles a eu cet avantage. »

Anth. liv. IV, chap. 12.

du bain à ses citoyens, en certains temps de l'année, et c'étoit en gravissant le mont Taygette, en luttant contre les flots de l'Eurotas, que le Lacédémonien trouvoit l'assaisonnement de la sauce noire. Les hommes et les femmes se baignoient ensemble dans le lit immense de ce fleuve rapide.

Heureuse dans sa mythologie et couvrant la vérité de voiles mystérieux, la Grèce avoit consacré l'utilité des bains par des fictions ingénieuses. Ainsi le taureau d'Europe, le cygne de Léda révéloient aux hommes que l'eau est la mère de la fécondité ; ainsi Vénus s'élançant du sein des mers sur sa conque azurée et commandant aux flots, ou se dérobant sous la forme d'un poisson aux attentats de Typhon escaladant les cieux, apprenoit aux femmes que l'eau est l'élément de celles qui aspirent au sceptre de la beauté et le remède le plus sûr dans les maux les plus désespérés ; c'est ainsi que le Styx, Jouvence et Hyppocrène durent naissance à ce peuple enchanteur qui, animant tous les élémens, vouloit peindre par ces allégories qu'on renaît dans les eaux, et que si le corps y puise une vigueur nouvelle, une jeunesse éternelle, ou l'invulnérabilité, l'esprit s'y concentre et trouve sous les grottes obscures des Naïades inspiratrices, des conceptions neuves. Mais plus gravement

véridique, le vénérable père de l'art de guérir, celui devant qui, s'inclinant depuis plus de vingt siècles, la médecine stationnaire, se tait reconnoissante, admire et cherche à imiter, Hippocrate a formellement dit : (*)

« L'eau chaude adoucit la peau, qui est trop » dure, et relâche celle qui est trop tendue; » elle délie les nerfs et les muscles, ouvre les » pores.... fond les humeurs, ouvre le passage » aux sueurs..... elle augmente la chair ou la » diminue..... elle fond et attenue..... elle » rappelle la couleur ou la dissipe..... elle est » somnifère ; elle soulage et adoucit les con- » vulsions et les tensions de nerfs ; elle étourdit » les douleurs des oreilles, des yeux et autres » semblables ; elle échauffe les humeurs froides » et dissipe les enflures, etc. »

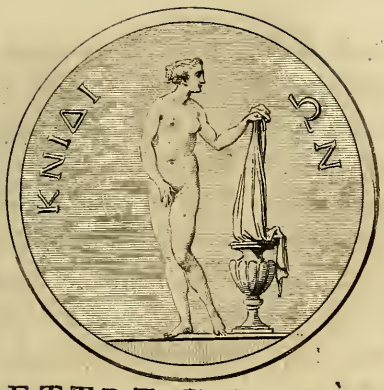
Ne croiroit-on pas lire l'éloge de l'antique panacée, et ne devrois-je pas craindre d'encourir le reproche si mérité des prôneurs de nos jours, qui attribuent toutes les qualités au médicament qu'ils ont adopté, si je n'étois rassuré par le testament si vanté du vieux Dumoulin. Je laisse après moi deux grands médecins, la diète et l'*eau*.

(*) Traduction de 1698, tome 2, p. 414, chap. de l'usage des choses humides.

Homère parle des bains en plusieurs endroits de ses poëmes, et place cet usage parmi les premiers soins de l'hospitalité. Pour délasser Ulysse de ses fatigues, Circé lui fait préparer un bain d'eau chauffée dans un métal éclatant. Plus heureux encore, son fils Télémaque, reçu à la cour de Nestor, est conduit au bain par la belle Polycaste, la plus jeune des filles du vieux roi de Pylos. Elle le lave de ses propres mains, et après avoir répandu sur son corps des essences précieuses, elle le couvre de riches habits et d'un manteau éclatant. On ne sait ce qu'on doit ici le plus admirer ou de la retenue des guerriers d'alors, ou de l'extrême confiance de leurs hôtes; mais bien assurément, malgré ma profonde admiration pour l'antiquité, en vous donnant, Madame, le conseil de l'usage des bains, je n'y ajouterai point celui d'en confier les honneurs à la charmante enfant que vous me destinez pour épouse.

Je remarquerai ici, en passant, que l'emploi des essences, ou au moins de l'huile, est toujours associé chez les anciens à celui des bains, et cette habitude est trop importante à la santé pour ne pas être discutée lorsque j'analyserai les substances qui y sont employées. Je passe à l'histoire des bains des Romains.

M. S. U.



LETTRE HUITIÈME.

DE L'USAGE DU BAIN CHEZ LES ROMAINS.

IMITATEURS des Grecs, mais plus puissans qu'eux après la conquête du monde, les Romains ont porté plus loin qu'aucune autre nation l'usage et les recherches du bain. Asclépiade en fit un précepte médical très-fréquent chez ce peuple, qu'un instinct rapide éclaira sur le mérite de cette innovation salutaire, et qui proclama protecteur des eaux thermales, Hercule dieu de la force. Ils le prenoient ordinairement avant souper : les voluptueux seuls y entroient à la suite de ce repas. (*) Il y a plus, les Romains

(*) Qu'on cesse de croire qu'un bain chaud peut s'opposer

dans ce siècle d'abus, qui fut pourtant le beau siècle d'Auguste, quand un souper au salon d'Apollon coûtoit plus de trois cents talens (cent mille écus), usoient du bain pour digérer par la transpiration insensible, et cette recette valoit bien les fréquens voyages au *Vomitorium*.

Pline rapporte que les bains ne furent bien suivis que sous Pompée, et que les édiles furent chargés d'en faire construire plusieurs. Dion, dans la vie d'Auguste, dit que Mécène fit bâtir le premier bain public; son exemple fut bientôt imité. Agrippa, édile, en fit élever cent soixante-dix, et successivement on vit Néron, Vespasien, Tite, Domitien, Sévère, Gordien, Aurélien se disputer l'honneur d'ériger ou d'embellir ces monumens dont l'usage se convertit rapidement en besoin pour un peuple à qui celui du linge

à la digestion, quand son action, en détendant la fibre extérieure, redonne aux organes internes une augmentation de ton par le surcroît du calorique Le bain froid la suspend chez les sujets foibles; il l'accélère chez les individus vigoureux, en concentrant le calorique; mais et les foibles et les forts peuvent impunément manger dans le bain. Celse et Hippocrate préfèrent le bain pris après le repas, et Ballonius dit expressément: « Notandum quod » balneum ante cibum alias dotes habet quam post, nam » ante cibum extenuat corpus macrumque reddit, post » cibum pingue facit. » *Cautionum lib.* 7.

étoit inconnu. Ils s'y baignoient avec la multitude, tant l'ambition sait connoître et saisir de moyens de séduction et de popularité!! Les historiens assurent que dans Rome le nombre de ces édifices s'est accru jusqu'à huit cents, et ceux qui ont vu cette cité, veuve de cent empereurs, mais sublime encore malgré ses pertes et demeurée le temple du monde, ne peuvent pas avoir oublié les thermes de Dioclétien, (*) dont les ruines imposantes ont lassé la faux du temps; et si l'on réfléchit que ce qui en reste, et nous semble encore si vaste, n'étoit qu'une portion et l'extrémité de cette enceinte colossale, qu'on juge quelles étoient la magnificence de ces monumens et l'énergique volonté des empereurs de plaire au peuple-roi de l'univers!

Vitruve nous a laissé une description très-détaillée des bains publics. Ils étoient, dit-il, composés de sept pièces contiguës, et son récit est en cela conforme à la tradition, dont j'ai vérifié sur les lieux la justesse, et qui nomme encore plusieurs vestiges de thermes restés à Rome *le sette sale*.

(*) C'est à présent l'église des Chartreux, plus utile et plus célèbre par son ancienne destination et son gnomon moderne que par ses hôtes nouveaux.

La première étoit le bain froid, où l'on se déshabilloit et se faisoit frotter le corps avec le *strigile*, *frigida lavatio;* la seconde, la chambre où l'on se frictionnoit d'huile, *elæothæsium;* la troisième, celle où l'on se rafraîchissoit, *frigidarium ;* la quatrième, le vestibule du poële, *propnigeum ;* la cinquième, la salle du bain chaud, *caldarium ;* la sixième, l'étuve, ou bain de vapeurs, *tepidarium*, ou *laconicum*, du peu de temps qu'on y restoit, plutôt que de son invention lacédémonienne ; la septième, le vestiaire où se deposaient les vêtemens, *apodyterion.* (*)

Il paroît que le bain complet étoit le passage successif dans ces différentes salles, passage qui s'effectuoit sans que la santé en fut altérée, malgré la transition subite à des températures si opposées. (**)

Ces sept pièces étoient entremêlées d'autres

(*) Vitruve, Pline, Anacharsis, Winkelmann, Montfaucon, *passim.*

(**) Peut-être l'innocuité de ces transitions étoit-elle due à l'usage de l'huile qui, occupant les pores, absorbant du calorique, rendoit la peau moins sensible à ces excès opposés. Léonard Fuschs a donné la description de ces bains en sens contraire. J'ai suivi Vitruve et Pline, liv. 5, ép. 6, et les gravures de Winkelmann.

servant aux exercices, qu'on quittoit et prenoit alternativement pour prendre, quitter et reprendre le bain, et c'est sans doute ainsi qu'il faut interpréter ce que l'on rapporte des empereurs Commode et Galien qu'ils prenoient cinq à six bains par jour. (*)

Il y avoit, en outre, des bains détachés des palæstres, et le même Vitruve nous apprend que ces bains étoient doubles et destinés aux femmes et aux hommes séparément ; car les Romains, quoique moins chastes assurément que les Spartiates, chez qui les deux sexes se baignoient ensemble, ou plutôt parce qu'ils étoient moins chastes et plus bienséans, avoient interdit cette communauté.

C'étoit un grand bassin entouré d'une balustrade, recevant de l'eau par plusieurs canaux et dans lequel on descendoit par plusieurs degrés. Les étuves étoient de forme ronde, afin que la vapeur, tournant sur tous les points de la circonférence, refluât au centre, et l'échauffât également. Elles avoient autant de largeur que de hauteur, jusqu'à la naissance de la voûte, au milieu de laquelle étoit une ouverture servant à donner du jour, et d'où pendoit à des chaînes un large

(*) Mémoires de l'acad. des belles-lettres, t. 1 et 3.

bouclier d'airain, que l'on haussoit et baissoit à volonté pour dilater ou condenser la vapeur et augmenter ainsi ou diminuer la chaleur.

Le plancher de ces étuves étoit creux et suspendu sur un vaste fourneau (*hypocaustum*) sans cesse alimenté de combustibles, dont le calorique dégagé pénétroit ceux qui le fouloient, au point de leur procurer, depuis une légère moiteur jusqu'à la sueur la plus accablante.

Près de ce fourneau étoient trois cuves d'airain immenses, nommées *milliaria* pour leur capacité, pleines, l'une d'eau froide, l'autre d'eau tiède; la troisième, d'eau chaude, d'où partoient des canaux qui distribuoient de l'eau dans le bassin commun des baigneurs et correspondoient à des robinets particuliers, suivant le besoin ou le goût de chacun d'eux.

On y étoit d'ailleurs, Madame, comme partout, servi en proportion de la dépense que l'on faisoit. Les riches, assis sur le bord de la baignoire, se faisoient frotter le corps par de jeunes garçons, avec des éponges d'abord, puis racler doucement la peau avec un instrument en forme de faucille, nommé *strigilis*, qui étoit de fer, de cuivre, ou même d'or. On en a trouvé de ces différens métaux dans les ruines d'Herculanum; il y en avoit aussi en écaille et en ivoire.

Pour adoucir l'effet du passage de cet instrument, on répandoit sur le corps des huiles précieuses que l'on prenoit dans l'*elæothæsium*, ou chambre aux parfums, dans laquelle ils étoient rangés sur des tablettes. Les pauvres n'usoient point de ces recherches, ils se contentoient du bain froid, de quelques seaux d'eau chaude qu'on versoit sur leurs épaules, et ne payoient qu'une obole (un centime) par tête. (*)

La salle du bain d'eau chaude étoit une fois plus grande que les autres, tant parce que ce bain étoit le plus suivi, que parce qu'on y attendoit que les premiers arrivés sortissent, et qu'ordinairement on y restoit quelque temps après l'avoir pris. Outre ce bain d'eau chaude, il y avoit une piscine d'eau vive et froide, où l'on pouvoit nager. Ces pièces d'eau, qui demandoient un plus grand emplacement, se trouvoient ordinairement en petit, dans les bains des particuliers, comme on le voit par la description de ceux de Pline et de Cicéron.

Les Romains d'ailleurs avoient contracté l'habitude de passer sans danger ; ruisselant encore de sueur, de l'étuve à la piscine, et de la piscine au bain chaud, et ce mépris impuni

(*) Juvenal, *sat. III.* Perse, *sat. V.*

des impressions de l'atmosphère ne paroîtra point surprenant à ceux qui connoissent la coutume des Russes qui, sortant d'un bain de vapeurs, à la température de quarante-deux degrés, se font étendre sur des nattes, arroser de douches d'une eau glaciale, ou se roulent dans la neige; (*) revêtus ensuite de fourrures, et le visage masqué d'un loup, ils fendent en traîneau, avec la rapidité de la flèche, l'air condensé par un froid de trente degrés. (Ce qui fait une différence de soixante-douze.) Croit-on que ce moyen, en faveur duquel s'élève l'expérience, ne vaille pas les petites précautions de nos femmes jolies, qui, échauffées par la musique, la volupté, la danse, le feu de cent bougies, quittent le salon à demi-nues, se couvrent, en souriant, d'un *spencer* accusant encore leurs formes, et d'une palatine mentant la chaleur, puis rapportent, par une nuit pluvieuse, chez l'époux endormi, le germe d'une péripneumonie, déjà incurable à son réveil, ou ce qui est pis encore, un catarrhe, compagnon dégoûtant de leur vieillesse prématurée?

Dans ce tableau des anciens, sur lesquels le luxe a exercé son empire, et qui ont connu les

(*) Voyage de deux Français, en 1796, t. 4, p. 331.

douceurs du bain, je n'ai point cité, Madame, les Sybarites, les Lesbiens, les Tarentins, les Milésiens, les Rhodiens, ces peuples, le scandale de l'univers. Athénée et Plutarque ont assez célébré leur mollesse, et le peintre charmant du temple de Gnide a tracé leurs travers, en abandonnant aux Grâces le soin de conduire ses pinceaux. « On ne voit point, dit-il, chez eux de différence entre les voluptés et les besoins. . . . . » Les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, et ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés. . . . . » Les hommes y sont si efféminés, leur parure » est si semblable à celle des femmes. . . . . qu'il » semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la » ville. . . . . Les femmes se livrent au lieu de se » rendre. Chaque jour voit finir les désirs et » les espérances de chaque jour. . . . . Ces petites » choses qui valent tant, tout ce qui prépare un » heureux moment, tant de conquêtes au lieu » d'une, tant de jouissances avant la dernière, » tout cela est inconnu à Sybaris ; encore si » elles avoient la moinde modestie, cette foible » image de la vertu pourroit plaire, mais non, » les yeux sont accoutumés à tout voir, et les » oreilles à tout entendre. Un citoyen fut fatigué, toute une nuit, d'une rose qui s'étoit

» repliée dans son lit, plus doux que le som-
» meil. . . . . Il passent leur vie sur des siéges
» renversés, sur lesquels ils sont obligé de se
» reposer tout le jour sans s'être fatigués. . . . .
» Incapables de porter le poids des armes, ti-
» mides devant leur concitoyens, lâches devant
» les étrangers, ils sont des esclaves tout prêts
» pour le premier maître. »

L'événement ne justifie que trop cette peinture. Les Crotoniates dépouillèrent les Sybarites de leurs richesses; Milon les repoussa au nombre de trente mille, jusque dans leur capitale qu'il assiégea, prit et détruisit. Tel est le sort qui menace les états qu'amollît un luxe corrupteur; mais en vous rappelant l'histoire ancienne, Madame, je n'ai voulu peindre que les peuples chez qui des éclairs de vertu ont rappelé de temps en temps le sentiment de la gloire, et non ceux que des vices continuels ont dû faire effacer du tableau des nations libres. Je vais maintenant esquisser avec vous, celui des peuples modernes qui cherchent dans le bain ou des plaisirs ou des remèdes, en indiquant les modifications que cet usage devroit recevoir pour nous être approprié.

M. S. U.

LETTRE NEUVIÈME.

DE L'USAGE DU BAIN CHEZ LES PEUPLES NOS CONTEMPORAINS LES ÉGYPTIENS, LES RUSSES, ETC.

L'USAGE du bain chez les nations répandues aujourd'hui sur le globe, et surtout qui sont civilisées, est bien moins accrédité qu'il ne l'étoit; l'antique Grèce n'offre plus que des ruines déplorables, là où brilloient les marbres et les bronzes; la mousse parasite végète sur ces chapiteaux, gissant sans honneur dans la poussière, et qui ornoient les bains de Palmire et d'Athènes. Le caïman impur erre impunément sur les basaltes, le porphire, le granit et l'albâtre qui

décoroient Memphis, Alexandrie et Thèbes aux cent portes; Rome a livré à des lévites obscurs les thermes de Caracalla; ainsi des insectes rampent sur ces colonnes sublimes du temple de la Paix, à qui nous devons le Louvre, et peuvent impunément arriver au faîte du tombeau des Scipions: bientôt les bains ne sont plus connus qu'aux lieux où la nature seule en a fait tous les frais. Que ses leçons ne soient pas plus long-temps perdues pour nous! Essayons, Madame, de connoître ses procédés, et érigeons des temples à sa gloire, des monumens à la santé. Successeurs des Grecs et comme si légataires de leurs inclinations avec leur sol enchanté, ils respiroient une partie de leurs goûts avec l'air qu'ils ont respiré, les Turcs ont encore des bains publics; mais la différence des religions permet difficilement aux chrétiens de prendre à Constantinople des renseignemens certains sur l'intérieur des constructions. Conduits par la victoire en Égypte, quelques Français plus heureux ont pu en recueillir dans ce pays fortuné, qu'un jour, peut-être, il nous sera donné de connoître mieux. C'est surtout du côté de l'art de guérir que ces heureux voyageurs (*)

(*) Messieurs Desgenettes, Larrey, et les membres de l'institut d'Égypte.

ont tourné leurs vues et appliqué leurs méditations dans l'observation de ces monumens publics. Espérons que, rendus à une vie plus libre, ils enrichiront de leurs découvertes la science qui les réclame. Avant eux Savary avoit fait ce voyage, et ils aiment à lui rendre cette justice, qu'en cette partie ses descriptions sont exactes. La première est celle du bain de Cléopâtre, à Alexandrie, dont il ne reste plus que les ruines.

« A une demi-lieue au midi de la ville, on » descend dans des catacombes, ancien asile des » morts; des allées tortueuses conduisent à des » grottes souterraines, où ils étoient déposés. » Le faubourg de *Mécropoli* s'étendoit jusque-» là. En avançant du côté de la mer, on trouve » un grand bassin creusé dans le rocher qui » borde le rivage. Sur les côtés de ce bassin on » a taillé au ciseau deux jolies salles avec des » bancs qui les traversent; un canal fait en zig-» zag, afin que le sable s'arrête dans les détours, » y conduit l'eau de la mer : elle y vient pure et » transparente comme le cristal. J'y ai pris le » bain. Assis sur le banc de pierre, on a de l'eau » un peu au-dessus de la ceinture; les pieds re-» posent mollement sur un sable fin : on entend » les vagues bruire contre le rocher et frémir

» dans le canal ; le flot entre, vous soulève, se » retire, et en entrant et sortant tour à tour, » apporte une eau nouvelle et une fraîcheur » délicieuse sous un ciel embrasé. »

L'autre description est celle des bains chauds du Grand Caire, et elle joint à la fidélité garantie par les témoins que je viens de citer, ce charme que Savary a su répandre dans un ouvrage déjà intéressant par son sujet, et les souvenirs de la vénérable antiquité.

« Le premier appartement que l'on trouve en » allant au bain est une grande salle qui s'élève » en forme de rotonde. Elle est ouverte au » sommet, afin que l'air pur y circule lentement. » Une large estrade, couverte d'un tapis et » divisée en compartimens, règne à l'entour ; » c'est là qu'on dépose ses vêtemens. Au milieu » de l'édifice un jet d'eau qui jaillit dans un » bassin recrée agréablement la vue.

» Quand on est déshabillé, on se ceint les » reins d'une serviette, on prend des sandales et » l'on entre dans une allée étroite où la chaleur » commence à se faire sentir. La porte se re- » ferme ; à vingt pas, on en ouvre une seconde » et l'on suit une allée qui forme un angle droit » avec la première. La chaleur augmente. Ceux » qui craignent de s'exposer subitement à une

» plus forte dose, s'arrêtent dans une salle de » marbre qui précède le bain proprement dit. » Ce bain est un appartement spacieux et voûté : » il est pavé et revêtu de marbre. Quatre ca- » binets l'environnent. La vapeur, sans cesse » renaissante, d'une fontaine et d'un bassin » d'eau chaude s'y mêle aux parfums qu'on y » brûle.

» Les personnes qui prennent le bain, ne sont » point emprisonnées, comme en France, dans » une espèce de cuvier où l'on n'est jamais bien à » son aise. Couchées sur un drap étendu, la » tête appuyée sur un petit coussin, elles » prennent librement toutes les postures qui » leur conviennent. Cependant un nuage de » vapeurs odorantes les enveloppe et pénètre » dans tous les pores.

» Lorsque l'on a reposé quelque temps, » qu'une douce moiteur s'est répandue dans tout » le corps, un serviteur vient, vous presse mol- » lement, vous retourne, et quand les membres » sont devenus souples et flexibles, il fait cra- » quer les jointures sans effort : il masse (*)

(*) Masser, vient du verbe arabe *mass*, qui signifie toucher d'une manière délicate.

(*Note de M. Savari.*)

» et semble pétrir la chair, sans que l'on éprouve » la plus légère douleur.

» Cette opération finie, il s'arme d'un gant » d'étoffe et vous frotte long-temps. Pendant ce » travail, il détache du corps du patient tout » en nage, des espèces d'écailles, et enlève jus- » qu'aux saletés imperceptibles qui bouchent » les pores. La peau devient douce et unie » comme du satin. Il vous conduit ensuite dans » un cabinet, vous verse sur la tête de l'écume » de savon parfumé, et se retire..... Le » cabinet où l'on a été conduit offre un bassin » avec deux robinets, l'un pour l'eau froide, » l'autre pour l'eau chaude. On s'y lave soi- » même.....»

Après quelques détails secrets, le voyageur égyptien continue : « Quand on est bien lavé, » bien purifié, on s'enveloppe de linges chauds, » et l'on suit le guide à travers les détours qui » conduisent à l'appartement extérieur. Ce pas- » sage insensible du chaud au froid, empêche » qu'on en soit incommodé. Arrivé sur l'estrade, » on trouve un lit préparé. A peine y est-on » couché, qu'un enfant vient presser, de ses » doigts délicats, toutes les parties du corps, » afin de les sécher promptement. On change » une seconde fois de linge, et l'enfant rape

» légèrement, avec la pierre ponce, les calus
» des pieds ; il apporte la pipe, et le café
» Moka.

» Sorti d'une étuve où l'on étoit environné d'un
» brouillard chaud et humide, et où la sueur
» ruisseloit de tous les membres, transporté
» dans un appartement spacieux, et ouvert à
» l'air extérieur, la poitrine se dilate, et l'on
» respire avec volupté. Parfaitement massé et
» comme régénéré, on sent un bien-aise uni-
» versel : le sang circule avec facilité, et l'on
» se trouve dégagé d'un poids énorme ; on
» éprouve une souplesse, une légèreté jusqu'a-
» lors inconnues : il semble que l'on vient de
» naître et que l'on vit pour la première fois.
» Un sentiment vif de l'existence se répand jus-
» qu'aux extrémités du corps ; tandis qu'il est
» livré aux plus flatteuses sensations, l'âme, qui
» en a la conscience, jouit des plus agréables
» pensées ; l'imagination, se promenant sur
» l'univers qu'elle embellit, voit partout de
» rians tableaux, partout l'image du bonheur.
» Si la vie n'est que la succession de nos idées,
» la rapidité avec laquelle la mémoire les re-
» trace alors, la vigueur avec laquelle l'esprit
» en parcourt la chaîne étendue, feroient croire
» que dans les deux heures de calme délicieux

» qui suit ces bains, on vit un grand nombre
» d'années.....

» C'est là que les Égyptiens préviennent, ou
» font disparoître les rhumatismes, les catarrhes,
» et les maladies de la peau, qui ont pour prin-
» cipe le défaut de transpiration ; c'est là qu'ils
» guérissent radicalement ce mal funeste qui
» attaque les sources de la fécondité, et dont
» le remède est (*) si dangereux en Europe.....

» Les femmes aiment passionnément ces bains;
» elles y vont au moins une fois par semaine, et
» mènent avec elles des esclaves accoutumées à
» les y servir : plus sensuelles que les hommes,
» après avoir subi les préparations ordinaires,
» elles se lavent le corps, et surtout la tête, avec
» l'eau rose..... c'est là que des coiffeuses
» tressent leurs longs cheveux noirs; au lieu de
» poudre et de pommade, elles mêlent des es-
» sences précieuses; c'est là qu'elles se noir-
» cissent les paupières et s'allongent les sourcils
» avec du *cohel;* (**) c'est là qu'elles se teignent
» les ongles des mains et des pieds avec le

(*) « Il n'est point de peuple qui fasse un plus fréquent
» usage de bains de vapeurs que les Égyptiens, et il n'en
» est point où les poitrinaires soient plus rares : la pul-
» monie leur est presque inconnue. »

(**) Préparation d'étain brûlé avec la noix de galle.

» *henné*, (*) qui leur donne une couleur » aurore. . . . . »

Après vous avoir promené dans ces délicieux climats, je ne vous ferai point essuyer, Madame, l'ennui d'un voyage aux bains si vantés de Spa, (**) Saint-Amans, les Trois-Aix, le Mont-d'Or, Bourbonne, Pougues, Pyrmont, Balaruc, Plombières, Luxeuil, Barèges. Si quelques malades y ont recouvré la santé, je crois fermement qu'ils ne l'auroient point perdue, en trouvant chez eux, à moins de frais, des bains plus commodes, et qu'on peut tout aussi bien composer avec le secours de la chimie moderne. (***)

(*) Arbrisseau ressemblant au troène, dont on hache et applique la feuille sur la peau pour la colorer.

(*Notes de Savari.*)

(**) O bains de Spa, source impure et funeste,
Puissent les vents et la flamme céleste
Vous engloutir sous vos marbres rompus!
Aux tendres cœurs vous causez trop d'alarmes.
Que d'amours vrais et de pudiques charmes,
Dans leur saison, vos eaux ont corrompus.

Chev. de Bertin. *Élég. X.*

(***) L'Angleterre doit à Black et Priesley; la Suède, à Bergman; la France à Venel, de Chaunes, Rouelle et Duchanoi surtout, l'invention de l'art de préparer les eaux minérales artificielles, époque précieuse pour la médecine. Cet art a été perfectionné par les citoyens Paul et Triaire, dont j'aurai occasion de citer l'établissement de

C'est, avec l'air natal, la dernière et honteuse ressource de la médecine, vis-à-vis des malades qu'elle juge désespérés : quant à ceux qui ne le sont pas, la saison, le voyage, la fatigue même, des sites nouveaux, des plaisirs de toute espèce, la foi surtout, font, osons le dire, les trois quarts des frais d'une guérison qu'on eût obtenue à moins de bruit, de fatigue et de dépenses, en employant des bains indigènes.

Vous parlerai-je, Madame, des bains de vapeurs, de Londres, de Dublin, d'Hanovre, de la Finlande, de la Laponie, de la Crimée, de la Suisse, de Varsovie, de Moskou, de Saint-Pétersbourg? ils ont tous un air de famille, et je ne vous citerai que ces derniers, sur lesquels un Russe, ami des arts, et qui est venu leur rendre son hommage en France, a bien voulu me donner les détails suivans. (*)

Dans toutes les Russies, mais principalement à Saint-Pétersbourg, il y a des établissemens publics affectés aux bains de la nation. Dans les villes, c'est ordinairement le samedi que le Russe choisit pour cette espèce de bain; c'est la toilette

bains, à Paris, le plus complet de l'Europe, en ce genre, comme le plus parfait.

(*) M. Dolibisheff.

préparatoire du dimanche. Ce sont de vastes salles quarrées, parquetées en planches, où les gens du peuple, et même les marchands, entrent moyennant cinq copéicks (trois sous.) Ces salles sont entourées de bancs; à l'extrémité est un divan en bois, de cinq ou six étages et même plus. (*) Un brasier immense dans une cheminée de tôle, ouvrant et fermant à volonté, répand dans cette salle une chaleur excessive, et échauffe en outre un four, ou étuve qui est au-dessus, et dans lequel sont, dans un état d'incandescence perpétuelle, d'énormes cailloux sur lesquels on projette de temps en temps de l'eau, qui sur-le-champ s'exhale en vapeurs, et remplit la salle d'une humide poussière que respirent les baigneurs, soit en s'y promenant nus, soit couchés sur les gradins. Des serviteurs armés de longues branches verdoyantes, et qu'on conserve fraîches et flexibles pour l'hiver, ramassent cette vapeur sur les

(*) Ces détails sont absolument conformes à ceux donnés par l'abbé Chappe, dans son voyage de Russie, lorsqu'il la traversa pour aller à Tobolski, capitale de la Sibérie, observer le passage de Vénus au disque du soleil. Il ajoute que plus on s'élève sur ces gradins, plus la chaleur est accablante et la sueur considérable. Ce fait m'a été attesté aussi par M. de Saint-Prest, mon estimable ami, voyageur dans ces contrées.

feuilles de ces rameaux, et la font pleuvoir en gouttes de feu sur les corps des baigneurs, dont la peau s'anime d'une couleur écarlate. Quelques-uns se font fustiger ou se fustigent eux-mêmes avec ces branchages, et l'on en a vu fatiguer jusqu'à six de ces intrépides fustigeurs, qui se relayoient et ne cessoient de frapper et d'arroser à mesure le patient d'eau froide, jusqu'à ce qu'excédé de sueur, de fatigue, la peau enflammée, et dans une agitation difficile à décrire, il court dans une grande cour voisine, découverte et destinée à cet usage, se promener nu à l'air libre, se rouler dans la neige, et s'étendre sur la glace, sortant brusquement d'une température de quarante-deux degrés à une autre de trente, ce qui offre ainsi l'effrayante distance de soixante-douze degrés. (*)

(*) « Les Russes commencent l'usage de ces bains dès » qu'ils peuvent marcher, aussi sont-ils insensibles à » toutes les rigueurs des saisons..... Le bain est le » remède par excellence de tous les Russes..... ils le » croient bon à tous les maux. Ils y joignent du thé, ou » une décoction de quelques plantes. Leur médecine or- » dinaire consiste en un verre d'eau-de-vie de grain, où » ils ont délayé de la poudre à canon, quelquefois du ta- » bac; ce remède guérit quelquefois les hommes robustes, » et tue souvent les autres, etc. » (Voyage de deux Français au Nord, t. 4.)

Il y a en outre dans ces salles, de grandes cuves pleines d'eau chaude et froide dont on s'inonde à volonté avec des bassins de cuivre. Hommes et femmes sont confondus à ces bains dans la classe du peuple : du moins tel étoit l'usage il y a dix ans. Il y a d'autres bains où l'on trouve plus de propreté, et où l'on paie quinze, vingt, trente sous ; on peut y mener une femme et s'y trouver seul avec elle ; on peut aussi, si l'on veut, commander un bain et retenir une salle moyennant quinze ou dix-huit francs, pour sa famille. Les seigneurs de la vieille cour sont très-curieux encore de ces bains de vapeurs, ainsi que le peuple qui est très-vigoureux ; (*) mais les jeunes seigneurs, plus énervés, préfèrent les bains français, et en ont chez eux l'appareil avec un luxe digne de Paris.

Dans tous ces bains, le procédé est, lorsque les lobes du poumon se dilatent, pénétrés d'une chaude rosée, et opèrent chimiquement

(*) « Il y a on ne peut pas moins de Russes boiteux, » bossus, contrefaits. D'abord la masse des hommes faits » étant bien constituée, il est naturel que les enfans s'en » ressentent ; et ensuite un enfant disgracié de la nature, » est si peu soigné, si négligé, si abandonné, qu'il par- » vient rarement à l'adolescence. » (Voyage de deux Français au Nord, t. 4, p. 332.)

le mécanisme de la sanguification, d'envelopper le corps d'un voile de glace. On seroit tenté de croire qu'on est désagréablement affecté de ce contraste ; cependant des Russes m'ont assuré qu'il n'est pas sans plaisir ; et comment expliquer sans quelque attrait, la fureur du peuple pour cet usage? Son insensibilité, ou son courage est tel qu'on en a vu sortir nus de l'étuve, et causer avec des passans, sans s'apercevoir que la glace hérissoit déjà leurs cheveux et leur barbe imprégnés d'eau.

Pour vous prouver, Madame, que l'usage du bain s'est mieux conservé chez les nations que les peuples policés nomment barbares, parce qu'ils sont restés plus près de la nature, vous citerai-je les habitans de la côte d'Afrique, chez lesquels la femme qui vient d'accoucher va se laver, avec son enfant, au fleuve voisin, sans redouter les métastases du lait, que chez nous un zéphir suffit pour occasionner, les Caraïbes, les Péruviennes, le Japonnaises, les Brésiliennes, les Indiennes de l'île espagnole, les Maldivottes, qui vont, au rapport de Garcilasso, dès le jour même de leur accouchement, laver leur enfant à la plus prochaine rivière ? et l'histoire n'a-t-elle pas répété que les Cimbres exposoient dans la neige leurs

nouveaux-nés (*) pour les endurcir au froid, à la fatigue, et fortifier leurs membres ?

Vous dirai-je, Madame, que lors de la découverte de l'Amérique, l'usage du bain s'y trouva établi de temps immémorial, et qu'à sa naissance chaque enfant y reçoit le baptême d'immersion avec sa mère. Peut-être est-ce à ce commun usage de la grande famille, que nous devons l'origine de notre baptême religieux, quand l'Amérique n'étoit point encore détachée du continent, et partageoit nos mœurs. Cette présomption peut même acquérir un degré de plus de vraisemblance, si l'on réfléchit que cette coutume a été universellement répandue sur le globe.

Je ne pourrois, sans injustice, oublier un

(*) Rousseau, Tissot, et quelques autres ont préconisé cette méthode, dont l'expérience confirme la bonté pour les sujets vigoureux, et dément le succès pour les foibles. Il est d'ailleurs une réflexion bien naturelle, c'est que si les enfans qui y ont été soumis, jouissent toute leur vie d'une meilleure santé, c'est qu'ils étoient nés assez vigoureux pour résister à cette épreuve, tandis que ceux qui y ont succombé ne peuvent être produits en témoignage de son danger. *Est modus in rebus, sunt certi denique fines*, est une maxime que souvent a fait naufrager le prestige de l'éloquence, mais que tôt ou tard le temps fait surnager sur l'Océan des siècles.

monument élevé aux bains, dans le nord de la France; je veux parler des bains de Boulogne-sur-Mer. Cet établissement, le plus beau qui existe en ce genre, est composé de trois voûtes superposées et admettant la lumière du jour.

La retenue d'eau dans les réservoirs est de neuf mille pieds cubes d'eau, sans cesse renouvelée; au rez-de-chaussée, sont des baignoires d'une seule pierre, imitant le marbre; au premier étage, sont des baignoires mobiles, où l'on réunit au plaisir de se baigner, celui d'être balancé par un mouvement oscillatoire qu'on imprime soi-même à sa baignoire. Ce moyen est très-puissant en médecine, et a été recommandé dans la phtisie pulmonaire par Caer-Michael Smith, qui a écrit sur cette matière, *ex professo*, et faisoit même ainsi balancer ses malades dans des baignoires aériennes; enfin, il y a de petites piscines où l'ou peut se plonger et nager.

Cet établissement a été ouvert en 1790, et tout atteste ses succès qu'ont dirigés des médecins intelligens. Strasbourg offre aussi deux établissemens de bains aussi beaux, dans lesquels on trouve à volonté, ou des bains proprement dits, ou des étuves selon l'usage des peuples du Nord. On sait que cette ville est composée de mœurs mixtes de la Germanie et de la France; mais ne

croyez pas, Madame, qu'en voulant naturaliser en France l'usage des bains, je prétende avoir l'initiative de cette coutume. Outre les thermes de Julien, établis au milieu de Lutèce, et constamment suivis par les Gaulois dans les siècles suivans, nous lisons dans la *Chronique de Louis XI*, qu'encore en 1467, le 10 septembre, le roi et la reine furent reçus par Jean Dauvet, premier président en parlement, qui leur fit grande chère, les festoya très-noblement et leur fit préparer *quatre beaux bains* richement ornés.

Cet usage des bains étoit alors aussi commun en France, même parmi le peuple, qu'il l'est encore et qu'il l'a toujours été dans la Grèce et dans l'Asie. Rigobert fit bâtir des bains pour les chanoines de son église, et leur fournissoit le bois pour chauffer l'eau. Grégoire de Tours parle de religieux qui avoient abandonné leur couvent, parce qu'il s'étoit commis une immodestie dans le bain. Le pape, Adrien Ier, ordonna au clergé de chaque paroisse d'aller se baigner processionnellement tous les jeudis, en chantant ce verset du *Miserere : Lavabis me et super nivem dealbabor*..... La cérémonie du bain étoit une de celles qu'on observoit le plus exactement à la reception d'un chevalier. « Quand un écuyer » viendra à la cour, dit le Glossaire de Ducange,

» pour recevoir l'ordre de chevalerie, il sera très-
» noblement reçu par les officiers de la cour.....
» Ils enverront chercher le barbier, et accom-
» moderont un bain avec de la toile en dedans et
» en dehors de la cuve. La barbe et les cheveux
» du chevalier seront faits et coupés en rond.
» Les écuyers d'honneur dépouilleront l'écuyer
» et le mettront tout nu dans le bain, et le
» premier des chevaliers s'agenouillera par de-
» vant la cuve, en lui disant en secret : Sire à
» grand honneur est pour nous ce bain ; ensuite
» il lui mettra de l'eau du bain sur l'épaule, et
» feront de même, l'un après l'autre, les autres
» chevaliers. »

En faut-il davantage pour prouver que la température de la France n'est point un obstacle à l'établissement de bains publics, comme il en existoit à Rome, où ils sont pareillement tombés à présent en désuétude.

Je terminerai, Madame, ces raprochemens, par la peinture des bains de Paris.

M. S. U.

LETTRE DIXIÈME.

DE L'USAGE DES BAINS EN FRANCE.

Il y a environ cent cinquante ans, Madame, trois hommes (*) osèrent assez présumer du goût français pour la propreté, pour élever trois établissemens de bains; Leclerc les suivit de près. Six cuves étroites, ressemblantes à une bière de plomb, furent déposées en terre, dans une rue obscure et écartée; (**) un chaudron ignoble chauffoit l'eau impure qu'y versoient des porteurs dégoûtans. Le malade (car en santé on se gardoit bien de subir cette épreuve par l'eau, (***)))

(*) Bennesy, Fradin et Ringard, rues Saint-Antoine, Richelieu et Guénégaud.

(**) Rue Pierre-Sarrazin, précisément dans le quartier où Julien avoit construit les *thermes* dont on voit encore les vestiges, rue de la Harpe, *à la Croix de fer*, et cet édifice est un argument de plus à opposer à ceux qui prétendent que notre climat est un obstacle à l'érection d'un pareil monument. Quant à moi, je trouve que ces mots: *les thermes de Bonaparte*, sonnent aussi pompeusement à l'oreille que: *les thermes de Julien*.

(***) Tout l'électorat d'Hanovre a encore à présent ce caractère d'hydrophobie, malgré les bains délicieux et salutaires qui sont près de sa capitale, et dont la description va être donnée bientôt par mon ingénieux collègue, *Mangourit*, qui a bien voulu me communiquer ses manuscrits.

descendoit, en s'armant de courage, dans sa baignoire comme dans sa dernière demeure. La vapeur obscurcissoit encore ce sinistre séjour, et ruisseloit le long de ses murs enfumés. Le patient y passoit immobile une heure d'ennui, en sortoit plus fatigué qu'en y entrant, grâce à la contrainte de la posture qu'exigeoit son court et lugubre étui ; et, pendant un mois, la bonne compagnie du quartier répétoit, en s'extasiant, que monsieur tel avoit pris un bain, et tiroit sur ce grand événement des inductions à perte de vue, concernant sa santé très-compromise par cet acte de vigueur.

Cependant de ces téméraires hydrostates, il en revint plus qu'il n'en mourut, et l'on vit Arnault et Nogaret, rassurés par ce succès, élever au dieu de la santé, d'humides oratoires. Mais le luxe se gardoit bien alors d'embellir ces retraites. *Poitevin*, le premier, érigea un temple flottant à ce culte accrédité. Bientôt *Turquin* institua son école de natation, et mérita de la patrie, par des efforts que récompense aujourd'hui l'affluence générale. *Vigier* vint et amarra aux arches des ponts son errante république. Enfin *Albert* offrit dans ses bains enchanteurs, tout ce qu'un monument particulier peut recevoir de soins et de luxe, quand l'œil du maître veille aux

plus petits détails. Un établissement plus nouveau cependant, et quelquefois préféré, est celui des bains de *Tivoli*, le seul qui joigne à un jardin délicieux, à des ombrages frais, des eaux jaillissantes, un air pur, la propreté la plus recherchée, et l'image la plus ressemblante des bains orientaux; l'art de guérir a su même y convertir en plaisirs ses moyens curatifs, et l'on y a consacré quelques grottes à son culte. (*)

Je ne pourrois point parler de ces bains mystiques dont mille placards attestent la miraculeuse efficacité, et mille dupes la friponnerie, sans citer un jugement de police trop fameux, et pourtant oublié, rendu à l'occasion de l'énergique propreté de ces bains merveilleux. Félicitons le bon public de sa constance à accueillir les charlatans, le gouvernement de sa fermeté à les démasquer, et ces désintéressés sycophantes de leur audace, ou de leur adresse, à braver

(*) Les propriétaires se proposent d'agrandir encore cet établissement, en y faisant administrer, sous les yeux des médecins les plus éclairés, tout ce que l'art indique de moyens de curation relatifs aux bains; eaux minérales, gazeuses, aromatiques, etc. On a trop vanté d'abord, puis trop discrédité l'union des gaz à l'eau dans plusieurs cas morbifiques. J'aurai occasion d'en parler dans cet ouvrage, avec quelque détail.

ou éluder le mépris général ou l'autorité des lois.

Je n'ai pas cru non plus devoir signaler à la reconnoissance publique ce pittoresque assemblage de pierres coloriées, intitulé *Bains Chinois*. Il semble que ce soit un temple, plutôt érigé à la mélancolie qu'à la santé, et celui que mine lentement une passion malheureuse doit se complaire dans ces grottes profondes, plutôt noires qu'obscures, plus humides que fraîches, où semble dormir l'eau calmante du Léthé. Soyons vrais cependant, c'est à cet établissement que l'on doit le premier essai en France des bains orientaux, et la parodie de l'art jusqu'alors inconnu de *masser*. (*)

Je vous fais grâce, Madame, de l'énumération de tous les bains partiels répandus dans tous les différens quartiers de Paris : bientôt chaque rue aura le sien. Vous n'exigez point, sans doute, que je vous décrive ce que vous retrouvez chaque jour chez vous-même et avec moins de mesquinerie ; une cuve, un bouillon, du linge et du charbon pour le chauffer, puis du charbon,

(*) J'apprends en ce moment que cette maison, long-temps abandonnée, reprend avec autant d'activité, de zèle et de succès, qu'en avoient peu les anciens propriétaires.

du linge, un bouillon et une cuve, voilà tout le mérite de ces réduits, à peu près suffisans pou. la propreté, mais qui n'ont rien de commun avec l'art de guérir. Je dois dire aussi, qu'excepté chez Albert, on ignore, même dans les grands bains, l'administration de la douche, moyen si puissant en médecine et si négligé. Il est telle affection rhumatisante, telle humeur goutteuse qui non-seulement sont rebelles aux bains, mais qui même s'y détériorent, tandis que la douche, convenablement appliquée, a sur ces deux précurseurs de la vieillesse, l'action la plus énergique. Un des obstacles à son usage est son prix excessif, parce que son application exige six fois plus d'eau qu'un bain, et demande un homme exclusivement occupé à cet emploi très-pénible, puisque, pour diriger convenablement la chute de l'eau, il faut qu'il reste dans la vapeur du liquide qui la fournit, et qui, pour être efficace, doit être à trente-quatre degrés; ensuite il faudroit posséder un volume d'eau inépuisable et facilement porté à une grande hauteur. Le terre-plein du Pont-Neuf est l'emplacement qui conviendroit le mieux à un établissement de ce genre. (*) En attendant, les

(*) En 1796, un architecte, (M. Sibille) le même qui

femmes surtout usent, à leur risque, de bains chauds, dont l'effet relâchant est très-contraire à l'affection, devenue bien commune, du viscère auquel nous devons leur fécondité; tandis que des douches appropriées préviendroient ou guériroient rapidement cette longue, mortelle et douloureuse maladie. Il est peu d'affections de la peau qui résistassent à des douches de trente-six degrés de température, fouettant de douze à quinze pieds de haut, irritant les papilles nerveuses, sollicitant l'ouverture des pores et l'afflux de l'humeur à la superficie ainsi échauffée. Mais je ne puis encore à cet égard que former des vœux.

depuis, avec M. Bellanger, a établi les bains-Vigier, avoit offert au gouvernement d'ériger sur cette place un monument public, du milieu duquel une fontaine, surmontée d'une statue équestre colossale, eût répandu ses eaux; à droite et à gauche il plaçoit un corps-de-garde et un beau café; derrière, s'élevoit un corps-de-logis immense, adossé au monument, en baissant de vingt pieds l'éperon de cette culée. Cet édifice auroit offert des bains particuliers et publics. L'ascension des eaux eût été due à une petite pompe à feu cachée par le monument, et dont les courans d'air et d'eau auroient facilement entraîné la très-légère vapeur. On devoit y établir des douches, et l'entrepreneur s'obligeoit à fournir des bains gratuits aux indigens. Nous devons regretter l'inexécution de ce projet vraiment patriotique.

Viennent enfin les vrais bains publics, (*) parce que chaque citoyen peut y entrer moyennant un léger tribut. Au milieu de la rivière, sont de longs bateaux plats, retenus par des cables au rivage, et qu'on remorque à la fin des étés ou dans les crues d'eau. Une banne les recouvre et descend, en toit de lin, sur une enceinte d'environ cinquante pieds de longueur, vingt de largeur et quatre de profondeur. Des piquets plantés de distance en distance soutiennent le Néophite, qui dans ses essais de natation reçoit le baptême par immersion et laisse retomber par la bouche, le nez et les oreilles l'eau, dont il a sondé la profondeur en ne voulant qu'effleurer sa surface. Chapelets de liége, vessies, filets, calebasses, sangles, scaphandres soutiennent l'inquiet et jeune navigateur, et des plongeurs, aussi adroits qu'intrépides, veillent sur

(*) On ne peut nier que depuis la révolution, le peuple de Paris a beaucoup gagné du côté de la propreté, et par conséquent de la santé. Une pommade rance, une poussière sale ne masquent plus des cheveux d'un beau noir, ou d'un blond argenté. Il change de linge plus souvent; il fréquente davantage les bains, et il préfere un vêtement simple et commode, aux habits guindés qui, gênant ses mouvemens, faisoient, il y a douze ans, un *monsieur* très-gauche, le dimanche, d'un *citoyen* très-bien fait toute la semaine.

le compte du troupeau des nageurs. Cependant malgré toutes ces précautions et les barricades de ces liquides arènes, chaque année voit périr (*) quelque lutteur, victime de son imprudente excursion, ou d'une défaillance dans l'eau. Un mal inhérent à ces établissemens, est que le pauvre vient y combattre, par l'eau froide, une maladie qui souvent invoque de l'eau chaude, ne pouvant trouver à si bas prix un bain approprié à sa situation.

Près de ce bateau en est un de même forme, destiné à la purification des jeunes vierges, et souvent plus d'un Argonaute est parti de la première colonie pour aller conquérir la parure de

(*) J'ai voulu parler ici surtout du bain nommé le Terrain, placé à la pointe de l'île Notre-Dame, appartenant à Piron, et qui a été la première école pratique de natation à Paris. Il a cinq, dix, et même quinze pieds de profondeur d'eau très-rapide, et malgré les soins du propriétaire, j'y ai été témoin de plusieurs accidens ; notre éducation n'insistoit pas assez sur cet indispensable exercice, dont la guerre nationale que nous allons soutenir va nous montrer le besoin. La nage est en mer pour les Français, s'élançant de leurs bateaux plats, ce qu'est l'abordage à nombre égal de vaisseaux, ce qu'est le pas de charge sur terre. Un sabre dans les dents, un bras pour nager, un Anglais à atteindre, voilà le vœu français..... *delenda Carthago*, voilà le cri de l'Europe!!

ces nouvelles Hespérides. Au sifflement des dragons, le chœur des vierges a frémi; Vesta s'est écriée à la violation de son sanctuaire, et telle malheureuse victime de l'effroi, rapportée chez elle, a été conduite par la peur aux portes de la mort. Là viennent et la fille et sa mère, et la nièce, tourmentée déjà de ses quinze ans, et qui n'a pas osé révéler à sa bonne tante : *comme quoi* le matin même de cette belle journée, une éruption imprévue a ouvert son sein aux droits de la maternité et marqué sa place honorable parmi les filles qui peuvent subir le joug de l'hyménée.

L'inexpériente descend, en rougissant, dans le cristal des ondes, y rencontre l'image de ses trésors nouveaux et rougit encore plus ; mais la lune n'a pas reproduit son disque échancré, que glacée sous la froide main de la mort, elle est entraînée dans son horrible empire, n'ayant pas parcouru le tiers de la carrière de la vie..... Son long et dernier regard a semblé appeler sa mère adoptive, et son dernier soupir retentit encore sur son cœur ; car le cri du mourant est un appel à celui qui survit et comme le cri d'une sentinelle placée dans l'espace entre l'éternité et lui..... L'infortunée ne vivra plus après la perte de la fille de son choix, et voyez, Madame, quels malheurs affreux, quels maux incalculables

résultent de ce qu'un peuple humain, poli, ami des arts et des monumens publics, n'a pas su en ériger un à la satisfaction de l'un des besoins les plus fréquens, les plus impérieux, les plus salutaires à l'espèce humaine, comme l'un des plus doux, s'il est vrai de dire que le plaisir n'est qu'un besoin satisfait.

Je ne puis mieux terminer cette description, Madame, que par celle de l'école de natation militaire de Courbevoie.

Un régiment de grenadiers, cantonné à Courbevoie, s'y est exercé tous les matins à nager, d'abord nus, puis à demi-habillés, dans la Seine, qui coule au bas de leurs casernes. Des maîtres, pris parmi eux, leur ont donné les premières leçons, et ils sont arrivés au point d'avoir traversé, en corps réuni, le bras de la rivière, très-rapide et très-large en cet endroit, complétement habillés, portant le havre-sac sur le dos, obligés de tenir leurs armes élevées d'une main hors de l'eau, et non-seulement d'y recevoir distinctement des ordres, de manœuvrer, mais encore de pouvoir, en luttant contre le courant, se porter à tel ou tel point. Quelques-uns d'entr'eux joignent même à cette facilité de nager, ainsi vêtus, celle, bien plus étonnante, de plonger dans un volume d'eau considérable,

d'y prendre au fond un objet et de le rapporter en tel temps donné. Ils n'ont point oublié que, fils des Gaulois, leurs aïeux, ont ainsi souvent traversé à la nage le Rhône, le Rhin, le Rubicon, et que, sans les gardiens ailés du Capitole, passant le Tibre à la nage, ils surprenoient cette citadelle, donnoient des lois à Rome et vengeoient ainsi l'univers asservi. J'admire cet élan national, Madame; mais ne pouvant oublier que je suis médecin, j'invite ces braves frères d'armes, et leurs honorables compagnons, à se mettre en garde contre les accidens qui suivent ces expéditions. Le vainqueur de l'Asie pensa trouver dans le Cydnus le tombeau de sa gloire, pour s'y être précipité, ayant les pores dilatés par la sueur. Le remède est aussi sûr que facile; que le soldat ne s'élance à l'eau qu'après un peu de repos, ou s'il a été obligé de s'y plonger ayant chaud, qu'en sortant il continue de rester en action, qu'il boive quelques spiritueux, et aussitôt qu'il pourra se reposer, qu'il se déshabille complétement pour faire sécher ses vêtemens et reste nu, à l'air, plutôt que de laisser imbiber son corps du fluide qu'ils contiennent. Des frictions sèches ou éthérées, un feu clair et pétillant, une nourriture substantielle, valent, pour prévenir l'absorption du liquide ou la

repercussion de la transpiration, toutes les mille et une recettes de la cuisine galénique. Au reste, en ne se pressant point de mouvement, en obéissant à la loi des corps, dont la gravité spécifique, moindre que celle de l'eau, les fait surnager, on peut rester plus d'une heure sur l'eau; ajoutez que la cohérence des parties de l'eau de la mer est encore en faveur du nageur. On a vu des hommes nager cinq heures de temps, et l'histoire consigne le dévouement sublime du malheureux chien de Xantippe, père de Périclès, qui suivit à la nage, dans une traversée de trois jours, la flotte d'Athènes voguant vers Salamine, et expira en arrivant au port.

M. S. U.

LETTRE ONZIÈME.

DE L'INFLUENCE DES BAINS CONSIDÉRÉS PHYSIOLOGIQUEMENT.

Je me suis imposé, Madame, la loi de prouver aux femmes qui veulent être convaincues, et par l'exemple et par le raisonnement, que les bains sont le moyen d'hygiène le plus approprié à leur organisation. Je crois avoir démontré par le tableau qui a précédé, et que j'aurois pu charger de citations plus nombreuses, (*) mais non plus respectées, que l'exemple est absolument en faveur de l'usage habituel des bains que je voudrois introduire en France, puisque

(*) La liste des auteurs qui ont traité des bains est immense. J'ai lu Celse, Galien, Avicennes, Rutland, Guinther, Baccius, Raimond, Pomme, Wildvogell, Samswerde, Saint-Richard, Vandellius, Laulard, Magny, Mesny, Lombard, Joubert, Maquart, Cameron, Limbourg, Timony, Tissot, Maret, Marteau, Alphonse Le Roy, Marcard, etc.; et j'avouerai avec franchise et reconnoissance, qu'excepté ces quatre derniers, j'ai trouvé plus d'instruction réelle dans la conversation de quelques savans modernes, également communicatifs et érudits, que dans les *in-folio* de ces illustres morts.

les représentations des plus graves médecins n'ont pu y maintenir celui d'une forme de vêtement consacré par plusieurs siècles, et dont la santé, la décence et même la coquetterie s'accordoient à demander la conservation.

Il me reste à prouver, Madame, que la théorie s'unit à la pratique, le raisonnement à l'exemple pour consacrer l'avantage de cette salutaire habitude.

Le bain est l'application d'un fluide à la surface du corps humain. Selon la nature de ce fluide, la température en modifie les qualités, les parties auxquelles il est appliqué en varient les effets.

L'air, l'eau, différens fluides naturels ou factices, peuvent servir aux bains. L'huile, le marc de raisin, le lait, la boue, la cendre, le sable, le fumier même ont été, surtout chez les anciens, employés comme bains médicinaux. Il ne s'agit ici que de l'eau, dont les différens degrés de température constituent un bain chaud, tiède ou froid.

Ils sont simples ou composés; les bains simples sont ceux où l'eau seule est employée, et dont nous parlerons seulement.

Les bains composés sont ceux dans lesquels on associe à l'eau des substances étrangères dont

elle est chargée de diriger les vertus ; telles que des fleurs, du tan, du son, du savon, des sels, du soufre, du fer, du plomb, des fourmis, du petit-lait, etc., selon les indications. Un jour, peut-être, la médecine, plus éclairée et moins nauséabonde, arrivera à distribuer au système humain, des remèdes appropriés, par les bains, sans forcer un estomac, souvent sans ressort, à purger par indigestion. (*) En attendant, contentons-nous, Madame, de familiariser davantage les femmes avec le fluide qui leur sera proposé alors pour véhicule purgatif, et bornons-nous

(*) Le bain offre, par exemple, un moyen d'administration du mercure très-simple, et qui paroît plus sûrement arriver à son but. Il seroit bien préférable à l'usage de le donner par fumigation, surtout s'il existe quelque foiblesse pulmonaire, et puisque l'ennemi que l'on veut combattre est entré par les vaisseaux absorbans, il semble naturel de chercher, dans le système de l'absorption, à le rencontrer. Je dois dire cependant que l'administration de ce remède par ce moyen, demande des connoissances chimiques plus étendues, et exige bien plus de dépense que le procédé banal, et trop communément employé pour tout le monde et tous les cas. J'espère donner sous peu, sur ce sujet neuf encore, un essai de moyens nouveaux, et que je ne veux publier qu'après avoir recueilli assez d'observations pour en composer un corps de doctrine certaine Un chimiste, aussi zélé qu'instruit, (M. Cadet) veut bien fournir son contingent de lumières dans ce travail important.

à prouver ses propriétés, même dans son état naturel.

Les bains sont entiers quand on y plonge le corps ; partiels quand on y en introduit une seule partie et s'appellent alors demi-bains, pédiluves, maniluves. Les douches, l'irroration, l'application de compresses imbibées, les fomentations, les gargarismes, les injections, les lavemens sont aussi des bains partiels.

J'exposerai sommairement le mode d'agir des uns et des autres ; mais comme leurs effets résultent de l'action de ce fluide sur le corps humain, et réciproquement de la réaction des solides de ce corps organisé sur le liquide ambiant, il est indispensable d'entrer dans quelques détails sur la physiologie du corps humain et sur les propriétés du fluide, à l'action duquel il est soumis dans le bain.

Dans cette discussion, que je m'efforcerai de rendre la plus claire possible, je n'ai pas la crainte de n'être point compris. Les sciences, devenues le patrimoine général, ne sont plus honteusement reléguées dans les antres de Memphis, ou ensevelies dans la poussière des cloîtres. Une langue mystique, entendue des seuls adeptes, ne cache plus au vulgaire ce qu'il désire d'apprendre. Le peuple le plus policé de l'Europe

en est devenu le plus instruit. Chaque rue a son Athénée, (*) chaque place ses orateurs, et l'on agite aujourd'hui publiquement et témérairement peut-être, dans toutes les classes de la société, des questions dont l'existence étoit, il n'y a pas un siècle, un impénétrable mystère. Les femmes même, quittant l'aiguille de Pallas et adoptant son goût pour les beaux-arts, se

(*) Jamais peut-être cette expression triviale : *L'esprit court les rues*, n'a été plus littéralement vraie ; depuis les devises de Berthelmot, jusqu'aux *artistes* décroteurs, tout a emprunté l'idiôme poétique, et parle le langage des dieux.

Rue Copeau, faubourg Saint-Victor, on lit sur la porte d'un carreleur, cet aimable calembourg :

« De Goblet fils, c'est ici la fabrique ;
» Venez choisir des planches, des boisseaux,
» Des pots à fleurs, des tuyaux, de la brique,
» A tout venant le *cœur* vend des *carreaux*.

» *Ex figulo terram ad libitum fingere facile.* »

Et dans la galerie vîtrée du Panorama, on lit sur la muraille ce quatrain d'un goût noble, dicté probablement par les académiciens dont le lycée est en face :

« O ! vous qui redoutez les taches et la crotte,
» Amateurs de journaux, de propreté, de vers,
» Venez ici, lisez, souffrez qu'on vous *décrotte*,
» Et livrez à nos soins la botte et le revers. »

Les journaux sont pleins d'assauts d'esprit de cette force,

sont fait initier aux secrets de la chimie, entraînées par l'éloquence de Fourcroy, et je ne dois avoir d'autre crainte que de rester au-dessous de l'intelligence d'un pareil auditoire. Essayons cependant de lui payer notre tribut, et pardonnez-moi, Madame, si souvent je suis obligé de parler un langage bien différent de celui que j'ai jusqu'ici employé et qu'il semble que l'idée d'être lu par vous devroit plutôt m'inspirer.

Le corps est composée de solides et de fluides. Ces derniers sont en bien plus grande quantité. D'Haremberg évalue leur rapport comme de six à un.

Les solides sont composés de fibres similaires cilindriques, et ont pour base un double sel neutre, le phosphate et le carbonate de chaux.

et de solutions des OEdipes modernes; tout s'en mêle; *asinus lucet.*

La science même aujourd'hui placarde les murs de la capitale hérissés de citations grecques, hébraïques, etc.; chaque parfumeur affiche de l'ekmelek, les magasins sont remplis de salep, de sagou, de kirchevaser, de porter, de diavolini, etc. Enfin on lit, jusques dans la rue des Postes, sur la porte de l'habitation du vieux musicien *Blackmann*, ces mots persans :

Dun lane dared
ath ebar.

(Ici bas rien de stable, tout change.)

Les molécules de ce sel sont unies à la gelatine et à l'albumine dans les parties blanches et irritables, telles que les os, les cartilages, les ligamens, les membranes. Le sang et les organes musculaires contiennent seuls un *gluten* très-animalisé.

La différente combinaison de ces fibres forme les fibres organiques. Toute fibre est poreuse, élastique, par conséquent susceptible de tension et de relâchement; la fibre organique est irritable, contractile, et la plupart des fibres étant douée de nerfs, le sont aussi de sensibilité. (*)

Les seuls organes musculaires sont pourvus de l'irritabilité que Fouquet appelle si ingénieusement une branche égarée de la sensibilité, et sur les propriétés de laquelle la physiologie moderne, embrassant un plan général, a fait les plus heureuses découvertes et bâti les plus séduisantes hypothèses. (**) Les nerfs, uniques

(*) Consultez les expériences de Sæmmering, Schærer, Moll, Humboldt, Hunter, Galvani, Cotugno, et l'excellent Mémoire du docteur J.-J. Sue, intitulé : *Recherches physiologiques et expériences sur la vitalité.*

(**) Le galvanisme accueilli avec transport, voit déjà décroître l'enthousiasme qu'il inspiroit. Trop avides peut-être de nouveautés, nous avons le tort de juger un peu vîte par *défaut*, les résultats que trop de précipitation nous empêche d'obtenir ou d'apercevoir dans les sciences.

conducteurs de la sensibilité, sont ramifiés à l'infini dans toute l'étendue de l'économie animale. Outre le nerf grand sympathique, qui communique par des contacts multipliés à tous et semble le point de relation entre eux, il sort dix paires de nerfs du cerveau, et trente de la moëlle épinière, ou prolongement rachidien ; la substance médullaire est seule dépositaire de la sensibilité, et Haller a prouvé par des expériences concluantes que leurs enveloppes en sont toutes dépourvues.

La peau humaine est parsemée d'un nombre infini de vaisseaux sanguins et lymphatiques qui composent le tissu réticulaire, où s'épanouissent les houppes nerveuses qui donnent le sentiment

C'est ainsi que la physio-gnomonie, l'aérostatie, l'électricité, le magnétisme même nous ont d'abord paru des prodiges de la plus haute espérance, et ne nous ont même pas payé, au passage, le tribut qu'un plus sérieux examen eût su lever, au profit de la physique, et de l'art de guérir, sur ces météores errans du monde scientifique Espérons que la société galvanique saura mieux utiliser ses travaux, et ne pas se rebuter, si ses premiers pas sont d'abord incertains ; il auroit déjà beaucoup fait, s'il restoit pour constant que son application, sur le cœur jusqu'ici reconnu pour le viscère *ultimum moriens*, détermine chez lui la première cessation de la vitalité, comme quelques observations très-récentes, d'un savant allemand, semblent le prouver.

du tact, du chaud, du froid, du sec, de l'humide, et dont la nature, mère prévoyante, nous a sagement armés pour goûter les plaisirs et pour fuir les dangers ; elle sert d'enveloppe et de moyen de communication à tous les organes : criblée de pores, elle est facilement pénétrable, et sans cesse imbibée d'une immense quantité de fluide en état de vapeurs, qui sont pompées en grande partie par les vaisseaux absorbans que l'on rencontre à sa surface, en même temps que des vaisseaux excréteurs, sans nombre, exhalent incessamment les humeurs que le jeu continu du système vasculaire broie, divise et chasse à sa circonférence ; elles sortent par la transpiration insensible, espèce d'excrétion dont la quantité a été déterminée par *Sanctorius*, *Keil* et *Lemonnier*, dans un calcul presque effrayant, mais qui eût été plus juste s'il eût pu alors être compensé par le résultat de l'action des vaisseaux absorbans comparé à celui des vaisseaux exhalans. (*)

(*) On peut consulter à cet égard les courageuses et savantes expériences sur les transpirations pulmonaire et cutanée, de l'immortel Lavoisier, mort si malheureusement, et de son élève chéri, Séguin, dont je m'honore d'être l'adepte contemporain et l'ami. La reconnoissance publique peut seule dignement atteindre ces êtres rares, assez véritablement philantropes pour consacrer leurs

On conçoit aisément l'influence des bains sur le système humain, soumis à cet état continuel d'absorption et de transpiration.

D'un autre côté, la nosologie nous apprend que la sensibilité des parties molles augmente en raison de leur tension, comme dans l'inflammation, tandis que celle des parties dures devient, au contraire, d'autant plus vive que la force cohœsive, qui unit leurs molécules, diminue comme dans les exostoses, le ramollissement des os, etc.

L'action et la réaction des solides et des fluides semble jusqu'ici causer ce que l'on a nommé la chaleur animale, (*) indépendante de la température de l'atmosphère commune, et variant bien moins qu'on ne seroit tenté de le croire,

veilles, leur fortune, leur santé, leur vie, à éclairer leurs semblables; mais quand nos regrets appellent en vain le génie trop tôt enlevé à l'art qu'il honoroit, espérons que le légataire universel acquittera la dette sacrée de son maître, et paiera seul le double tribut que les sciences attendoient de l'union de ces deux célèbres chimistes.

(*) Du moins jusqu'à ce qu'on ait une explication décisive et satisfaisante de ce phénomène, en ce moment attribué à l'absorption de l'oxigène. La médecine immobile depuis deux mille ans, et, osons le dire, restée en arrière de toutes les autres sciences qui marchent à la gloire en se donnant la main, touche à une révolution qu'eût hâtée

soit par la maladie et le travail, soit par la différence des climats et des expositions. Cependant les bains, en mettant le calorique en équilibre, le maintiennent à son terme moyen, et en supposant même le bain élevé à une plus grande chaleur, la respiration a bientôt rétabli le niveau : on évalue à trente degrés, chez l'homme, la chaleur animale, sauf les variations de l'individu. (*)

La masse humorale, et nous comprenons sous

l'homme précieux qu'elle vient de perdre; mais qu'elle va subir enfin, parce que son heure est venue..... O Bichat! que n'es-tu témoin des suites du mouvement que ta main généreuse a imprimé à notre monde médical, comme Newton autrefois assigna les lois de celui que nous habitons! Mais s'il reste quelque chose de nous, si ton ombre errante se plaît aux lieux qu'autrefois tu chéris, jouis d'un triomphe mérité, et vois la médecine, éveillée par ta voix, sacrifier à tes mânes, sur l'autel de la nature, ses gothiques préjugés, et le fatras savamment assassin de ses pharmacopoles.

(*) On ne peut dissimuler néanmoins que le bain peut élever et baisser la température de la chaleur animale, puisqu'il accélère ou rallentit le pouls qui en est l'indicateur. Un auteur moderne vient même de proposer les bains comme moyen fébrifuge dans les accélérations extrêmes des pulsations artérielles. Il cite des exemples de diminution du pouls, de 80 à 72, dans un bain de 13 degrés; mais le même auteur établit en principe, d'après des expériences, que la diminution du pouls n'est pas en raison de la froideur du bain.

cette dénomination, le sang, la lymphe et la matière de toutes les secrétions, est d'autant plus dense que la partie colorante du sang est plus dominante; (*) d'autant plus tenue que sa sérosité est plus abondante; d'autant plus âcre, que les parties gélatineuse et albumineuse sont plus animalisées; d'autant plus douce, que la gélatine est plus voisine de l'état muqueux.

Dans l'homme en santé la masse humorale est en raison proportionnelle du calibre des vaisseaux. Elle peut excéder cette proportion, ou par une augmentation absolue, ou par une augmentation relative. Le premier cas constitue la pléthore vraie; dans le second cas, c'est la pléthore fausse, causée par la raréfaction de cette masse humorale, ou par le rétrécissement du calibre des vaisseaux. Cet aperçu explique les phénomènes de la fièvre, l'appareil des pyrexies et des phlegmasies.

(*) On sent ici, sans qu'on soit obligé de l'expliquer, que la partie colorante du sang est censée inhérente en ce moment à la *fibrine*, et non sous forme de caillot détaché de ce principe élémentaire. On conçoit qu'alors ses globules, plus ou moins rapprochés, lui donnent l'aspect plus ou moins coloré, et rendent cette humeur plus ou moins dense. Bordeu avoit appelé, avant les chimistes modernes, le sang une chair coulante, et Zacchias avoit dit avant lui : *Caro nihil aliud est quam sanguis concretus.* P. Zacch. quest. leg. p. 239, Tollard, dissert.

De cette organisation, il résulte que la liberté de toutes les fonctions (*) dépendant du jeu simultané des organes, la santé consiste dans l'action réciproque des liquides et des solides, qu'ainsi tout ce qui peut maintenir la fibre dans un ton modéré, la relâcher lorsqu'elle est trop tendue, la tendre lorsqu'elle est trop lâche, raréfier les humeurs trop denses, condenser celles trop raréfiées, aciduler celles trop acrimonieuses, animaliser celles trop acides, offre des

(*) La nutrition paroît être le résultat du système blanc, comme l'accroissement dans l'enfance et l'exercice des droits de la puberté dans l'âge viril, être celui des organes du système rouge; mais ces deux systèmes ont un concours tellement simultané au même but, qu'il rend souvent leurs fonctions particulières, difficiles à assigner avec précision, par exemple, dans la formation de la fibrine. Les alimens incrassans ne sont plus nourrissans que, parce que même après leur élaboration, ils sont si chargés de mucilage, qu'ils obstruent encore les pores exhalans, augmentent la chaleur digestive, en diminuant la transpiration cutanée, et restant dans le système, finissent par s'y assimiler, au lieu que les alimens aromatiques, les boissons spiritueuses, ouvrent les pores, s'exhalent facilement, après avoir donné à la fibre une tension momentanée, un érétisme plutôt qu'un aliment réel, et la laissent dans une irritation plus grande qu'avant leur passage; de là le vif appétit qui succède aux débauches de vin, quand le sommeil l'a, comme on dit, *cuvée*, et la propriété de l'eau-de-vie de tromper la faim.

remèdes efficaces lorsqu'ils sont convenablement employés, et vaut bien ce luxe poli-pharmaceutique, dont s'honoroit, meurtrière de bonne foi, l'école des Arabes, qu'affecte encore celle des Germains, et dont va s'affranchir enfin le véritable art de guérir.

Pour apprécier les moyens par lesquels les bains arrivent à ce but, il nous reste à connoître la nature et les propriétés du fluide dont nous conseillons l'usage, et son mode d'agir sur le corps humain; remettons à demain, Madame, cette discussion d'un haut intérêt et qui exige une attention particulière.

M. S. U.

LETTRE DOUZIEME.

DE L'EAU, DE SES PROPRIÉTÉS, DE SES TEMPÉRATURES.

J'AI à vous parler, Madame, du fluide le plus répandu sur le globe et qui, se frayant une route hors de ses limites, s'élève dans les airs pour retomber, puis féconder son sein. Nous serions plus sensibles à ces prodiges, s'ils ne fatiguoient nos yeux journellement.

L'eau, long-temps regardée comme un principe élémentaire, (*) dépossédée maintenant de son empire, est reconnue pour une substance composée. Elle se forme par la combinaison de

(*) Jeunes hommes pour qui la chimie a des attraits, et qui voulez de la méthode sans sécheresse, de l'éloquence sans jargon, de la science sans pédantisme, lisez la chimie de Chaptal. J'avoue avec reconnoissance que je lui dois ma réconciliation avec une science dont la néologie m'avoit effrayé, et que seul, avec son ouvrage, je suis parvenu à comprendre. Celui qui peut ainsi rendre la science accessible et aimable, n'est certes pas un homme ordinaire!

l'oxigène et de l'hydrogène ; (*) elle existe dans tous les corps. On peut l'y considérer sous deux états, ou dans celui de mélange, ou dans celui de combinaison. Dans le premier cas, elle rend les corps humides, elle est sensible à l'œil et peut être dégagée très-facilement ; dans le second, elle ne présente aucun caractère qui annonce sa présence, comme dans les cristaux, les sels, dont elle cause la transparence.

Sous ces différens aspects l'eau est le ciment général de la nature, comme elle en est le premier dissolvant.

L'eau, dégagée de toutes ses combinaisons et rendue à sa liberté absolue, est celle dont j'entends parler ici. Je l'examinerai avec vous, sous ses trois états différens, de solide, de liquide et de vapeurs.

La glace est l'état naturel de l'eau, puisque ses globules ne sont rapprochés, que par le départ du calorique qui les divisoit, et s'il falloit le prouver, on ne citeroit que l'expérience du thermomètre, qui monte dans l'eau au premier

(*) Quatre-vingt-cinq parties d'oxigène, quinze parties d'hydrogène (en poids) constituent les élémens de l'eau. Le pied cube de gaz oxigène, pèse une once quatre gros douze grains, le pied cube de gaz hydrogène ne pèse que soixante-un grains.

moment où elle se convertit en glace et descend dans celle qui dégèle. (*)

L'eau exposée à un froid de quelques degrés au-dessous de zéro donne une véritable cristallisation transparente, offrant des aiguilles qui se croisent à angles plus ou moins ouverts; à un froid plus intense, une masse informe, opaque, inégale; mais, dans l'un et l'autre cas, son volume augmente, et par conséquent sa pesanteur étant devenue spécifiquement moindre, le glaçon nage sur l'eau restée fluide; c'est à ce phénomène de dilatation, qu'on doit attribuer les accidens communs dans les fortes gelées, les ponts rompus spontanément, les pierres, les rochers, les arbres qui se fendent, les vases qui se brisent, etc.

Si la glace èst l'état naturel de l'eau, son état ordinaire est celui de liquide.

L'eau qui coule sur la surface de notre globe n'est jamais pure; celle même de pluie est rarement exempte de quelque mélange, comme l'attestent les expériences de Margraaf, (*) l'eau des

(*) On sait qu'on peut obtenir de la glace artificielle, en jetant dans l'eau, des sels qui s'emparent du calorique, pour entrer en dissolution.

(**) C'est ainsi qu'on a vu tomber, avec la pluie, de petites grenouilles, parce que la chaleur de l'atmosphère avoit enlevé du frai, en vaporisant les eaux de quelque lac;

pluies d'orage est plus mélangée que celle d'une pluie naturelle; l'eau qui tombe la première est moins pure que celle qui tombe ensuite; celle qui tombe par le vent du sud, contient du sel marin, tandis que celle qui vient du nord, n'en tient pas un atôme. L'eau de la Seine donne du carbonate de chaux dans cette partie de son lit, qui baigne le faubourg Saint-Germain,

mais ce n'est pas ainsi probablement ni si facilement qu'on expliquera la formation, la suspension, et la chute dans une étendue de deux lieues de rayon, près de l'Aigle, département de l'Orne, de plus de deux mille pierres d'une nature inconnue, et dont plusieurs pèsent dix-sept, douze, dix et huit livres, (*voyez rapport de Briot.*) Il en a été recueilli quatre-vingt-neuf par un marchand naturaliste, nommé *Lambotin*, chez lequel je les ai vues. Vauquelin, qui les a analysées, les a trouvées composées de silice, de fer, de nickel, de soufre, de magnésies et d'un peu d'alumine, et il n'existe d'autre substance analogue que les pierres tombées à Ensiseim, en 1492; à Niort, en 1750; à Aire, en 1769; à Juillac, en 1790; à Sienne, en 1794; à Benarés, en 1798, et à Villefranche. Notre siècle est celui des prodiges. On écrit d'Espagne qu'on vient d'y éprouver une pluie de *grain*; de Suède, qu'un vieillard a vu se renoircir ses cheveux blanchis par les années. On offre, à Paris, aux amateurs, un Espagnol insensible à l'action du feu; un Breton qui mange des cailloux; un chimiste distingué vient de nous prouver qu'on peut dîner avec une garniture de boutons d'os desséchés depuis vingt ans; on vient de nommer très-sérieusement un médecin pour aller examiner une femme qui pond des œufs.

tandis qu'à la rive opposée, elle dépose de la sélénite.

La pesanteur spécifique de l'eau est communément évaluée, relativement à l'air, comme 850 à 1.

Elle est d'autant plus pure, plus saine, qu'elle contient plus d'air atmosphérique, qu'elle est plus agitée et exposée à la pénétration des rayons du soleil. Par conséquent celle d'une

Elle accouche d'un œuf. — D'un œuf ? Oui, le voilà,
Frais et nouveau pondu..... gardez-vous de le dire;
On l'appelleroit poule.

Fab. de LAFONT. *La Femme et le Secret.*

Si l'on me permettoit de hasarder une explication sur la formation des pierres météoriques, je demanderois si elles ne pourroient pas être le résultat de l'union instantanée, par l'intervention électrique, de deux gaz chargés de principes très-divisés, analogues à ceux dont l'analyse chimique a démontré la présence. Ces deux gaz, quoique pénétrables isolément chacun, ne peuvent-ils pas composer, en étant réunis, un corps solide; comme dans un laboratoire, on fait par le mélange de deux liqueurs, un corps dur, ce qu'on nommoit autrefois le *miracle chimique*, qui s'obtient très-naturellement, en mélangeant une dissolution de carbonate de potasse, par une très-petite quantité d'eau, à une dissolution de muriate calcaire très-chargée, ou comme en sens contraire, on obtenoit la liqueur des cailloux, autre phénomène singulier, en dissolvant dans de l'eau, du verre surabondant d'alkali.

cascade, d'un jet d'eau, d'une chute de moulin, d'une rivière rapide, en supposant d'ailleurs l'absence de tous corps hétérogènes, est préférable à celle provenant immédiatement d'une fonte de neige, des puits, des marais, ou qu'on a fait bouillir ; (*) elle doit être transparente, peu sapide, incolore, inodore ; elle est en outre pénétrante, pesante, élastique, peu compressible, non inflammable, quoique pouvant servir à l'entretien de la flamme. Sa facilité à cuire les légumes, à dissoudre le savon et à donner beaucoup de bulles d'air, étant vivement remuée, est la preuve la plus facile, comme la plus sûre, de sa bonté.

L'eau, à raison de son union avec diverses substances, ou par son passage sur différentes terres, devient minérale, ou aromatique, ou mucilagineuse, ou même animalisée, en proportion de la facile décomposition des corps avec lesquels elle est mise en contact. Mais

(*) J'entends quelquefois donner le conseil de faire bouillir l'eau pour l'épurer ; c'est le moyen seulement de la rendre plus pesante ; il ne suffit pas de faire évaporer l'air vicié, il faut le remplacer par d'autre, et le plus sûr moyen d'y parvenir est d'agiter l'eau, de l'exposer au soleil, de la vider plusieurs fois, et de très-haut, d'un vase dans l'autre, puis de la déposer dans un endroit frais, pour empêcher l'air nouvellement acquis de s'échapper.

avouons que ces vertus, tant prônées, sont moins dues jusqu'ici, peut-être, à ces agens additionnels, qu'à la nature même de l'eau, et surtout à ses températures, moyen énergique de guérison, quand il est convenablement approprié.

L'eau est vaporisée par le calorique. Exposée au feu dans des vaisseaux ouverts, elle se dilate jusqu'à ce qu'elle ait pris le mouvement de l'ébullition; elle cesse alors de s'échauffer et d'augmenter de volume, quelque feu que l'on fasse, mais elle se volatilise.

Le degré de chaleur, que l'on peut donner à l'eau exposée à l'air libre, est en raison de la pesanteur de l'atmosphère. Il est moindre, quand l'air est plus condensé, plus vif, quand l'air est plus rarefié. L'eau bout plus facilement au sommet d'une montagne qu'à sa base, par un temps sec que par un temps humide, (*) enfin sous le récipient de la machine pneumatique purgée d'air, qu'exposée à l'air libre.

Les vapeurs condensées et recueillies forment l'eau distilée : dans l'immense laboratoire de la

(*) Mongez et Lamanon ont vérifié ces phénomènes sur le pic de Ténériffe; Saussure les a confirmés, sur les montagnes de la Suisse; et c'est suivant ces principes que Acchard a construit un instrument pour juger des hauteurs des montagnes, par les degrés de l'ébulition.

nature, c'est la rosée, Madame; qui s'élève pendant la nuit, après un jour ardent, ce sont les pleurs que l'aurore verse sur le calice des fleurs, en ouvrant les portes du matin.

Exposée au feu, dans des vaisseaux fermés, elle s'y dilate, au point qu'elle occupe quatorze mille fois plus d'espace, qne dans l'état de liqueur. C'est la théorie mise en pratique dans les pompes à feu et dans les montgolfières.

C'est encore à cette excessive dilatabilité qu'on doit, et le périlleux fracas que cause le métal fondu dans des formes encore humides, et l'explosion dangereuse de l'eau froide imprudemment jetée sur une poële remplie de beurre enflammé; c'est elle aussi qui produit le spectacle sublime des éruptions des volcans, dont le sein lentement consumé, se mineroit tranquillement, si, sortant de ses vastes réservoirs, l'eau ne pénétroit au foyer souterrain de combustion, et s'y réduisant en vapeur, ne lançoit avec fureur, hors des cratères, ces laves enflammées qui s'opposent à sa dilatation et qui semblent, sous le beau ciel de Naples, menacer d'abîmer cette opulente cité, malgré son rempart maritime.

C'est ainsi que l'eau, élevée en vapeurs dans l'atmosphère, sature l'air qui la laisse précipiter, après l'avoir dissoute, et donne la pluie, les

brumes, la neige, (*) la grêle, qui, tombant sur la terre, ouvrent des sources, coulent en rivières, se fondent en fleuves, vont porter aux mers, dont elles étoient émanées, un tribut sans cesse renaissant et offre un continuel aliment aux mêmes météores.

L'eau entre comme partie constituante dans presque tous les corps de la nature. Le sang, la lymphe ne sont que des liqueurs tenant des principes en dissolution ou en suspension. Energique dissolvant, c'est moins, par son action propre sur les corps, qu'elle les divise, que par sa facilité d'union avec la plupart d'entr'eux. Ainsi elle ne dissout les terres, elle ne divise les pierres, que parce que, véhicule de tous les acides, de tous les sels, de tous les gaz, et raréfiable à l'infini, elle jouit de la plus grande propriété de pénétration. L'eau sert à l'accroissement des végétaux et des animaux, et les êtres organisés ont la puissance,

(*) Il est constant que la température de la France est sensiblement changée, et surtout devenue bien plus variable. Indépendamment des causes météorologiques, on doit en accuser surtout les abatis considérables qu'on a fait des forêts immenses qui couvroient son sein et le défendoient des vents du nord. Le zéphir courbe maintenant les épis des plaines fécondes de la Beauce, où mugissoient jadis les Autans captivés par les forêts de chênes des antiques Druides.

non-seulement de la modifier, mais même de la décomposer et de faire entrer ses principes élémentaires, et surtout son hydrogène, dans leur composition,

Hippocrate a fait un traité particulier des qualités de l'air et de l'eau, relativement à la nature du sol, à la température du climat, et la chimie, si avancée de nos jours, ne désavoueroit pas les maximes lumineuses, les judicieuses conséquences du patriarche de Cos, dont il semble que, devançant les siècles, le génie créateur présageoit la plupart des découvertes modernes. (*)

Plusieurs substances sont naturellement dans l'état habituel de fluide aériforme, telles sont l'acide carbonique et les gaz oxigène, hydrogène et nitrogène. L'eau passe à l'état de vapeur visible, en l'exposant à une chaleur de quatre-vingt degrés, et cette vaporisation constitue le bain d'étuve.

M. S. U.

(*) Hippocrate dit expressément : *Spiritus etiam alimentum est;* et ses successeurs qui ont écrit sur l'air, le désignent, d'après lui, sous le nom de *pabulum vitæ*. Et qu'est-ce autre chose que le poumon, sinon un organe qui se nourrit d'air, digère celui qui se présente, s'assimile ce qu'il a de bon et rejette ce qu'il a d'indigestible. C'est un viscère *æthérophage*.

LETTRE TREIZIEME.

DE LA TEMPÉRATURE DES BAINS.

APPLIQUONS maintenant, Madame, ces préliminaires indispensables, à l'action de l'eau sur le corps humain dans les bains. J'ai dit qu'ils étoient ou partiels ou entiers.

Partiels, leur effet est de pénétrer localement les vaisseaux absorbans et de porter sur tel ou tel point un effet astringent ou relâchant, tonique ou calmant, selon l'érétisme ou la foiblesse de la fibre. Dans ce sens on conçoit la vertu toujours relative du bain, dont avec différentes températures l'effet peut être le même; ainsi quand il y a relâchement, le bain froid est tonique, comme le bain chaud l'est à son tour, s'il y avoit rigidité de la fibre. Par la même raison, avec la même température, le même bain peut avoir un effet très-différent, et pour nous servir de l'exemple déjà cité, si le bain froid est appliqué dans un cas de relâchement, il le fait cesser, tandis qu'appliqué dans un cas d'érétisme, il l'augmente en proportion de sa durée. Vous voyez, Madame, combien il est essentiel que le médecin apporte

dans cette pratique, l'esprit de discernement et de réflexion qui ne doit jamais l'abandonner.

L'eau agit aussi, dans le bain partiel, comme dérivant : ainsi, dans un mal de tête, un pédiluve chaud ramollit, détend la fibre ; il fait affluer le sang aux extrémités inférieures, en dilatant les vaisseaux et lui rend au passage la sérosité qui lui manquoit.

C'est par le même mécanisme que l'eau agit en lavement. (Pardonnez-moi ces détails ; mais il n'est rien qui ne soit chaste et grave quand il est justifié par le désir de rendre ou de conserver la santé.) Le tube intestinal titillé par le liquide injecté, s'imbibe avidement de l'eau qui distend ses parois, et dispose, par le relâchement subséquent de ses vaisseaux absorbans et l'atténuation de la masse humorale, à une facile sécrétion.

Mais dans le bain entier ces effets sont bien autrement sensibles.

Si l'eau est pure et froide, (*) resserrant le

(*) J'appelle bain froid, celui dont la température est de 0 à 15 degrés ; tiède, celui de 15 à 25 ; chaud, celui depuis 25 jusqu'à 35. Ces classifications sont d'ailleurs toujours défectueuses ; elles n'ont d'autre mérite que de reposer les idées, et d'offrir un moyen de s'entendre. Le bain est en outre relatif à la température du moment, et à la chaleur individuelle du sujet.

réseau réticulaire qui couvre le tissu cellulaire, fronçant les houpes nerveuses, agaçant la fibre, il donnera d'abord une impression de froid, par la portion de calorique qu'il enlève à la peau ; mais bientôt se réfugiant au centre, le calorique acquiert une énergie nouvelle ; de là le sentiment de bien être qui succède à celui d'horripilation en entrant dans le bain froid qui, pour cette raison, est rafraîchissant pris à très-courte durée ; mais ensuite astringent, fortifiant et même anti-septique et anti-spasmodique, s'il est pris pendant un temps suffisant.

On ne peut trop recommander l'usage de ce bain, pris avec constance, aux femmes en proie à cette maladie odieuse et maintenant presque endémique à Paris, dont le nom rappelle, par une amère ironie, les fleurs du printemps, et dont la présence, en interdissant les plaisirs, quelquefois sous peine de contagion, (*) semble

(*) Il n'est pas inutile de dire que cet écoulement peut en communiquer un, dont l'aspect est semblable à celui qui résulte du virus syphillitique. J'ai cru devoir cette observation au maintien de la paix des bons ménages; on doit prévenir aussi qu'en vieillissant les humeurs se dépravent, et que cette infirmité négligée, peut dégenérer en maladie incurable du viscère qui la vit naître.

condamner aux privations et à la stérilité de l'hiver anticipé des ans.

Les jeunes-gens émaciés par de solitaires jouissances, les hommes forts et qui ont abusé de leurs moyens, trouveront dans cet usage seul la renaissance de leurs facultés. On doit d'ailleurs observer que le bain froid ne réussit qu'aux individus vigoureusement constitués, et débilite les foibles; (*) mais je n'appelle point foibles ceux qui ont levé des tributs excessifs sur le riche fonds qu'ils avoient reçu de la nature : ils sont appauvris et non indigens; ils ont fait des pertes et ne sont point ruinés; ce sont de prodigues enfans de famille, dont une sage économie peut encore rétablir les affaires. Au surplus le moyen le plus sûr d'apprécier la convenance du bain froid, est dans le sentiment de chaleur qu'il doit laisser après en être sorti.

Il est essentiel de ne point entrer graduellement dans un bain froid, mais de s'y plonger brusquement et entier. Outre le danger de l'afflux du sang au cerveau, en retrécissant par le froid, et de proche en proche, le calibre des

(*) Les Gaulois plongeoient leurs enfans nouveaux-nés dans l'eau froide; les foibles succomboient. . . . .

Alph. LEROY, *Méd. mat.*

vaisseaux sanguins, on oppose à chaque petite partie de l'individu une trop grande masse froide, on trouble les fonctions animales, et l'on perd surtout le but de ce bain, dont l'intention doit être d'imprimer du ressort à la fibre, en la faisant passer brusquement d'une température à une autre opposée. C'est surtout à ce système d'irritabilité que le bain doit ses plus grands avantages, et son action est si sensible que le pouls varie éminemment et se rallentit aussitôt après l'immersion subite, phénomène qui n'a pas lieu de même dans l'immersion prolongée.

Une précaution indispensable aussi est d'agiter l'eau du bain avant d'y entrer, parce que ses parties n'étant point solidaires de la chaleur, offriroient plusieurs zones très-différentes de température, outre que le calorique tendant toujours à s'élever, la partie supérieure de l'eau est ainsi toujours la plus haute en température, et c'est l'explication toute naturelle de l'expérience, si surprenante au premier aspect, de porter sur la main étendue un vase, contenant de l'eau bouillante, qu'on retire du feu, sans que la main en soit même échauffée.

Enfin il ne faut être ni en état de sueur, ni trop rassis pour entrer dans le bain froid. En sueur, on s'expose à une répercussion très-dan-

gereuse ; trop rassis , le bain froid agit trop énergiquement sur un corps ainsi reposé. Il faut quelque mouvement oscillatoire des organes, quelque activité dans la circulation pour mieux s'assimiler les molécules aqueuses et profiter davantage de tous les bienfaits du bain.

En sortant du bain froid, il faut se faire promptement et vivement essuyer avec un linge bien sec, mais non chauffé, puis monter à cheval, ou se livrer à quelque exercice modéré, à l'air libre: l'habitude de se coucher alors, est diamétralement opposée à l'indication qui a fait ordonner ce remède.

Si le bain est pris tiède , ou il y a érétisme et surabondance de calorique chez l'être qui se baigne, et l'eau dilatée par cet excédent de calorique, qui cherche à se mettre en équilibre , s'insinue par les pores béans, épanouit les expansions nerveuses et cause dès l'abord une sensation de volupté indicible ; puis s'introduisant par les conduits ouverts, se mêle aux humeurs qu'elle rafraîchit, et de là ce sentiment de froid qui dans un bain chaud succède bientôt à celui de chaleur qu'on éprouvoit en y entrant, effet tout contraire à celui du bain froid ; ou bien il y a torpeur et pléthore flegmatique , et l'eau établissant par sa chaleur entre les pores internes

et externes une communication d'où transude la lymphe surabondante, sous forme de sueur, redonne, par le calorique qu'elle introduit, du ton au système nerveux-vasculaire, imprime du mouvement à celui des fluides et par sa température élevée, donne aux vaisseaux exhalans une énergie nouvelle, pour se débarrasser de l'humeur superflue. Le bain est alors relâchant, délayant, diurétique et vraiment purgatif. Je vous vois d'ici, Madame, sourire à mes termes techniques; mais comment parler d'un art sans emprunter son idiome? Je réclame encore autant d'indulgence et de courage que vous avez eu la bonté de m'en montrer, et je sors avec vous de ces arides sentiers pour m'élever à des sites, sinon plus rians, au moins d'un aspect plus varié.

M. S. U.

LETTRE QUATORZIÈME.

DE L'EAU VAPORISÉE. — PHÉNOMÈNES DE LA CHALEUR. — DES DOUCHES.

Il est, Madame, une erreur populaire qu'il est bon de relever parce que c'est le peuple surtout qu'il ne faut pas tromper, puisqu'il a moins de moyens de se garantir de l'erreur, et parce que celle-ci s'est accréditée par le silence, plutôt que par l'opinion des physiologistes, c'est l'action débilitante attribuée aux bains tièdes et qu'un auteur très-moderne vient de confondre avec le relâchement. Qui de nous n'a pas éprouvé après une longue fatigue, après un travail forcé, les bienfaits du bain tiède, d'où l'on sort avec sa première vigueur? Ainsi Médée rajeunit son vieux père Æson; mais gardons une sage mesure dans l'emploi même du meilleur des remèdes, et que la funeste erreur des crédules filles de Pélias ne soit pas perdue pour les jeunes médecins: surtout que le malade n'oublie jamais que les généralités sont un guide infidèle en médecine, qu'on ne connoît point les rues d'une grande

ville pour savoir la géographie du globe, et que malgré les avis généraux que je consigne ici, on a besoin encore, dans chaque cas particulier, de celui de son médecin, parce que dans les mêmes circonstances, la variété des lieux et des tempéramens rend le même remède tour à tour favorable ou contre-indiqué.

On appelle bain tiède celui qui n'imprime aucune sensation de froid en s'y plongeant, et qui donne plutôt un léger sentiment de douce chaleur. Ce bain est à la température de vingt degrés ; celle du corps humain est à trente, et comment veut-on donner à croire qu'un bain qui ne nous semble chaud que par comparaison avec l'air atmosphérique, communément à dix degrés, opère un relâchement excessif, un état de foiblesse, dans un corps dont les liqueurs sont toutes d'une température plus élevée ?

Enfin portée à une chaleur excessive et surtout vaporisée, l'eau agit avec une énergie proportionnelle au passage subit de son calorique dans nos corps ; les fluides sont raréfiés et par conséquent les battemens du pouls très-accélérés ; les carotides, les temporales se distendent ; les yeux même s'injectent quelquefois de filets de sang, chassé jusque dans les ramifications de ses vaisseaux capillaires ; le regard devient étincelant, une

sueur attérante sillone le corps, tout ouvert aux impressions de la chaleur, et qui y succomberoit si cet état d'exaltation duroit long-temps. Ce danger n'a pas lieu quand, se gardant bien d'exposer sa tête à la vapeur, on ne soumet à son action que la partie du corps sur laquelle on veut appeler une transpiration forcée. Alors ce moyen est d'une puissance extrême pour la résolution des humeurs, et leur transudation locale, comme on peut s'en convaincre habituellement et d'une manière presque palpable, quoiqu'on en dise, dans les métastases artrhitiques, les aberrations laiteuses, les affections psoriques rebelles, les engorgemens scrophuleux, et en général dans tous les vices lymphatiques de mauvais caractère. On ne peut d'ailleurs être trop circonspect sur l'usage de la durée du bain très-chaud que des raisons particulières et très-précises ont pu seules déterminer à ordonner. (*) C'est en cet état de

(*) Il est des organisations particulières qui permettent de supporter une extrême chaleur ; et sans citer cet espagnol trop prôné naguère, puis trop déprécié ensuite, et dont les expériences m'ont paru être le résultat d'une organisation particulière, et non d'aucun *isolateur* artificiel, n'en déplaise à l'opinion d'un docteur, que d'ailleurs je fais profession d'estimer, *Licetus* parle d'une femme qui buvoit de l'huile bouillante. On a connu, il y a soixante ans, à Paris, une boulangère qui faisoit la méridienne dans son

dilatation excessive, que les médecins anglais conseillent, que les Russes, les Moscovites, les

four; quand on venoit d'en retirer le pain; et la France a retenti des miracles pyriques de l'individu de Strasbourg, cité dans les lettres de Voltaire, (témoin oculaire,) à d'Alembert.

Les *Transactions philosophiques* rapportent les traits suivans:

« Richardson avoit acquis la propriété singulière d'être » inattaquable par le feu; il mâchoit des charbons qu'on » voyoit encore très-long-temps ardens dans sa bouche. Il » fondoit du soufre, le faisoit brûler dans sa main, et » ensuite le portoit tout en feu sur le bout de sa langue, où » il achevoit de se consumer.

» Il mettoit un charbon ardent sur sa langue, sur lequel » il faisoit cuire un morceau de chair crue ou une huître, » et souffroit, sans sourciller, qu'on soufflât ce feu avec » un soufflet pendant l'espace d'un demi-quart-d'heure. » Il tenoit un fer rouge dans sa main pendant long- » temps, sans qu'il y restât une impression. Il avaloit » du verre fondu, de la poix, du soufre, de la cire mêlés » ensemble, le tout enflammé, de façon que la flamme » sortoit de sa bouche, et cette composition faisoit autant » de bruit dans sa gorge, qu'un fer chaud qu'on trempe » dans l'eau.

» Toisnard assuroit, dans ce temps, qu'une dame » d'Orléans, faisoit dégoutter sur sa langue, de la cire » d'Espagne allumée, sans qu'il y parût aucune impres- » sion sensible. Le médecin Dodart se proposa d'ex- » pliquer ces phénomènes, dans le *Journal des Savans*, » année 1677.

» En 1774, il y avoit, à la forge de l'Aune, un homme

Finlandais et tous les habitans du Nord, observent l'étonnant et courageux procédé, de se

» imbécile, qui marchoit pieds nus sur une barre de fer » embrasée; il tenoit dans sa main un charbon ardent, » et le souffloit pour en augmenter l'activité. Sa peau étoit » épaisse et huileuse au tact, mais sans callosités. Ce qu'il » y avoit de plus surprenant, c'est qu'on n'y voyoit au- » cune crevasse, ni de ces marques inévitables que le feu » laisse ordinairement sur ses traces. » (*Dictionnaire des Merveilles de la nature*, de S. de L. F., art. *Mangeurs* et *Insensibilité*. Les Mémoires de l'Académie des Sciences, 1761, parlent d'une jeune fille qui pouvoit séjourner dix minutes dans un four chauffé au-dessus de l'eau bouillante. Le docteur Cullen a prouvé, par des faits nombreux, recueillis en 1765, qu'il existoit dans certains animaux une faculté de produire du froid. Le docteur Fordyce, en 1758, séjourna vingt minutes dans une étuve chauffée à trente-neuf degrés, et quinze minutes dans une autre chauffée à quarante-trois. Sir Joseph Bank a souffert la chaleur d'une chambre chauffée à soixante-dix-neuf. (Réaumur.) « L'air à cette haute température, (dit-il) occasionne une sensation pénible, mais supportable. » Dobson, médecin à Liverpool, a constaté et renouvelé ces mêmes expériences, sur divers sujets. M^r. Park, chirurgien, est resté dix minutes dans une étuve chauffée à quatre-vingt-cinq degrés. Sir Charles Blagden est entré et resté huit minutes dans une chambre chauffée à cent deux degrés de Réaumur; pendant les sept premières minutes, sa respiration fut facile, et ce ne fut qu'à la huitième, qu'une sorte d'oppression mêlée d'angoisses, l'avertit qu'il étoit temps de mettre fin à son expérience: son pouls battoit cent quarante-quatre pulsations par

soumettre, sans sortir de l'étuve, à l'action de douches froides, et à des irrorations multipliées d'eau glacée. La fibre tout à coup resserrée, acquiert, disent-ils, une énergie nouvelle, et ses molécules se condensent comme celles du fer embrasé qu'on plonge dans l'eau fraîche, en proportion que leurs parties étoient plus dilatées par le calorique, et que l'immersion a été plus rapide et plus froide.

J'admire cette pratique, Madame; je conçois même cette explication de ses prodigieux effets; et je voterois, au besoin, qu'on l'exécutât avec les mêmes préliminaires, et à l'improviste, sur les malheureux aliénés, au lieu de verser froidement une eau froide, dans un plus froid réduit, sur une tête que les apprêts seuls du

minute, c'est-à-dire, une fois plus vîte que dans l'état naturel. L'auteur des *Mémoires anglais*, d'où ces faits sont tirés, admire la faculté de l'homme, de conserver à peu près dans tous les climats, dans toutes les saisons, la même température..... Le lézard et le caméléon demeurent froids sous l'équateur, tandis que la baleine et le veau marin conservent au milieu des glaces du pôle, une température plus chaude que celle du sang humain.

Cette énumération suffit pour prouver que chaque siècle a eu ses prodiges, et la vérité du vieil adage. *Nil novum sub sole.*

supplice suffiroient pour détraquer. (*) Mais ne traitons point ainsi nos douces compagnes, nos aimables Françaises; si nous accusons leur tête d'un grain de charmante folie, ces erreurs nous sont chères, et le médecin barbare seroit bientôt puni de sa cure par la raison de ses convalescentes. (**) N'empêchons point un usage salutaire de s'acclimater en France, en voulant aussitôt le faire suivre à la rigueur; laissons d'abord nos Achilles français essayer des eaux glaciales du Styx, et ne condamnons jusqu'ici nos belles compatriotes, qu'à la fontaine de Jouvence, et aux eaux thermales du divin Hercule.

Gardons-nous surtout aussi de faire du bain

(*) On ne m'accusera certainement pas d'avoir en vue ici le traitement du docteur Pinel, le premier peut-être qui ait enhardi et dirigé les pas de la médecine moderne, en appliquant à son étude, le flambeau de l'analyse, et dont la pratique fait autant d'honneur à l'humanité que sa théorie a préparé le reculement des limites de l'art. En France, cette classe d'hommes infortunés est enfin traitée avec les égards dus au malheur; mais nos voisins, si bruyamment philantropes dans les chaires d'Oxford, ne sont plus à Bedlam que de féroces geôliers; et la folie pourtant devroit être, ce me semble, plus respectée à Londres qu'à Paris!!

(**) On conçoit bien qu'en proposant à la France les bains grecs, romains et orientaux, c'est avec les modifications indiquées par la différence des climats; quant au

un attrait seulement à la volupté. Circé l'offrit à Ulysse pour faire succomber le héros dans les bras de la mollesse ; rappelons-nous le sort de ses ignobles compagnons, dont Homère ne nous offre le dégoûtant tableau que pour nous peindre avec plus de vérité les dangers de cette séduction.

Vous me permettrez, Madame, d'être un peu moins indulgent sur l'emploi des douches, soit froides, soit chaudes, soit simples, soit composées. Leur action n'ayant jamais qu'un effet local, ne peut être indifférente en médecine. C'est un moyen sûr, trop peu mis en usage, et qui devroit être pratiqué autant comme précepte d'hygiène que comme moyen curatif. Une

passage du bain de vapeurs à des irrigations glaciales, cette pratique ne peut être que médicale. Il y a plus, cet usage commun en Russie, y est sans danger, parce que la fibre exaltée par une chaleur excessive, puis resserrée par un froid extrême, finit par rester dans la température constamment très-froide du pays, au lieu qu'en France, après avoir passé par ces deux extrêmes, elle resteroit à la constitution tempérée du climat, et l'on sait combien facilement la gangrène s'empare d'un corps passant rapidement d'un froid excessif à une chaleur subite et constante. Le moindre mal qui pourroit arriver ici, seroit une désorganisation du système vasculaire. Dans ce procès, instruit de bonne foi, je dois rapporter à charge et à décharge, et ne pas voir à volonté. Si je me trompe d'ailleurs, j'invoque les lumières des gens de l'art, sous promesse de docilité et de reconnoissance.

douleur rhumatisante affecte-t-elle un bras, une sciatique vous prive-t-elle du mouvement facile de la jambe..... que l'eau arrose en filets ou frappe goutte à goutte, et de très-haut, la partie malade, discute la fibre et divise l'humeur qui s'y rassemble ; qu'un bain chaudement salutaire s'empare ensuite de ce ferment dangereux s'il est rendu au torrent de la circulation, et qu'une vapeur énergique le force à s'écouler par les sueurs : ainsi sous toutes les formes, l'eau ébauchera, continuera, terminera votre guérison. La douche consolide les luxations bien réduites, peut prévenir les ankiloses, agir sur les engorgemens lymphatiques, les douleurs vagues, les obstructions glanduleuses, les ulcères secrets, enfin sur presque toutes les affections locales, excepté les plaies récentes.

Mais si je condamne, comme plaisir, l'usage habituel du bain de vapeurs, et surtout le brusque passage de cette température à un froid glacial, je n'ai certes pas, Madame, prétendu l'interdire comme remède et moins encore défendre la transition d'un bain froid à un bain chaud, et réciproquement. C'est au contraire ainsi précisément que je voudrois, prévenant l'effet du retour des saisons, accoutumer, par des bains nuancés, les femmes vêtues d'un tissu

de vent, (*) à voir, sans courir de dangers, les neiges de l'hiver succéder aux roses de l'été. Leur fibre, habituellement resserrée dans l'automne par des bains graduellement refrigérans, (**) acquerroit une fermeté capable de braver les périls d'une toilette aérienne et les frimats de l'hiver, à la fin duquel des bains tièdes la prépareroient mollement au retour des zéphyrs, aux douces influences du printemps.

Ce n'est pas d'ailleurs par un seul essai, mais par une suite continue de passages multipliés par plusieurs degrés de température, que les Françaises conquerroient l'indépendance des variations de l'atmosphère : l'habitude est le plus sûr moyen de se soustraire aux lois même de la nature, et cette constance ne l'outrageroit pas davantage que la coutume d'opposer un brasier ardent, des fourrures, une voiture et des portes bien closes

(*) Publius Syrus.

(**) C'est surtout le brusque changement de température qui cause les maladies, si l'on ne prend pas de précaution contre l'effet de ce rapide passage. On nous oppose les sauvages, toujours également nus; oui, dans les pays tempérés, dans la Floride, dans tout le Canada; mais sans aller plus loin, les Hottentots, par exemple, chez qui l'été est brûlant et l'hiver rigoureux, vont nus l'été, et se défendent du froid des hivers, en se couvrant de peaux de poissons, ou de fourrures.

à la fureur des vents du Nord, à la pluie glaciale du Verseau.

On doit ajouter que les femmes, par leur constitution, et surtout dans le climat fortuné de la France, n'offrent aux efforts de l'eau qu'une fibre molle, inerte, et l'on conçoit facilement comment ces petits corps cilindriques, absorbant le fluide qui leur est présenté, donnent à tout le corps, ainsi imbibé, ce vernis de fraîcheur, cet embonpoint transparent qui sied si bien aux femmes, fait toujours valoir la beauté et la remplace quelquefois avec avantage.

Nous devons dire cependant que quelque soit la durée d'un bain, surtout quand il est répété, les fibres ne se saturent que d'une quantité donnée de liquide, (*) passée laquelle leur propre

(*) M. Lemonnier a perdu environ une livre et demie de son poids dans un bain de vingt degrés, en huit minutes, après lesquelles il fut forcé de quitter le bain, par les symptômes d'étourdissemens qui se manifestèrent. (*Mém. de l'Acad. des Sciences*, 1747.)

Fourcroy rapporte qu'une personne mourut d'apoplexie une heure après être sortie d'un bain élevé au degré effrayant de soixante-six.

Marteau dit avoir pris, pendant les gelées de janvier 1765 et 1766, le bain à vingt-huit degrés. La chaleur lui paroissoit forte, mais il s'y familiarisoit. Le même médecin eut des horripilations, une irrégularité très-marquée dans le pouls, et un enrouement, pour s'être baigné pendant

gonflement s'oppose à une admission nouvelle, outre que le volume du sang étant raréfié par la continuité de l'application de l'eau chaude, il s'accroît et par sa propre expansion et par l'addition de l'eau d'abord absorbée ; d'où résultent une fausse pléthore et l'impossibilité d'une admission nouvelle d'eau par les vaisseaux absorbans. Cet avis doit rassurer les femmes sur la durée des bains, qu'elles aimeront à prolonger ; mais en général cette appétence de l'eau, ce désir de rester long-temps dans le bain est un instinct précieux de la nature, qui cherche toujours à obtenir ce qui lui convient le mieux ; et en comparant la propriété d'absorption de la peau au danger où l'on est d'ingérer trop d'eau comme breuvage dans une ardeur fébrile, dans une affection inflammatoire, etc., on rencontre une nouvelle occasion d'admirer le triomphe de la nature sur l'art et de commenter plus sagement peut-être, l'adage précieux du sage Dumoulin, la *diète* et l'*eau*. (*)

treize minutes au mois d'août 1765, dans la rivière, dont l'eau étoit à dix-neuf degrés. Tant la température dominante et la différence des tempéramens influent sur l'effet des bains !

(*) Celse a dit, liv. 3, chap. 2 : *Solâ abstinentiâ, sine ullo periculo, medetur.*

D'ailleurs l'usage modéré d'huiles (*) ou d'essences ajoute encore à l'imperméabilité de la peau ; car si elle la rend souple, extensible, elle pénètre et occupe ses pores et les rend moins accessibles à l'eau, comme moins sensibles à l'air, avantage que les femmes doivent surtout avoir en vue, en adoptant le conseil que je leur donne. Je ne puis que leur en recommander l'usage avant et après le bain ; mais si elles l'adoptent, elles feront bien de se prêter à celui des frictions qui, en irritant la peau, la débarrassent des particules rances que ces corps gras peuvent y déposer.

Au reste, il paroît par la disposition des pièces du bain complet des Romains, que d'abord ils entroient au bain froid ; que sortis de ce bain, ils se faisoient oindre d'huile avant de se plonger dans l'eau chaude, pour rendre moins sensible l'effet

(*) L'effet de l'huile après le bain, est de rendre à la peau l'onctuosité, le mucilage dont l'eau, comme menstrue très-actif, l'a dépouillée, d'empêcher le contact de l'air et de conserver, en bouchant les pores, la chaleur interne. « Si » l'on avoit besoin d'une preuve nouvelle de la propriété » de l'huile comme préservatrice de l'effet du contact de » l'air, on citeroit l'usage heureux des frictions huileuses » dans la peste, dû à l'observation faite dans le Levant, » que tous les marchands d'huile sont constamment » exempts de cette maladie qui est endémique. »

de ce passage, et la peau moins disposée à se macérer dans l'eau, dont la qualité dissolvante (*) est toujours en proportion de la simplicité de ses principes et de l'augmentation de son calorique. Il paroît qu'ils se faisoient frotter d'huile en entrant et en sortant du bain : du moins c'est ce que semble indiquer le nom de *reunctores* que portoient ces serviteurs du bain, placés d'ailleurs dans la dernière pièce. Il me reste à expliquer la manière d'administrer le bain.

M. S. U.

(*) On a reproché à l'eau d'échauffer, prise en breuvage, et ce reproche n'est pas sans quelque fondement. L'eau, à raison de son énergique force de dissolution, enlève aux parois internes de l'estomac leur *mucus*, et la membrane ainsi à découvert, est plus facilement irritée par les corps qui y séjournent : elle partage cette propriété avec les purgatifs qui n'agissent plus promptement que parce que leurs principes, soit par leur affinité d'aggrégation, soit par celle de composition, précipitent plus rapidement les humeurs auxquelles ils s'unissent, au lieu que l'eau ne parvient à les entraîner qu'en les divisant, et l'on peut ainsi modifier son action en la donnant ou pure, ou plus ou moins mucilagineuse ; mais l'eau administrée extérieurement n'a pas le même genre d'action.

LETTRE QUINZIÈME.

DES DIFFÉRENTES MANIÈRES D'ADMINISTRER LE BAIN, DANS DIFFÉRENTES MALADIES.

Dans l'administration des bains, il faut considérer leur durée, leur température, eu égard à l'âge, au tempérament, à la saison, au climat, à la santé, aux habitudes, aux affections.

Dans l'aurore de la vie, craignons d'affoiblir, par des bains indiscrètement froids et prolongés, le principe de chaleur dont a besoin ce nouvel être pour déployer ses facultés et commencer l'apprentissage de l'existence. Le moindre humide surabondant peut délayer, décomposer cet embryon gélatineux surgissant à la vie ; le moindre souffle peut éteindre ce flambeau à peine allumé au vaste foyer de la nature.... Ce n'est pas que je condamne à végéter, en s'étiolant tristement dans une serre chaude, loin de l'air atmosphérique et privé de torrens de lumière, cette plante nouvelle-éclose. Dieu garde que, cruellement délicat, je veuille ensevelir sous des monceaux d'édredon l'enfant de la nature..... Mais il est des nuances d'éducation

appropriées à l'organisation de chaque individu... Tel aura besoin d'étendre en un bain tiède ses petits membres avides de calorique ; tel autre à la fibre bientôt aguerrie, impatient d'entraves, fort de chaleur et de vie, secoue, indigné, les langes de l'enfance, demande un air libre, de l'eau froide, et s'y plonge en riant ; celui-ci, élevé dans un air froid, ne perdant point par la transpiration cutanée et dans son atmosphère particulière l'excédent des sucs substantiels que l'instinct, plus encore que l'appétit, sollicite et englobe dans son estomac, unique *sensorium* de ses pensées présentes, périroit par excès de santé ; (*) cet autre, à la digestion paresseuse, qui verroit transuder dans un air trop chaud plus qu'il n'auroit pu s'assimiler de substance reparatrice, mourroit appauvri. C'est à vous, mères prudentes et affectueuses, à guetter, à saisir cet instinct de la nature, qui ne ment jamais, et à développer, en écoutant sa voix, le premier essai des forces du fils de vos amours. Eh ! qui peut être un meilleur médecin des enfans que leur mère ? (**) Des caresses payeront vos soins

(*) Système de Brown.

(**) Il est un nouvel ouvrage d'un docteur célèbre à bien des titres, et qu'on ne peut s'empêcher d'aimer dans

et votre amour-propre un jour s'applaudira des assiduités de votre tendresse, quand un cœur magnanime, une âme élevée, une santé robuste assureront les succès de ce guerrier intrépide, de cet orateur impétueux, de ce bienfaiteur du genre humain qui ne vous devoit que la vie, mais à qui vos actives sollicitudes auront acquis un physique digne, ainsi que le moral qui lui est associé, de porter l'honorable fardeau de ses étonnantes destinées.

Dans le printemps de l'âge, quand un sang généreux charrie dans tout le système un principe de vie surabondant, quand une ardente imagination colore tous les objets de son prisme enchanteur, quand le cœur ouvert à toutes les sensations, à tous les désirs d'apprendre et de

ses écrits, quelque opinion qu'on ait de son esprit; *la Médecine maternelle*, mine précieuse à exploiter, et que le travail d'*Alphonse Le Roy* a le mérite d'avoir indiquée. Ce traité est moins un ouvrage qu'un *compendium d'ouvrages* à faire, et malgré les torts qu'on prête ou qu'on trouve à son auteur, désirons qu'il vive assez long-temps pour nous tracer le tableau de ses idées, quelquefois exaltées, mais toutes neuves et médicales. Chez l'homme, animal naturellement inconstant, chez le médecin surtout avide et essentiellement nécessiteux de s'instruire, la ténacité d'opinion est souvent plutôt une preuve d'orgueil que de bonne foi, et d'ailleurs malgré toutes nos prétentions à l'instruction, *veniam petimusque damusque vicissim.*

savoir, est tourmenté du doux besoin d'aimer ; et que, vague encore dans son objet, l'adolescent repose sur toute la création, la force d'affection qu'un jour un seul être doit concentrer ; quand, hésitant entre les délices de la volupté et les honneurs de la vertu, la jeune fille au teint pâle, aux lèvres décolorées, aux yeux humectés de pleurs involontaires, cherche la solitude, et se complaît aux mélancoliques rêveries ; qu'un long bain chaud énerve les causes de cet orgasme érotique ; qu'il abatte les forces de cet enfant privilégié de la nature, plutôt que de les contrarier, jusqu'à ce que d'accord avec le devoir, la pudeur fasse tourner au profit de la fécondité les penchans de l'amour.

Dans l'âge viril, quand la sensibilité, déjà exercée, a rendu la fibre trop mobile et cause des syncopes à la suite d'érétismes répétés ; qu'un bain froid, mais court, remonte le ton de la fibre et la remette en harmonie avec le reste des cordes de l'instrument vital.

Une femme, victime de sa confiance, a-t-elle éprouvé de ces perfidies que l'usage, hélas ! autorise aujourd'hui, et bientôt plus difficiles à décrire qu'à commettre ? est-elle affaissée sous le poids d'un malheur imprévu ? ses yeux arides ne trouvent-ils plus de larmes à répandre ? la perte

d'un fils tendrement chéri, d'un époux aimé, d'un amant adoré la surprit-elle dans un de ces instans où la nature levoit le tribut importun que chaque lune exige d'elle? digne ministre de l'art de guérir, ajoutez encore à son accablement; qu'un bain de vapeurs force tous les couloirs à s'ouvrir, tous les pores à se dilater, que *Phaloé* inconsolable s'écoule en fontaine; mais quand le temps des ablutions sera arrivé, qu'au milieu même de la sueur ruisselante, un bain froid, une douche glaciale réveillent la fibre engourdie et rappellent l'être dégradé, malheureux, ou trop foible, à l'honneur, au souvenir de ses devoirs, de ses enfans, à l'estime de soi-même, au calme, et bientôt au bonheur.

Ce moyen inopinément employé, associé à des remèdes moraux, obtiendroit peut-être enfin la guérison de cette terrible maladie (*) qui dégrade autant l'humanité par le spectacle avilissant qu'elle offre dans ses horribles accès, que la science, par le jugement qu'elle a porté de son

(*) L'épilepsie, Lieutaud. *Précis de médecine pratique*, p. 238.

« Peut-être ce moyen pourroit-il réussir dans le début » des phtisies héréditaires, où l'on remarque atonie, sueur » habituelle, etc. » (*Manuscrit communiqué par le docteur* Verdier, *mon ami.*)

incurabilité..... Est-il rien que ne puisse guérir avec des soins, de la patience, de la réflexion, le médecin qui a la connoissance, l'estime, la conscience et le génie de son art!

Enfin dans l'hiver des ans, quand la fibre appauvrie se dessèche, se roidit et adhère à la fibre, quand la lymphe épaissie, refuse aux muscles leur mouvement, aux nerfs leur sensibilité; qu'un bain longuement chaleureux fasse circuler dans les veines un fluide igné, et redonne à la tête affaissée, des éclairs de pensée, à l'estomac, des retours d'appétit et de faculté digestive, qu'il imbibe doucement, qu'il pénètre, enfle et nourrisse la fibre, qu'il donne enfin à ce vainqueur des temps, cette longévité des anciens, que Baglivi n'hésite pas d'attribuer à l'usage des bains..... Ah! que surtout assouplissant les organes, et détendant leurs arides moteurs, il dispose au bienfait du sommeil, et que l'homme aux cheveux blanchis par les années, avant de heurter aux portes du tombeau, rêve encore les beaux jours de sa jeunesse et délire le souvenir du bonheur, pour retrouver à son réveil le courage de mourir, si facile au jeune âge.

Ainsi la médecine et la morale s'unissant dans leurs rapports, ainsi tous les arts s'enchaînant

d'un lien fraternel, (*) de leur accord résulteroit une harmonie universelle. Tous ces faits étoient connus avant moi, tous, Madame, ont isolément retenti déjà à l'oreille et au cœur de ceux qui me liront, et je n'ai point la prétention d'annoncer des choses neuves ; mais j'ai cru devoir rassembler le faisceau de ces vérités éparses, pour frapper plus sûrement de leur masse imposante le fantôme des préjugés.

Que seroit-ce donc si j'avois parlé des bains dans l'application médicinale? on eût vu, quand le procès de la vaccine n'étoit pas encore décidé, nos heureux inoculateurs préparer, par le bain, leurs confians malades, et nos sages praticiens convertir par lui une petite-vérole confluente et dangereuse en une éruption (*) presque discrète, et toujours facile ; on les eût vus parvenir par lui seul à régulariser un pouls indocile et de fatal

(*) « Nulla ars, non alterius artis aut mater aut proprinqua est. » TERTUL.

« Les neuf Muses sont sœurs, et les Beaux-Arts sont frères. »
VOLTAIRE.

(**) Rasès, de la Peste, chap. 7. Et de Variolis. Boerhaave, Aphor. Sydenham, Huxam, Clifton, Monro, Tissot, Rivierre, *passim*.

prognostic; les docteurs les plus accrédités n'opposer que lui avec succès, et à différentes températures aux maladies cutanées, (*) aux affections des voies urinaires, (*) aux suites de couche, et à leurs préliminaires laborieux, (**) aux accidens herniaires, (***) aux suppressions, (**) aux métastases laiteuses, (**) aux obstructions, (****) aux débuts de cancer, (*****) aux céphalalgies, (******) à l'esquinancie, (******) à

(*) Externe commendatur *balneum* ad scabiem, psoram, impetiginem, elephantiasim; (Geoffroi, *Med. mat.*) Aqua marina his qui pueritum sentiunt et ab acribus humoribus mordentur, tum *lotione* tum fotu, calida prodest. Hippocr. lib. de liq. usu sect. 4.

(**) Sydenham, p. 177. Baglivi, p. 654.

Si labor sique urinæ stillicidium detinuerit, in calidâ desideat aquâ. Hippoc. *de Nat. Mul.* cap. 8.

(***) Hippoc. p. 566, 580, 583, 608, 610, 624, *et passim de Nat. Mulieb.*

Baillou et Paré... AEtius de curâ pregnantibus adhibendâ. Lib. 4, serm. 4.

(****) Marteau, *Mém. sur les bains*, 190.

(*****) Ab exitu *balnei* inungatur hepatis regio, etc. River. *Prax. med.*

Ballonius, *Cautionum*, lib. 6, p. 277.

(******) Astruc, *Maladies des femmes*, t. 3.

Lieutaud, *Méd. prat.*

Quin etiam depascentia ulcera sedat ac sistit (aqua) Hipp. *De liquid. usu.*

la frénésie, (*) aux dyssenteries, (**) à l'insomnie, (***) aux coliques, (****) aux convulsions, (*****) aux fièvres intermittentes, (******) à l'épilepsie, (*******) au hocquet; (********) au tenesme, (*********) à l'hystéricisme, (**********) à

(*) Wansvieten, *Comment. in aphor.* 134.
P. Eginete, lib. 3. Cornel. Celse, lib. 1.

(**) Boerhaave Aph. 722.
Sydenham, sect. 4. P. Egin. lib. 3. Cornel. Cels. lib. 1. Cutis densitas, alvi laxitas, Hipp. lib. 6. epidem.
Via regia est à cute ad alvum ab alvo ad cutem. Baglivi, *Canon.* 21.
Alvi profluvium tollitur iis quæ perspirationem augent, sicuti *balneum*. Sanctorius, *Med. statist.*

(***) Marteau, p. 160.

(****) Huxam de morbo colico.

(*****) Hippocr. sect. 5. Alph. 6. Celse, lib. 3, cap. 3. Lieutaud, *Med. prat.* 231.

(******) Hipp. de victûs ratione in morbis acutis, sect. 4. Huxam, *Essai sur les fièvres*. Boerhaave, §. 761. Sydenham, etc
Neque desistendum est si horror est. Cels. Et ubique.

(*******) Marteau, *idem.*

(********) Hollerius de tenesmo, p. 355.

(*********) Lieutaud, *Méd. prat.* Sanctor. Aphor. 102. River. *Prax. med.* lib XII.
Astruc, *des Maladies des femmes*, tom. 4. *id.* De furore uterino, p. 378, *id.* 383. Senert de melancholiâ ex utero, p. 150.

la manie, (*) au succès de l'accouchement, à la stérilité même, (**) aux agitations nerveuses, (***) aux débilitations d'estomac, (****) à l'ictère, (*****) au marasme, (******) enfin, à la rage, ce désespoir de la médecine moderne. (***) (*).

Quel être insensible, Madame, peut lire sans en être effrayé, cette longue série des tristes et honteux tributs que la maladie lève sur la misérable humanité, et n'est pas tenté d'élever des autels aux Nymphes bienfaisantes, dont l'onde suffit, souvent pour guérir, et toujours pour calmer les maux inséparables de l'existence ? Qu'ils soient bénis ces hommes précieux dont les veilles honorables ont eu pour objet

(*) *Balnea* aqua tepida frequenter, etc. River. *Prax. med.* lib. cap. 13, de maniâ, p. 227.

Boerhaave Aphor. 1113 et 1121.

Celse y ajoute le procédé de frotter d'huile le maniaque au sortir de l'eau, pour ne pas permettre la dissipation des molécules aqueuses absorbées par le bain, cap. 18, p. 125.

(**) River. *Instit. med.* lib. 5, p. 195.

Astruc, *des Maladies des femmes*, t. 5, p. 154.

(***) Vanhelmont, cap. de mens idea. Boerhaave Aph. 1143. Cels. lib. 5, cap. 27, p. 247.

(****) Septième Note, p. 174 de cet ouvrage.

(*****) Cinquième Note, p. 173, *idem*.

de secourir leurs semblables, et ont formé une sainte ligue contre les maladies confédérées!.....

La goutte même, cette implacable ennemie des heureux du siècle, cette fille insolente de Bacchus et de la Volupté, qui s'assied sans pudeur aux pieds des rois, ne craint que les Nayades. S'est-elle cantonnée dans un viscère noble? déchaussez avec humilité le cothurne, étendez, en un vase antique, vos pieds entre deux couches de sel marin, puis renonçant au culte du vainqueur de l'Inde, et faisant à Neptune une libation qu'accompagne une invocation secrète, versez à grands flots l'eau lustrale; ajoutez-y avec mesure de cet acide mystique, (*) dont le sel ne fut que le prélude et l'image; bientôt forcée dans ses retranchemens, votre lâche adversaire, désertant sa conquête, tentera vainement de s'échapper par les extrémités. Des *nodus* douloureux vous y attesteront aussitôt sa présence, et la fin du danger qui menaçoit vos jours.

Fracastor, dans un poëme consacré à l'histoire de cette honteuse maladie, de la transmission de

(*) L'acide muriatique (esprit de sel fumant) dont six onces jetées dans douze pintes d'eau chaude suffisent en pédiluve pour appeler la goutte aux pieds.

laquelle nous accusons l'Amérique, qui accuse l'Europe à son tour, a chanté les bienfaits des eaux différentes propres à la guérir, et prêté à ce lugubre sujet un coloris auquel il sembloit étranger. Puissé-je sur ses pas avoir su couvrir de quelques fleurs, l'affligeante description des fléaux qui se disputent l'espèce humaine!

M. S. U.

LETTRE SEIZIÈME.

DE LA PHTISIE PULMONAIRE. — DE L'INFLUENCE DE LA MUSIQUE SUR LA SANTÉ.

Il me reste à vous parler, Madame, d'une fatale maladie qui cherche surtout ses victimes chez les êtres les plus doués de sensibilité, et dont les atteintes sont d'autant plus cruelles, que c'est par une lente décomposition, et dans de longues tortures, qu'au milieu de sa famille éplorée, auprès de la médecine impuissante, on voit s'éteindre le flambeau pâlissant de ses jours. Vous reconnoissez, à ces traits trop ressemblans, l'affreuse phtisie pulmonaire. Eh bien, c'est encore l'eau, l'eau seule, dont on ait invoqué jusqu'ici le secours avec quelque succès.

Pour parvenir plus aisément à son mode de curabilité par l'eau, esquissons ensemble, Madame, les phénomènes de la respiration, et ses différens systèmes.

Quel que soit le mécanisme de cette importante fonction, soit, qu'avec Haller, on ait considéré l'air dans le poumon comme un aiguillon (*stimulus*) sans cesse agissant, qui entretient la

circulation ; ou qu'on ait regardé, avec Helvétius, les lobes du poumon comme de vastes soufflets s'enflant et se baissant sans cesse, pour admettre un air toujours nouveau, et rafraîchir (*) ainsi le corps incendié par mille causes imaginaires, et que dans cette hypothèse on ait expliqué la diminution du volume d'air, qu'on avoit reconnue dans le poumon, par la prétendue perte de son ressort ; soit qu'on ait dit ensuite que c'étoit un simple moyen mécanique disposé par la nature pour faire passer le sang d'une des cavités du cœur à l'autre ; soit qu'on regarde avec Lavoisier et Crawford, la poitrine comme un foyer où l'air, en se brûlant, se décompose, et donne au sang, par la solidification de son oxigène, des particules colorantes, dont le torrent de la circulation et l'afflux du chyle lui avoient fait un besoin ; soit, comme l'a dit Bichat, que le chyle

(*) Cette opinion la plus ancienne, puis qu'elle étoit celle des anciens philosophes, long-temps même avant Aristote, contient le germe des grandes vérités découvertes à la fin du dernier siècle, sur la nature de l'air, au moyen de la chimie. Privés de ces connoissances, ils semblent avoir deviné qu'il existoit dans l'air un principe qui se mêloit au sang par la respiration, et le débarrassoit de son excessive animalisation, en lui apportant des principes nouveaux, un *pabulum* sans cesse renouvelé, comme ils disoient.

versant dans l'artère pulmonaire du calorique combiné, et la trachée-artère y apportant des principes aériens également pourvus de calorique l'hœmatose soit le résultat de leur réunion; soit enfin comme le pense ingénieusement Chaussier, que l'air aspiré traverse le poumon, s'y divise en bulles assez tenues pour être absorbées par les lymphatiques profonds, puis versé dans le canal torachique, se réunisse ensuite au chyle et arrive avec lui dans la veine cave, rentre dans le poumon et y subisse la solidification de l'oxigène pour la coloration du sang, et le dégagement du calorique qui suit le trajet de la circulation et cause la chaleur animale, il reste toujours pour constant que l'eau vaporisée est non-seulement agréable et favorable aux phtisiques, mais qu'elle a opéré la guérison de plusieurs de ceux qui n'étoient qu'au premier période de cette trop désespérée et commune maladie. Dans toutes les hypothèses précitées, on conçoit aisément que l'eau n'étant volatilisée que par le calorique, dans l'inspiration ce calorique se dégage et suit le torrent de la circulation, ou est expiré avec l'azote et le carbonique; alors il ne reste plus qu'une eau éminemment oxigénée, qui, ramenée à la température de trente degrés, qui est celle du corps humain, se

condense et forme un véritable bain aux poumons enflammés, et certes, on ne contestera pas l'état inflammatoire de ce viscère, et l'élévation du pouls dans tous les périodes de la phtisie pulmonaire, même en l'absence d'un des lobes du poumon, objection, pour le dire en passant, la plus insoluble peut-être pour ceux qui veulent expliquer la chaleur animale par la combustion pulmonaire, et conclure du plus grand volume des poumons à la plus haute chaleur animale de l'individu.

Et ne croyez pas, Madame, que j'enseigne ici une doctrine nouvelle.

Baumes dit formellement : (*) « Les becchiques et les bains sont indispensables dans les menaces de phtisie à la suite de la petite-vérole. » Et plus loin : (**) « On ne peut refuser aux bains aucune des qualités d'un remède précieux dans la phtisie pulmonaire, et plus on étudieroit leurs vertus, plus on se convaincroit de leur grande utilité dans une maladie où il est si important de modérer une ardeur consomptive, d'introduire dans le système, par les voies extérieures de l'absorption,

(*) Tom. 1, p. 486, *de la Phtisie pulmonaire.*

(**) Tom. 2, p. 92.

» un fluide aqueux qui, dans ce cas, se dissipe » si promptement, enfin d'appeler à la peau, » dont il est si urgent d'entretenir la souplesse » et les fonctions, une partie des humeurs qui se » dirigent sur la poitrine. . . . . » M. Maret recommande les bains partiels dans les toux vives et sèches, et ce moyen, dit-il, n'est pas à négliger.

En parlant des bains et de leur efficacité dans la pulmonie, il ajoute : « On ne peut avoir en vue » que les bains tièdes qui détrempent la masse » humorale, l'édulcorent, en modèrent la flui- » dité, en facilitent la dépuration. . . . . Des » onctions, avec quelque pommade douce, » faites au sortir du bain, ne pourroient qu'en » augmenter et étendre les effets salutaires. »

M. Marteau a prévenu la phtisie par les bains tièdes. . . . « Je fais, dit-il, légèrement frotter » la peau avant le bain, et je conseille des em- » brocations avec de l'huile par tout le corps à la » sortie du bain ; elles bouchent les pores et » ramollissent puissamment. (*) »

Le même M. Baumes conseille (**) les fumigations émollientes et dit : « Les fumigations

(*) *Mém. sur les bains.* §. 62.

(**) *De la Phtisie pulm.* t. 1, p. 387, et t. 2, p. 208 et 209.

» humides, douces, émollientes, peuvent seules » ramener le calme dans une poitrine dont les » souffrances intéressent vivement tout le sys- » tème. »

Enfin, il conseille, contre cette affection, en breuvage l'eau pure, l'eau de chaux, (*) l'eau de goudron, (**) l'eau de mer, (***) l'eau minérale gazeuse, (****) les eaux martiales, et surtout les eaux sulfureuses. (*****)

Qui ne voit que dans tous ces moyens l'eau joue toujours le plus grand rôle comme excipient, et que c'est à son action surtout qu'est due la cause de curabilité des agens employés, et surtout de leur introduction dans le système ?

Portal place au nombre de ses moyens curatifs, heureusement employés, (******) l'usage des demi-bains tièdes, les bains entiers et le breuvage des eaux de Bagnères, de Bigorre et de Bonnes; et nous voyons cette pratique adoptée avec

(*) *Mém. de l'acad. de chirurgie*, p. 574; t. 2, p. 150

(**) Page 224, t. 2.

(***) Tom. 1, p. 317.

(****) Tom. 2, p. 246.

(*****) Tom. 1, p. 362; t. 2, p. 136 et 325.

(******) *Observations sur la nature et le traitement de la phtisie pulmonaire*, p. 161, 165, 173, 284, etc.

Morton. *De Phtisi pulmonare*, lib. 3 cap. 12.

succès par les plus savans médecins; mais ne soyons point injustes, et en préconisant l'excellence de l'eau, avouons, répétons même que véhicule des terres, des sels, des oxides métalliques, des plantes, des aromates, des gommes, des résines, elle participe de leurs vertus, et les fait parvenir plus sûrement au but indiqué. C'est un topique liquide, et qui peut être tour à tour et au gré du savant manipulateur, purgatif, astringent, sudorifique, vulnéraire, nourricier, outre que par sa température seule, l'eau peut être elle-même un évacuant très-actif ou un tonique puissant.

D'ailleurs la réflexion seule indique qu'à raison de l'intime correspondance qui existe entre la poitrine et le système cutané, l'eau administrée en bain doit parvenir rapidement à cet organe, de même qu'il paroît plus naturel de faire aspirer, par les bronches, des remèdes sous forme de vapeurs, que de les confier au système de la digestion, de peur qu'ils n'arrivent aux poumons qu'après avoir été élaborés par l'estomac, et avoir subi toutes les modifications que ce viscère énergique imprime aux corps qui sont soumis à son action.

Jusqu'à ce que l'expérience ait confirmé les probables hypothèses des savans de nos

jours, (*) qu'un sage et discret empirisme consacre l'usage des remèdes dont la simplicité semble annoncer les vertus et garantit presque l'innocuité. Eh, quel médicament s'offre au jeune médecin, plus fidèle, plus convenable par ses différentes températures à différentes maladies, plus rassurant, moins composé que l'eau? Pourquoi se hérissant d'un appareil scientifique, le docteur s'obstineroit-il à trouver dans la poussière des fourneaux, dans le dédale des *codex*, plutôt que dans l'association de la morale aux agens combinés par la nature, les vrais secours de la médecine? Que gagne notre triste art de guérir, à n'avoir ni fleurs, ni parfums, ni

(*) J'entends dire quelquefois : La médecine actuelle est plus instruite, mais elle ne guérit pas davantage qu'autrefois. Cette assertion est fausse, et plus on accordera que la nature seule a le pouvoir exclusif de causer et guérir nos maladies, *naturæ morborum medicatrices*, plus on regardera les maladies comme des modifications nécessaires à son plan général, plus aussi l'on avouera que la médecine actuelle, aux aguets et simple dans ses moyens, ne contrariant point la nature, doit conserver d'individus; car la médecine ne fait point vivre, elle empêche de mourir : guide adroit et fidèle, elle choisit le meilleur terrain sur la route de la vie, évite les pas dangereux; mais elle préfère un sentier rocailleux et sûr, à la pelouse fleurie dont la pente douce conduiroit rapidement au précipice.

musique. En Perse, dit Tavernier, (*) on donne aux malades des breuvages si délicieux, qu'ils regrettent presque de recouvrer la santé. Oui, formons le vœu que dans nos hôpitaux, plus vastes, mieux aérés, des arbres balançant leurs nombreux ramcaux, élaborant l'air, y versant l'oxigène à grands flots, aspirant l'azote, donnent à la fois aux malades un abri frais, un aspect agréable, un ventilateur naturel. Sous ces verts et mobiles ombrages, sur les bords d'un ruisseau sinueux, bordé de fleurs odorantes, le

(*) La tradition fait dans tout l'Indostan honneur à Scha Gehan, père d'Aureng-Zeb, de l'invention de l'essence de rose. On prétend qu'ayant fait jeter, par un raffinement de luxe ou de galanterie, des roses dans le bain de sa favorite, la chaleur du bain éleva aux parois supérieures de la baignoire, de la vapeur distillée de roses avec laquelle monta de l'huile essentielle. Mais un fait plus certain, c'est le luxe étonnant de ce pays, et dont les Européens dans toute leur magnificence n'approchent que de très-loin. Je vais citer encore un ouvrage apocryphe; (*les Mille et une Nuits*) mais outre qu'il n'est pas très-prouvé qu'il n'ait pas été composé comme histoire allégorique des Perses, il n'en est pas moins constant que les mœurs de ce peuple y sont peintes avec la plus grande vérité, et qu'on juge de leur prodigalité, quand nous y voyons la fiancée d'un homme ordinaire se présenter quatorze fois devant lui, chaque fois revêtue d'habits nouveaux, et tous plus riches que les précédens.

convalescent ranimé essayeroit avec plus de confiance ses forces renaissantes; le moribond exhaleroit avec plus de résignation et de calme son âme se réunissant au grand tout dont elle est émanée. Sous ces voûtes végétantes, le malheureux échappé malgré lui à la mort, puiseroit avec un air plus pur le courage de vivre, et s'enhardiroit à la consolation..... Qui peut mesurer la sublimité des pensées auxquelles peut s'élever le disciple de la maladie, et sonder la profondeur des conceptions de l'amant de la solitude ! ! !

« Pourquoi, s'il est vrai que les sons gradués » avec une sage économie (*) font naître dans » l'homme des idées, des pensées différentes de » celles qui l'occupoient, et des mouvemens » auxquels sa volonté n'a point de part; s'il est » certain que ces mouvemens toujours concordans avec l'intensité des sons, opèrent de » grands changemens dans les fonctions animales, pourquoi ne pas essayer de rappeler » l'homme à la santé, à la vie, à l'espérance, à » la vertu, par les sons touchans de l'harmonie? » Les anciens opposoient avec succès la musique

(*) Désessartz, *Réflexions sur la musique, comme moyen curatif.*

à la sombre mélancolie, à la triste imbécillité, à l'hystéricisme, à la fureur, et même à la rage. (*) Je citerai encore ce livre patriarcal que dévoroit notre enfance, où nous lisions que David seul, par les sons de sa harpe mélancolique, suspendoit les accès de cette tête royale, que le diadème n'avoit pu défendre des atteintes de la frénésie.

Lycurgue bannissant les gens de loi, les sophistes de Lacédémone, comme des arts superflus, y conserva les musiciens, parce qu'il reconnoissoit l'empire de cet art sur les passions. (**)

Les annales de l'harmonie ont conservé le

(*) *Idem*, Désessartz.

Notre médecine n'a point encore d'antidote certain contre cette horrible maladie, malgré les fastueux spécifiques qui paroissent tour à tour et disparoissent sur notre horizon médical, et les promesses toutes récentes d'un chirurgien de Mont-Doubleau.

(**) Quo non prestantior alter
AEre ciere viros martemque accendere cantu.

Æneid. VIRG.

« Les Lacédémoniens fondent sur l'ennemi au son de » la flûte; les Crétois, au son de la lyre. « *Athénée*, liv. 12.

nom (*) de cet artiste célèbre qui, maîtrisant à son gré les sensations de son auditoire, savoit en changeant de mode, inspirer tour à tour l'effroi, le courage, l'amour et la fureur; et à travers les récits exagérés des prodiges musicaux des Orphée, Amphion, Arion, on démêle que cet art a été aussi supérieur à la musique actuelle que celui des Zeuxis, Parrhasius, Appelles, Protogènes, Polignotte a dû l'emporter sur le talent de nos peintres modernes, à juger de la supériorité des anciens en ce genre, par celle qu'assurent à leurs architectes et à leurs sculpteurs, les monumens que le temps a permis aux siècles de nous transmettre. Et il seroit bien étrange en effet que l'époque qui vit Homère chanter son Odyssée, Anacréon soupirer ses amours, Hippocrate révéler les mystères de la nature, s'élever de terre les sublimes Propylées, et s'élancer sous le ciseau créateur le divin Apollon, et l'adorable Vénus, fut restée inférieure dans tous les autres arts de sentiment et d'imagination !

La médecine contemporaine cite aussi ses

(*) Timothée qui sut inspirer ces divers sentimens au trop célèbre Alexandre.

Voyez *Mém. sur l'utilité de la musique, etc.* par Muggetti, et le *Traité des effets de la musique sur le corps humain*, par J. L. Roger.

miracles harmoniques. Le médecin Bourdelot, dans son *Traité de la musique*, raconte qu'une femme rendue folle par l'infidélité de son amant, dut sa guérison à la musique. Les *Mémoires de l'académie des Sciences de Paris* donnent plusieurs exemples d'une cure pareille.

Dodard a consigné dans ce recueil, année 1707, l'observation « qu'un musicien illustre, » grand compositeur, fut attaqué d'une fièvre, » laquelle ayant toujours augmenté, devint » continue avec des redoublemens. Le septième » jour, il tomba dans un délire très-violent et » presque sans aucun intervalle, accompagné » de cris, de larmes, de terreurs, et d'une in- » somnie perpétuelle. Le troisième jour de son » délire, un de ces instincts naturels qui por- » tent, dit-on, les animaux malades à chercher » les herbes qui leur sont propres, lui fit de- » mander à entendre un petit concert dans sa » chambre. Son médecin n'y consentit qu'avec » peine. On lui chanta les cantates de Bernier; » son visage prit un air serein, ses yeux furent » tranquilles, ses convulsions cessèrent absolu- » ment; il versa des larmes de plaisir, et eut » dès lors pour la musique une sensibilité qu'il » n'avoit jamais eue, et qu'il ne conserva même » pas après sa guérison. On ne manqua pas de

» continuer l'usage d'un remède dont le succès » avoit été si imprévu et si heureux. La fièvre » et le délire étoient toujours suspendus pen- » dant les concerts, et la musique étoit devenue » si nécessaire au malade, que la nuit il faisoit » chanter et même danser une parente qui le » veilloit quelquefois, et qui étant très-affligée, » avoit bien de la peine à avoir ces complai- » sances. Une nuit entre autres qu'il n'avoit » auprès de lui que sa garde, qui ne savoit » qu'un misérable vaudeville, il fut obligé de » s'en contenter, et il en ressentit quelque » effet. Enfin dix jours de musique le guérirent » entièrement, sans autre secours qu'une saignée » du pied, qui fut la seconde pendant sa mala- » die, et qui fut suivie d'une grande évacua- » tion. (*) »

Le même fait est arrivé à Alais en Languedoc, en 1708, à un maître à danser, et à une dame de Sienne, en 1779. (*)

Albert Krantz cite un musicien qui conduisoit les sons de son instrument avec tant d'art, qu'il faisoit passer successivement ses auditeurs de la tristesse à la joie, de la joie à l'indignation, de l'indignation à la fureur. (*)

(*) Dictionnaire des merveilles de la nature.

En 1776, le chevalier Raaf fit cesser au son du violon, devant plusieurs médecins, une fièvre brûlante qui minoit la princesse Belmonte Pignatelli de Naples.

En l'an 1789, M. Guilleraut, chirurgien distingué à Chartres, usa de ce moyen avec succès dans une affection comateuse, de madame Delaitre, (*) dont la connoissance revint par degré, et en proportion de l'influence harmonique. Ce phénomène a eu la ville pour témoin.

En l'an 5, mon co-sociétaire, Duval, termina une catalepsie périodique annuaire chez une femme de soixante ans, en faisant répéter des airs qu'elle affectionnoit.

Désessartz rapporte la guérison d'un jeune homme, due au même moyen; mais c'est surtout en l'associant aux bains, que l'harmonie obtiendroit un triomphe complet, quand la fibre amollie, détendue, est prête à recevoir le ton auquel on veut la monter. Oui, je voudrois des concerts dans les bains publics, des airs appropriés à l'état du malade dans les maisons privées. La plaintive romance soupireroit la douleur à côté de la jeune victime d'un amour

(*) Femme d'un ancien directeur des entrées de Paris, et mère d'un préfet.

malheureux ; et si pleurer deux console, l'instrument à l'unisson disposeroit lentement l'inconsolable veuve à essuyer ses larmes. Un air belliqueux ranimeroit le brave qu'un plomb meurtrier atteignit au champ de l'honneur, et il supporteroit avec plus de fermeté la main cruellement bienfaisante de la noble sœur de la médecine, en fredonnant le chant du départ uni au souvenir de Marengo. (*) Ce brave vétéran oubliant ses membres endoloris, au son de la trompette guerrière, redemanderoit, comme Achille, ses armes et la plaine où il fut blessé. (**)

(*) Un des triomphes les plus constatés de la musique moderne, offrant à la fois et la preuve de son influence sur nos organes et son pouvoir surtout sur l'esprit militaire, est le trait si connu, et qui a eu pour acteurs ou témoins tous les habitans de la ville de Metz. M. le maréchal de Contades y commandoit alors. On donnoit au spectacle *la Bataille d'Ivry*. Le maréchal avoit fait prendre les armes à toute la garnison, et dans l'entr'acte de cette pièce, rempli, comme on le sait, par une musique guerrière, il fit faire plusieurs feux de file, des décharges de canon et battre la charge : l'illusion fut telle que, par un élan simultané, la moitié des spectateurs mit l'épée à la main, et sortit en criant : *Aux armes, aux armes.* Ce fait m'a été attesté par mon honorable ami, l'ancien colonel de *Laubespine.*

(**) Le héros armé pour la paix, et sur qui l'Europe entière a les yeux fixés, a bien connu cet empire de la musique sur ses phalanges guerrières, et c'est à ses soins

C'est ainsi que la médecine rendue à ses vrais principes emmielleroit les bords de la coupe d'Hygie, et s'efforceroit surtout de conserver la santé plutôt que d'avoir à la rendre ; c'est ainsi que sagement empirique, et s'appuyant sur l'expérience méditative, le médecin guériroit par les remèdes qu'il auroit vu consacrés par le succès, et le médecin qui guérit, quelques simples moyens qu'il emploie, vaut bien le docteur Polytechnique, hérissé de citations et chargé de drogues, dissertant également sur tout, ayant réponse à tout, sachant tout, hors guérir son malade. (*)

M. S. U.

aussi qu'elles doivent l'organisation actuelle, et la perfection de leur musique militaire.

(*) Je fis, il y a douze ans, mon noviciat de médecine-pratique à l'armée, sous deux premiers médecins. L'un ne parloit que par aphorismes, qu'il entremêloit de vers harmonieux de Virgile, ou de nombreuses périodes de Cicéron. Ses ordonnances étoient d'un luxe admirable..... depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope..... et tous ses malades mouroient. L'autre, simple, parlant peu, consultoit plus au lit du malade que dans ses livres, et le malade guérissoit ! Honneur à la science, sans doute ; mais mille grâces soient rendues au médecin qui guérit ! !

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

DE L'ALLAITEMENT. — DES CAUTÈRES. — DU THÉ. — DES PARFUMS. — DE LA TOILETTE EN GÉNÉRAL. — DES MOEURS DU JOUR.

Vous me reprochez, Madame, de ne pas tenir exactement ma parole, et que mon style se ressent quelquefois d'une certaine contrainte quand j'aborde des questions un peu délicates pour être traitées devant des femmes; vous me demandez si je les crains; oui certes, je crains de leur déplaire en ne voulant que leur être utile. Me permettez-vous de vous observer qu'il est des sujets si graves ou si difficiles, qu'il vaut mieux les omettre que les effleurer. Mais vous provoquez décidément mon opinion sur les soins que demande l'état de grossesse et de nourrice, l'emploi des cautères, l'abus des lavemens, du thé, des eaux spiritueuses, des calmans, des parfums, des fleurs, des fards, (*) des perruques, et comme pour me faire accuser de les traiter de haut en bas, de leur souliers mêmes. . . . . Enfin vous voulez, Madame, que je dise l'influence

(*) Voyez la note *, à la fin de l'ouvrage.

qu'exerce sur la santé le changement que la mode a apporté jusqu'à l'heure même du repas, et par conséquent du lever et du coucher. Excusez ma franchise ; mais en m'offrant cette série de questions, vous venez de rédiger mon acte d'accusation, si j'y réponds avec vérité, et votre sexe ne me pardonnera point la sévérité de mes jugemens s'ils portent atteinte à ses plaisirs. N'importe, il s'agit de la santé des femmes, et vous faites valoir de si puissans moyens, votre voix éloquente prête un tel charme à ses provocations, que, dussé-je en être victime, je vous sacrifie toutes mes répugnances. Qu'il soit instruit et sauvé de la contagion de l'exemple, le sexe aimant et adoré dont vous vous faites l'interprète ; qu'il connoisse les dangers qu'il prépare à sa santé, à sa réputation, les douleurs qu'il réserve à sa vieillesse, les remords qui attendent ses dernières années, s'il n'écoute pas les avis que votre zèle arrache à ma bonne foi, avec le risque de heurter son amour-propre. La devise de l'écrivain doit être *courage et vérité*. C'est un flambeau élevé dans la nuit des siècles pour guider les nations errantes, et comme lui, qu'importe qu'il s'éteigne, pourvu qu'il ait éclairé. Je proteste de la pureté de mes intentions, et essayant de présenter mes idées de manière à ce

que l'innocence ne puise pas de fatales leçons dans ces feuilles légères destinées seulement à corriger le vice, à effrayer la coquetterie expérimentée, je tâcherai de n'être intelligible que pour celles qui n'ont plus rien à apprendre.

Pour vous, Madame, à qui des mœurs pures n'ont jamais offert que des plaisirs honnêtes et de faciles devoirs, pardonnez-moi si j'emprunte un idiôme qui ne vous est pas familier; mais épouse et mère, pensez que quelque bien élevées que soient vos filles, elles feront partie de la génération actuelle qui n'est pas aussi rigoriste, que leurs oreilles inaccoutumées à d'autres leçons que celles de la vertu, seront obligées de s'aguerrir à des sons bien étranges, qu'il vaut bien mieux qu'elles reçoivent de vous que de tout autre et le poison et l'antidote, et que si, dans ce siècle corrompu, les femmes doivent être honteuses de leur érudition, il est plus décent que ce soit avec vous qu'elles rougissent de cette instruction, que de rougir un jour avec d'autres de leur ignorance.

Chez les Francs, nos aïeux, le comble de l'éducation étoit d'empêcher la trop libre communication des sexes, et il n'y a même pas plus de deux siècles qu'on pensoit avoir atteint le sublime de l'institution, quand on remettoit entre les bras d'un époux paré des grâces et des

forces de l'adolescence, une fille jeune, belle, et surtout vierge encore. Nous avons un peu raffiné sur ces mœurs devenues trop gauloises, et je n'oserois décider si dans les hymens d'aujourd'hui, cette dernière condition est la plus exigée ou la plus exigible ; mais les mœurs en sont à ce point de corruption, que ce n'est plus de la part des hommes que les jeunes filles ont le plus de dangers à courir. Avec nos prétendus goûts antiques, c'est d'Athènes amollie, et non de Sparte magnanime, que nous avons emprunté nos vices.

« Lesbos n'est plus en Grèce, elle est toute à Paris. »

Eh ! qui se méfieroit pourtant des doux embrassemens d'une sœur, des caresses d'une amie ? . . . . . Fuis, jeune vierge, un souffle empoisonné ; égarée par une erreur de la nature, une fatale ressemblance, une ardente imagination, Zulmis en te prodiguant ces baisers, crut embrasser un amant. . . . . C'est Sapho pensant étreindre Phaon dans chaque objet qu'elle rencontre. . . . . Prends-y garde, ce délire nouveau mène plus loin qu'on ne pense, et ne se termine qu'au rocher de Leucade. . . . . Mais non, elle n'a pas même cette criminelle excuse . . . . . Homme, elle t'aimeroit moins, et convaincue de

ton sexe, elle t'adore davantage..... Ah! n'abandonne point à la recherche de ces mains outrageantes, ces charmes innocens, ces pudiques contours; sais repousser une coupable tentative, réserve à de plus doux combats cette molle résistance. Il n'est plus temps, entraînée par la confiance d'un même sexe, le trouble des sens, l'inexpérience du premier âge, la curiosité, il ne lui reste plus rien de nouveau à sacrifier à un époux; fraîcheur, innocence, elle a tout perdu, et la fleur est fanée plutôt que cueillie; enfin dupe d'un goût affreux, mais qu'ensuite elle partage, elle va chercher à son tour des victimes parmi ses novices compagnes.

Bientôt, à sa dangereuse école, elles vont préluder par des jeux solitaires à ces ridicules combats : en vain la nature réclame contre ces plaisirs précoces, et les punit par une existence douloureuse de l'infraction à la première de ses lois; rien ne les ramène au sentier dont elles ont dévié, et loin de recevoir l'encens du dieu d'amour sur l'autel consacré à ses sacrifices, elles perpétueront ces erreurs avec l'âge. Jeunes filles, elles se sont livrées à ces plaisirs qui n'admettent point de complices, ou les ont cherchés parmi elles; femmes, elles sacrifieront au culte d'Antinoüs, et cherchant à concilier, dans de stériles

jouissances, les profits du vice et les honneurs de la vertu, elles choisiront des amans imberbes, et pouvant tout chanter, hors la gloire de leur postérité. Dirai-je que le charlatanisme, appliquant à propager la mort l'art inventé pour conserver la vie, a offert à des femmes des leçons ou des moyens d'infécondité? (*) Tantôt, on a vu de ses vils suppôts, interroger avec un fer meurtrier le berceau de la nature, où sommeilloit l'innocence; tantôt un breuvage assassin enveloppoit dans une éternelle nuit l'être qui n'avoit jamais connu le jour, et dont l'unique crime étoit d'être né de sa mère..... Malheureuse! tu n'as même pas le plus léger prétexte à ton crime..... ce n'est pas pour cacher, à un époux trompé, la preuve de ton infidélité et garder l'estime publique, en vivant comme Messaline, (**) non, madame ne veut que s'affranchir des embarras de la maternité..... Mais il n'aura pas été violé en vain, ce sanctuaire où la nature élabore en silence le mystère de la fécondation..... Tôt ou tard ces

(*) (Les annales du crime ont conservé cette horrible invention née dans les *lupanars* romains, et nommée *acupunctio*.)

(**) Qui curios simulant et bacchanalia vivunt.

JUV.

crimes sont bien payés, et chez l'être même dans le cœur duquel la morale n'a plus d'accès, la douleur, au défaut du remords vient faire entendre son éloquente plainte. Le crime fut obscur, la vengeance est publique, et le lieu (*) que choisit la nature pour l'exercer atteste sa justice déshonorante. C'est Ixion, dont un vautour, sans cesse acharné, dévore le cœur sans cesse renaissant.

Il y a plus, grâce à l'excès du luxe, qui ne permet plus de nourrir une famille nombreuse, d'honorables matrônes, des femmes estimées, estimables sous tous les autres rapports, des épouses fidèles craignant une (**) honorable fécondité, et pour enrichir le fils privilégié de leur tendresse, se refusent aux lois de la nature, et ne savent qu'irriter leurs désirs sans en permettre le résultat. Femme imprudente, tu ignores que la terre déchirée par le rateau, ouverte par le soc aiguisé, se dessécheroit si la rosée fécondante ne venoit rafraîchir son sein. Tu agaces tes nerfs sans les appaiser, tu excories et ne lubrifies pas les issues ténébreuses du temple de la volupté; et

(*) L'ulcère utérin.

(**) Sed jacet aurato vix ulla puerpera lecto.

Juv.

punie à la fois par ta propre maladie et la perte de ton fils unique, tu pleureras un jour ta honteuse stérilité. . . . . tu pleureras, et rien ne te consolera. . . . . (*)

Et vous me demandez, Madame, des conseils sur la conduite à tenir dans l'état de grossesse? Si c'est pour de telles femmes, elles m'en demanderoient bien plutôt pour ne jamais le connoître; si c'est pour vos jeunes et vertueuses filles, qu'elles évitent tout ce que ces femmes se permettent, qu'elles fassent tout ce que celles-ci ne font pas. C'est dans la paix de l'âme, une vie simple et réglée, l'exercice de passions douces, d'affections avouées par la décence et le devoir, un régime sobre et sain, un travail particulier, plutôt que dans l'usage des médicamens, qu'elles acquerront les honneurs d'une heureuse maternité.

Une mode nouvelle s'élève; car la mode ici s'étend jusqu'aux devoirs et même aux ministres comme aux moyens de santé, (*) c'est d'affranchir

(*) Et noluit consolari quia non sunt.

Rachel. *Bibl. sac.*

(**) Montaigne dit : « Je plains un peuple de se laisser » lui-même piper et aveugler à l'autorité de l'usage pré- » sent, qu'il soit capable de changer d'opinion et d'avis

les femmes de donner le sein à l'enfant qu'elles n'ont pu se dispenser de porter. Un philosophe, heureux novateur, joignant le charme de l'éloquence à l'ascendant du raisonnement, le sentiment à la conviction, avoit, dans le siècle passé, su persuader aux femmes de nourrir elles-mêmes leurs enfans, au nom de leur gloire, de leur bonheur et de leur santé. Presque toutes entraînées par cet irrésistible orateur des droits sacrés de la nature, se firent nourrices. Quelques-unes qui avoient plus consulté leur zèle que leurs forces, la mode que leurs ressources, ou qui, pour remplir ce saint ministère, n'avoient point renoncé aux bals, aux festins, à la nudité surtout des costumes du jour, périrent victimes de leurs imprudences plutôt que de leur exactitude à remplir ce premier des devoirs. Soudain la cohorte des médecins galans s'est empressée d'élever la bannière de l'opposition contre l'allaitement, et les femmes s'y sont d'autant plus volontiers ralliées, qu'en renonçant à cet usage, elles étoient rendues au tourbillon du monde et des plaisirs.

» tous les mois s'il plaît à la coutume..... Mais une » chose folle, dit de Jaucourt, qui le cite, c'est l'assujé- » tissement aux modes, quand on l'étend à ce qui concerne » le goût, le vivre, la santé, la conscience.»

Mais cet oubli du plus saint des préceptes n'est pas resté long-temps impuni. Le lait stagnant dans ses réservoirs, s'est changé en un poison mortel; il infecte les sources même de la vie, et la mère barbare ne survit quelque temps à son fils unique, qui lui tend vainement ses innocentes mains, que pour souffrir de plus longues douleurs qu'aigrit encore le sentiment tardif du repentir. En vain pour détourner ses funestes influences, on employera ce remède dégoûtant et bannal, connu sous le terme ignoble de *cautère ;* les femmes bien plus familiarisées maintenant avec la chose qu'avec le mot, rougiroient de le prononcer, et ne redoutent point d'exposer leur bras à la pierre caustique qui change en un ulcère hideux ses formes arrondies. L'humeur afflue à l'endroit irrité, et les roses du teint succèdent bientôt aux lys; mais la liqueur laiteuse décomposée s'obstine à obstruer ses couloirs, ou prend une direction plus fatale encore, et de là les *leucorrhoées* si communes dans les villes où le luxe a établi son empire, où la mode décide de la santé; cependant l'estomac contrarié par les médicamens, énervé par les veilles, délabré par la distance excessive des repas, par la variété des mets, refuse ses fonctions; on veut le ranimer par les liqueurs, on le stimule

par le café, les intestins s'enflamment, et bientôt naît l'habitude des lavemens (puisqu'il faut les nommer) qui dégénère en un besoin journalier. Des vapeurs s'élèvent de l'estomac embrasé, on croit l'appaiser en l'arrosant de thé, (présent funeste des Anglais) (*) dont la saveur perfidement stiptique fronce les houppes nerveuses et dispose aux trop communs et terribles accès d'épilepsie; car il ne faut pas le dissimuler, ce que les merveilleux appellent des attaques de nerfs, ne sont que des ramifications plus ou moins éloignées de cette souche impure. Et comment seroit-il possible que les nerfs agacés par toutes les sensations, irrités par tous les genres de volupté, torturés par les parfums, les fleurs, les odeurs spiritueuses, pussent être calmes et ne frémir qu'aux douces émotions des plaisirs purs, des sentimens naturels?

Les femmes ont tout changé, tout outré; renonçant aux dons de la nature, elles ont appelé l'art, et l'art est accouru pour venger la nature. Voyez cette blonde charmante, dont les yeux semblent réfléter l'éclat azuré d'un ciel pur et sans nuages. Une chevelure longue et argentée se marioit à la douceur de son teint, autrefois

(*) .....Timeo Danaos et dona ferentes.

blanc sans imposture. Regardez sa tête aujourd'hui largement ombragée de cheveux noirs et crépus; un ardent vermillon recouvre et ne cache pas les rides prématurées qui sillonnent ses joues flétries..... Mais savez-vous, jeune décrépite, à qui appartenoit la dépouille dont vous croyez parer votre tête? Tremblez..... Les féroces Caraïbes, s'ils arborent une chevelure étrangère, ne portent du moins que celle qu'ils ont arrachée à main armée à leurs ennemis; si c'est un monument de leur barbarie, c'est aussi pour eux un trophée de gloire, et il a fallu quelque courage pour l'enlever avec danger..... mais vous, malheureuse! rien ne vous dit-il que c'est la parure d'une tête bien chère peut-être, et qui mourut victime d'un règne qu'en vain l'honneur et la pitié voudroient effacer des annales françaises, et dont le gouvernement actuel garantit le retour impossible? Ne vous suffit-il pas du souvenir de l'époque désastreuse où s'introduisit cette mode repoussante, si long-temps la livrée de l'assassinat, pour la rayer du code du goût et de l'urbanité française? Faut-il encore ajouter une réflexion d'intérêt personnel à ces hautes et si décisives considérations? hé bien, le soin de la santé s'oppose à l'admission de cet usage. Les cheveux étrangers bouchent les pores,

irritent la peau, empêchent le développement des bulbes capillaires. (*) Ils font plus, ils ont donné des dartres, parce que ces petits tubes creux contiennent et transudent, par la chaleur, une humeur étrangère, analogue à celle de leur ancien et véritable propriétaire, et la tête sans cesse brossée par l'extrémité de ces corps cilindriques, finit par s'inoculer le virus hétérogène qu'ils contiennent.

Mais poursuivons ces détails décourageans sans doute, si nous n'étions soutenus par l'espoir d'obtenir quelqu'amélioration : n'est-il pas vrai que, de la tête aux pieds, les femmes semblent avoir conjuré leur perte ? Voyez ce soulier, si l'on peut donner ce nom à l'étroite et mince lanière interposée pour unique défense entre la boue perpétuelle de Paris et ce pied déformé par les cors, grâce à la captivité de sa jeunesse. Autrefois une semelle de cuir mettoit entre le pied et l'humidité du sol un rempart impénétrable ; aujourd'hui la mode rétrécissant cette digue,

(*) « Leur exposition à l'air (des cheveux) ou l'habitude » de les cacher sous une chevelure étrangère, leur coupe » ou leur conservation, leur repos ou leur végétation ac- » tuelle, sont autant de circonstances qui peuvent produire » souvent des effets très-remarquables dans l'organisation. *Hist. nat. de la femme,* par Moreau de la Sarthe, t. 3, p. 440.

on marche sur l'étoffe qui se recourbe sous la plante du pied, se gonfle par l'eau qu'elle transmet à l'individu; de là les rhumes, les catarrhes; on tousse, mais on a un si joli soulier; un catarrhe vous suffoque, mais on court d'un pied si léger à la mort, qu'en vérité effleurer ainsi la vie, c'est jouir d'avance des honneurs de l'immortalité..... J'oubliois que les femmes ont trouvé un remède aux ardeurs de la poitrine, un remède subit, à la fois agréable et infaillible; né dans les climats brûlans de l'Asie, il a été naturalisé en France par les *Carchi*, les *Velloni*, sublimes professeurs dans l'art d'éterniser la glace, c'est le sorbet..... Honneur à ce cristal odorant et diversement coloré..... c'est la suave ambroisie des dieux; mais j'en atteste et Corvisart (*) et Fourcroy, ce mets divin est fatal aux mortels, ou ils ne doivent l'employer que comme ces présens qu'ils ont reçus des dieux pour guérir leurs maladies, et attester leur distance de la divinité; le danger augmente surtout si la

(*) Dont je m'honore d'être l'élève, et en lui offrant ici mon tribut de reconnoissance, je lui dois quelques excuses de ce que, trop jeune alors pour apprécier un tel maître, j'ai moins profité de ses leçons en les recevant, que du souvenir qu'elles m'ont laissé, quand l'âge et le goût de l'étude m'en ont fait juger le mérite.

femme qui le porte à ses lèvres, sort d'un dîner intempérant, de l'air embrasé d'un spectacle, de l'agitation d'une course, ou des convulsions d'une walse.

Peut-être vous me direz, Madame : avouez au moins, M. l'accusateur public, que les femmes plus sages que leurs aïeules, se sont affranchies des entraves des corps, et ne couvrent plus leur face entière d'un fard repoussant, qu'enfin elles ont relégué les paniers, et que votre œil peut dessiner les contours d'une taille qui n'a plus entre elle et vos désirs qu'un rempart de lin. Oui, je dois en convenir, l'art est banni de la toilette des femmes; elles consentent à porter, il est vrai, de ces ceintures magiques qui offrent à l'œil le plus exercé, la vue d'attraits qui n'existent point, et s'obstinent à faire de la taille un vase, quand la nature l'avoit dessinée en cône renversé, suivant l'expression pittoresque de Paré; mais c'est seulement pour la soutenir. Elles veulent bien effleurer d'un crépon léger leurs lèvres pâlies, et distribuant artistement toutes les nuances d'une palette inépuisable, donner du noir aux sourcils trop rares, du rose aux joues fannées, du bleu aux veines absentes, du blanc à cette peau tannée par les cosmétiques, la vie enfin à leur physionomie entière; mais c'est

sans artifice, en vérité, et seulement pour ne pas être effroyables. Femmes vaines et mensongères, quoi! ce carmin n'est pas du fard? et quand, émules de *Guérin* et *Lefebvre*, vous nous offrez ces mobiles peintures dignes non de la palme du talent, mais de celle de la perfidie; quand vos teints animés de luxure et de rouge végétal, offrent la galerie du dix-neuvième siècle, devant laquelle pâliroit celle des *Rembrant*, vous osez invoquer la nature et vous vanter de suivre ses lois?..... En vain l'art séducteur, en donnant au plomb la couleur purpurine, (*) veut vous rassurer sur l'innocuité de ses préparations; chaque coup de pinceau vous enlève une grâce, et vous donne une année; avant deux lustres, médaille quelquefois consultée, vous n'attesterez que la dépravation de goût du siècle où vous viviez. On dira : Une race d'hommes exista, qui intervertissant l'ordre des temps, des saisons et des jours, dormoit le matin, se levoit à midi, et dînoit le soir, trop heureuse quand ce n'étoit pas le lendemain! Epuisées de repos, fatiguées d'oisiveté, et lasses de sommeil, les femmes d'alors s'asseyoient sans appétit à table, mais l'horloge ordonnoit de dîner; on dévoroit, sans

(*) Le minium.

faim, les morceaux en déchirant les absens, et pour précipiter l'indigestion de la veille et la digestion du jour, on buvoit largement des (*) liqueurs actives qui faisoient digérer à peu près comme on fait sonner les heures d'une pendule détraquée, en la chargeant d'un poids trois fois trop pesant pour ses ressorts usés. Sorti du dîner, à neuf heures, il falloit bien offrir son hommage aux dieux du jour; *Garat* chantoit alors, *Elleviou* jouoit, *Vestris* dansoit, *Tessier* lisoit, *Larive* déclamoit, enfin la belle *George* régnoit, et l'on couroit en carrick découvert prendre un billet de présence chez tous ces enchanteurs. Cependant le crépuscule, comme à présent, avoit éteint les feux du jour, et la vapeur élevée par l'ardeur du soleil retomboit en brouillard : qu'importe Iris le bravoit, même sans son écharpe..... On couroit à chaque athénée, on visitoit chaque théâtre; on se montroit partout, et les trois parts des spectateurs, annonçoient l'impatience d'être interrompues, tandis qu'un groupe admirateur s'extasioit sur l'apparition de ces astres à l'horizon théâtral..... Minuit sonnoit; on sortoit de ces antres de Lemnos,

(*) Du vermouth, du kerchewaser, du rack, poisons dont le moindre danger est d'enivrer.

peuplés de Vulcains, de Plutus, de Cyclopes, de Satyres, de Mercures et de Vénus populaires. A l'ardeur étouffante de ces salles, mesquines quand on se rappelle les théâtres romains, succédoit un froid aigu; on étoit tenté de succomber à son influence et au besoin réparateur du sommeil; mais on avoit annoncé un *thé*, et la cohorte ambulante entroit en bâillant sous les lambris dorés d'un moderne Mondor; la feuille de l'arbrisseau chinois s'épanouissoit sous la liqueur bouillante; on buvoit à longs traits, l'oubli de la santé et du sommeil; le punch commençoit par égarer les têtes; la bouillotte, à son tour, venoit achever de les renverser: autour du tapis rond, le financier venoit perdre son or; le marchand, son crédit; le rentier, son dernier écu; le médecin, son temps; le banquier, sa réputation; l'écrivain, ses principes; la femme, son honneur, tous, l'estime l'un de l'autre. Sept heures du matin sonnoient; l'Aurore s'étonnoit d'éclairer ces figures qu'elle n'avoit jamais vues, et l'on alloit, à la lueur du soleil, implorer pour le jour les pavots du dieu de la nuit, afin de recommencer, le soir, la même existence. Enfin dans ce siècle de la folie, une tête de jockei, un buste et des bras nus, des mains chargées de

bagues, et de plus, *d'un ridicule*, une robe de gaze et des pieds sans souliers, voilà ce qu'on appeloit une femme à la mode.

M. S. U.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

LE DIVORCE EST UN DES EFFETS DU LUXE.

N'ALLEZ pas penser, Madame, qu'injustement morose, je trouve la mise actuelle des femmes plus ridicule que celle des siècles passés. Non; et c'est précisément parce qu'avec un pas de plus, elles seroient dans le chemin de la décence et du goût, que vous me voyez dépité de ce qu'elles prennent la route opposée. Certes, et l'épigramme de Martial, (*) qui contient la revue si plaisante de tout l'arsenal de toilette de Galla, et la peinture de Vénus devant son miroir, par Claudien, (**) et la défense

(*) « Fiant absentes, et tibi, Galla, comæ
» Nec dentes aliter quam serica nocte reponas,
» Et lateant centum condita pixidibus,
» Nec tecum facies tua dormitat; innuis illo
» Quod tibi prolatum est manè, supercilio. »

Lib. IX, epig. 18.

(**) « Cæsariem tum fortè Venus subnixa corusco
» Fingebat solio. »

de Psécas, par Juvénal, (*) et la nomenclature seule des femmes employées à ces mystères, et l'énumération des instrumens et des drogues, célébrées dans le livre des *Amours de Claudien* (**) suffiroient pour absoudre nos Françaises et prouver qu'elles sont encore aussi loin du luxe des Grecques et des Romaines, que Paris est au-dessous encore et d'Athènes et de Rome. Mais sans chercher si loin nos exemples, l'épigramme si connue d'Adisson, contre nos dames, et à la louange de la comtesse de Manchester,

(*) Quænam est hìc culpa puellæ
Si tibi displicuit nasus tuus?

(**) Dat varios nexus et certo dividit orbes
Ordine. . . . . .
. . . . . Largos hac nectaris imbres

Ornatrix, cosmetæ, psecades, piccatrices, etc.

Les aiguilles, les poinçons, les fers, les fards, les parfums, les oignons d'Assyrie, la pierre-ponce, les miroirs, les faux sourcils, les dents postiches, les cure-dents de Lentisque, les vapeurs, les poudres, les teintures, les réchauds, les bassins, les perles, l'or, les gemmes, les casques, les galères, les boucliers, etc.

In galeri modum quasi vaginam capitis.....
Scutorum umbilicos cervicibus astruendo.....

amenée à Paris par l'ambassadeur son mari, (*) prouveroit assez que le beau siècle de Louis XIV vit nos belles Françaises couvrir leurs joues de couleurs empruntées; elles y joignoient encore la mode repoussante des paniers, dont je n'oserois décider si la disparution a été due au goût de la simplicité, ou à la haine des obstacles. Mais ce qui, malgré moi, m'affecte douloureusement, c'est de les voir perdre leur réputation, leur fortune et leur santé, en employant plus d'argent et de temps à se rendre laides, pauvres et ridicules, qu'elles n'en dépenseroient à rester belles, riches et vertueuses. Qui doit-on accuser de la rupture de ces liens sacrés qui, autrefois associoient à jamais aux mêmes plaisirs, aux

(*) « While haughty gallia's dames, that spread
» O'er their pale checks, and art fuld red,
» Behel this beauteous stranger there,
» In native charms, divinely fair,
» Confusion in their looks theys hew'd,
» And with unborrow'd a.blushes glow'd.

» Quand les fières dames de France, qui couvrent leurs
» joues pâles d'un rouge artificiel, aperçurent cette belle
» étrangère brillante comme une divinité, quoique parée
» des seuls attraits qu'elle tint de la nature, leurs regards
» annoncèrent leur confusion, une rougeur naturelle se
» répandit sur leur visage (pour la première fois.) »

mêmes peines, les jours inégalement fortunés des époux. Une douce communauté, l'habitude et la conscience d'une union indissoluble aidoient à supporter ensemble le fardeau de la vie, et disposoient à une indulgence mutuelle. Le luxe corrupteur seul est venu troubler une si belle harmonie. Des familles puissantes, d'illustres maisons voyant s'écrouler, par leurs prodigalités, l'édifice colossal de leur antique fortune, il a fallu chercher dans la finance de riches héritières. Celles-ci, fières à la fois de porter un nom glorieux, et jalouses de conserver leurs richesses, ont demandé des garanties contre la dissipation de leurs magnifiques époux, et la séparation de biens a été inventée : les bourgeois ont cru de leur dignité d'imiter les grands seigneurs; (*) et enfin, la révolution aidant, on a porté cette loi, monument d'immoralité, qui a achevé notre ressemblance avec les Romains, en ouvrant la large porte des abus qui ont désolé leur empire.

Sans doute il étoit des unions tellement mal assorties qu'on eût cru voir renouveler le supplice

(*) Tout seigneur veut avoir ses pages,
Tout prince, ses ambassadeurs.

LAFONTAINE.

de Mézence ; mais pense-t-on que l'éternité du nœud conjugal n'imprimât pas à cet acte imposant plus de solennité et moins de légèreté à le contracter? dira-t-on qu'il n'opposoit pas un frein auguste à l'inconstance naturelle des hommes ? Du moins la jeune personne qu'entraînoit un goût naissant pour un homme marié, s'arrêtoit à cette désespérante idée, qu'un lien indissoluble l'attachoit à un autre, et sa vertu triomphoit de son penchant. A présent tout homme peut aimer toute femme, le lui dire, colorer même sa passion du langage de la décence, proposer d'indignes nœuds, et nul n'est sûr de retenir dans le lit nuptial la chaste épouse qu'hier encore il y pressoit amoureusement..... Dis-moi, femme volage, et plus égarée peut-être que coupable, que t'a fait cet époux, autrefois adoré, pour fuir la maison où tu partageois sa souveraineté? Il fut jaloux? Eh! l'est-on sans amour?.... violent? il sentoit vivement... soupçonneux? n'étois-tu pas coquette, peut-être?... pauvre? eh! tu as pu préférer la honteuse richesse à l'honneur de partager son heureuse médiocrité! Il étoit riche de toi et nul n'excitoit son envie. Quand tu n'aurois à te reprocher que d'avoir flétri son âme, déchiré son cœur, que de l'avoir rendu incrédule à tout sentiment d'honneur, de vertu, de tendresse, insen-

sible à tout plaisir, ne serois-tu pas bien coupable déjà ?.... Mais il te reste une fille, fruit de ses tristes amours; te crois-tu digne de l'élever? quel exemple à offrir à sa fille que celui d'une mère qui romprît le plus saint des engagemens!.... puis, parlons à cœur ouvert... tu connus la tendresse, puisqu'en des temps plus heureux ton époux le premier sut en allumer le feu sacré dans ton cœur. Crois-tu que ce cœur demeure inaccessible aux séductions des courtisans assidus, aux galanteries des agréables du jour, au sentiment, disons-le, du plus doux besoin de la nature, à l'offre enfin de la fortune? (*) car tous les piéges t'environneront : pourras-tu voir s'écouler tes beaux jours dans un éternel veuvage, ou rendras-tu ta fille témoin de tes amoureuses erreurs? Choisis..... Mais pense bien, s'il est possible, qu'après t'avoir laissée jouir dans ton printemps d'une indéfinie liberté, ton lâche époux un jour se trouve honoré du repentir tardif de ton automne : non celui-là recueille avec délices les fruits, qui vit s'entrouvir

(*) « Telles femmes, pendant la terreur, avoient donné » des preuves multipliées d'héroïsme, de qui la vertu est » venue depuis échouer contre un bouquet de fleurs, une » fête ou une mode nouvelle. » *Génie du Christianisme*, tom. 2, p. 15. Milton appelle la femme : *Fair defect of nature.*

le calice des fleurs et contemple d'un œil consolé les frimas de l'hiver, assis avec sa compagne près d'un feu pétillant, qui, pendant les ardeurs de l'été, se plut à errer avec elle sous des berceaux verdoyans, et à lire à ses genoux *Milton* et *Racine*, interrompu seulement par le bruit humide de la cascade voisine. Reviens; s'il en est temps encore, abjure une fatale erreur : le luxe seul a causé ton malheur, qu'il soit ton excuse, et puisse ce souvenir te garantir d'une rechute!.... Et vous aussi, femmes, à qui il ne manque pour être heureuses que de le vouloir, revenez à l'existence qui vous est naturelle et qui exige si peu de sacrifices; ne soyez que vousmêmes, et j'ose vous promettre de nouveaux succès. Vos habits sont divins, gardez qu'on y porte un fer profane; vos formes sont délicieuses, souffrez que j'étende seulement dessus un léger voile. Vous daignez nous permettre d'en admirer les contours; permettez aussi que le fil d'or, tissu par le ver industrieux de la Chine, s'arrondisse dessus et les captive dans des mailles ingénieuses; en accusant le nu ne le montrez plus à nos yeux, qui aiment à désirer en devinant; mais plongez-le souvent dans les flots diaphanes de l'onde de Jouvence, ou exposez vos attraits au contact de la bienfaisante rosée du bain délicieux de vapeurs. Que l'acier respecte ces beaux

et longs cheveux; que la gaîté fasse sourire ces lèvres et découvre ces perles enchâssées dans des roses ; que la décence reparoisse sur ce front découvert, le coloris de la pudeur ou du désir sur ces joues animées du teint de la santé, soyez encore l'objet de nos fêtes, l'âme de nos festins. Hébé enchante quand sa main généreuse verse au dieu du tonnerre le nectar écumant dans la coupe de l'éternelle jeunesse, et nous aimons à oublier, auprès d'une jeune beauté, nous inondant de flots du vin mousseux d'Aï, les humaines infirmités. (Vous le voyez, Madame, ma philosophie n'est pas austère.) Nous aimons, quand d'une main savamment arrondie, Caroline prélude sur la harpe, et lorsque le voile incertain des cordes transparentes embellit jusqu'aux appas qu'il nous dérobe, à frémir à l'unisson de ses accords harmonieux; nous aimons à voir Virginie cadencer mollement des pas légers, au son de la flûte, et effleurer le riche tapis qui cède à peine sous ses pieds délicats ; ses larmes sont délicieuses, quand Melpomène, un poignard à la main, menace des jours chéris et balance les destinées des empires, comme nous aimons encore à retrouver sur ses lèvres le rire de Thalie, quand cette muse nous égaie par ses instructives folies. Pourquoi me fâcher lorsqu'une joueuse jolie pa-

ralyse en mes mains un valet eunuque (*) qui, confident plus discret ou agent plus actif, eut su se placer parmi ses rivaux ou les vaincre tous, ou bien quand dans un charmant dépit d'une veine obstinée, elle jette en riant les cartes, fatal instrument de sa défaite. Enfin qui de nous ne rend pas justice à la verve de madame *Deshoulières*, à l'érudition de madame *Dacier*, à la philosophie de madame *Duchatelet*, aux inspirations amoureuses d'*Héloïse* et *Graffigny*, à l'amour maternel et si bien décrit de *Sévigné*, à la littérature de madame de *Staël*, aux vers de madame de *Bourdic*, au pinceau de madame *Lebrun*, à l'imagination brillante de madame de *Genlis*. (**) Tout dans vos mains, femmes charmantes, prend un caractère aimable; l'excès seul nuit à votre perfection, et gâteroit, je crois, jusqu'à vos qualités. Aimez ce sexe dont le bonheur se fonde sur la sensibilité du vôtre; mais n'oubliez jamais que si un moment de légèreté, ou de coquetterie, vous fit céder à la mode, vous expierez, longuement négligées par ces mêmes hommes, à l'hommage desquels vous aurez sacrifié votre santé, le plaisir

(*) La quinola.

(**) Le donne son venute in excellenza
Di ciascun arte ov' hanno posto cura.
ARIOST.

d'un triomphe instantané. Belles des dons de la nature et des forces du premier âge, ne dites point : « Qu'importe la santé. » Ce blasphème est entendu des dieux, et les dieux vous puniroient. Pensez que vous n'êtes que mortelles, jeunes beautés, que l'adulation traite de divinités; donnez des soins à parer vos formes extérieures, mais ne négligez pas l'ornement de votre esprit, ne consumez point dans un duvet oiseux un temps que vous devez au plaisir de l'existence. Levez-vous avec l'astre du jour, qu'il éclaire vos actions dignes de sa lumière ; que la propreté surtout occupe vos premiers instans; avec de belles dents, une peau soignée, et non parfumée, le luxe du linge et non des habits, la femme est toujours attrayante et prolonge la durée de son printemps; mettez entre vos repas un sage intervalle; qu'ils soient sobres, ils seront assez salubres; que vos plaisirs soient décens, ils seront assez vifs. N'invoquez les bienfaits de Morphée que lorsque son sceptre de plomb ayant assoupi la nature, la Nuit, dans son char d'ébène, se promène en silence et le couvre de son manteau étoilé ; mais ne vous couchez jamais sans avoir allégé les douleurs de l'infortune ; vos songes rians vous retraceront vos bienfaits, et vous penserez, avec Saadi, que la main est toujours la plus belle, qui

répand le plus de bienfaits. Le lendemain, le cœur content, quittez le lit avec l'aurore et le désir de faire de nouveaux heureux; belles Grecques, chaussez alors le cothurne solide, mais toujours Françaises, conservez, ah ! conservez surtout ce ton délicat, ce cœur aimant, cet esprit facile, cette tournure à la fois élégante et noble qui vous distinguent de toutes les nations, et donnez encore au reste de l'Europe des leçons de goût, de modes et même d'amabilité.

M. S. U.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

OBSERVATIONS SUR L'EFFET DES BAINS.

Le médecin-praticien, celui qui, constamment observateur, veut des faits à l'appui de la plus probable théorie, celui enfin qui ne veut pas faire courir à ses malades la chance d'un remède non éprouvé, me demandera peut-être mes observations personnelles. Je citerai d'abord, avec quelque avantage les attraits si long-temps jeunes, la santé si constamment brillante des Phrynés, (*) des Laïs, des Aspasies, dont nos femmes ont emprunté les costumes, et qui étoient dans l'usage de se baigner chaque jour. Si l'on vouloit m'opposer la différence des climats, je remarquerai que l'objection est plutôt en faveur de mon système, puisque je désire que les femmes

(*) Cette fraîcheur éternelle a ému jusqu'à Clément d'Alexandrie qui reprochant saintement aux femmes de son temps de teindre leurs cheveux, leurs sourcils, leurs joues, dit d'elles : « Ces femmes ne ressemblent pas à la » courtisane Phryné, belle sans art et sans avoir besoin » d'étalage emprunté. » Il est assez curieux de voir un père de l'église proposer une courtisane pour exemple.

corrigent, par le bain, les variations de notre atmosphère, que cette différence n'est pas aussi grande que l'on croit entre Athènes et Paris, et que la Grèce aussi, malgré la pureté de son ciel, est exposée à des transitions subites de température, par l'arrivée des vents du nord de ses montagnes ; or, ce sont ces passages rapides et alternatifs qui causent ici les chocs dangereux que je veux éviter ; mais ne sortant point de notre horizon français, je crois devoir ajouter à la conviction des femmes qui me liront, par les observations suivantes.

Une jeune personne, de Paris, y avoit épousé depuis peu un gascon, qui avoit apporté de ses montagnes toute l'ingénuité baptismale. Parmi ses préjugés innés, il avoit surtout pour l'eau une aversion si décidée, que depuis celle qu'il avoit reçue en naissant, il n'en avoit jamais employé une goutte à quelque usage que ce fût. Fidèle aux usages nouveaux et ayant peut-être autant de secret plaisir que de droits à s'en prévaloir, la jeune épouse avoit adopté la mise moderne. Après une partie de campagne, prolongée dans une nuit d'été, elle revient rapidement en voiture, se couche à demi-souffrante, dort mal et se réveille avec une rétraction de la jambe gauche. Je fais d'abord faire une friction de tein-

ture de cantharides pour appeler à la peau, mais sans succès : je propose ensuite un bain chaud et des douches. L'hydrophobie du mari s'exalte à ma proposition. On appelle un médecin plus traitable ; il ordonne des sangsues, des pillules de fiel de bœuf, quelques infusions carminatives ; le mal empire ; on alloit poser un vésicatoire : je suis de nouveau consulté ; même conseil qu'auparavant. Heureusement une vieille tante meurt à Bordeaux ; la succession y appelle le mari, et quinze jours après, la femme plus docile pendant son absence, et qu'il avoit laissée dans un état de fausse ankilose, court le recevoir à son arrivée, lui saute au col, et le reconcilie avec l'eau, du moins en bain.

Une dame, que les menaces publiées contre la nudité par le docteur Désessartz dans différens journaux, avoient effrayée, mais qui vouloit garder sa nouvelle toilette et réunir les douceurs de la santé et les jouissances de la coquetterie, vint me consulter, il y a environ huit mois, et précisément à l'époque de cette épidémie catarrhale qui moissonna, pendant l'hiver dernier, tant de malades ; j'insistai sur les conseils du docteur, notre maître, et j'obtins un mouchoir et des manches : malheureusement un bal charmant arriva et l'emporta sur Désessartz et moi. On y

alla, déshabillée en divinité ; on y dansa comme un ange, mais on y tomba malade comme une femme : une peau brûlante et sèche, une fièvre dévorante, une soif inextinguible, une respiration douloureuse et précipitée n'attestoient que trop bien l'humanité de la folle dame, dont un bain tiède de quatre heures, et deux tasses d'infusion théiforme de fleurs de tilleul enlevèrent, comme par enchantement, tous ces funestes prodromes de la plus dangereuse péripneumonie. Corrigée par cette leçon, et par reconnoissance pour l'instrument de sa guérison, elle a continué journellement l'usage des bains, en les variant selon la température du jour, et je dois avouer que je l'ai vue porter les modes nouvelles sans que sa santé en soit altérée ; elle a même davantage de cet embonpoint rosé, de cet air de vie qui sont le résultat du facile exercice de toutes les fonctions. Il y a plus, deux jeunes personnes qu'elle élève, dont l'une est encore dans l'enfance et l'autre touche au moment de la puberté, partagent son régime de bains, qu'elles ont trouvé délicieux, surtout pendant les ardeurs de l'été dernier, et quoique soumises à la mode dominante, leur santé est sensiblement améliorée, et leur développement de la plus belle espérance.

J'ai cité, Madame, ces exemples à une de

mes parentes, dont la fille paroissoit prévenue de *rachitis*. (*) Depuis trois mois il ne s'est pas écoulé un jour que l'enfant n'ait pris un bain tiède, qu'on refroidit un peu en le terminant. La colonne vertébrale se redresse très-sensiblement, les articulations ne sont plus tuméfiées, les glandes disparoissent; enfin toute l'habitude du corps, qui étoit blafarde et empâtée, offre à l'œil satisfait le coloris d'une chair animée par la vie et la santé. Cette jeune personne est sur le point de subir la loi mensuelle, imposée à son sexe, et je vais continuer ces bains, mais avec les modifications appropriées au passage de l'enfance à une existence nouvelle.

Je connois une actrice, dont le talent est aussi célèbre que la beauté, et elle n'explique l'invariabilité de sa santé, malgré les fatigues, les veilles, les sueurs interceptées, l'exercice excessif, les rapides changemens de costumes par le froid et le chaud sans accident, que par l'usage qu'elle a conservé de prendre un bain chaque jour, le moins chaud possible, quelque temps qu'il fasse;

(*) J'indique avec plaisir au public, que, suivant les traces de son père, M. Levacher de la Feutrie, se voue particulièrement, et avec succès, à la cure de cette maladie.

car il ne faut pas surtout perdre de vue que la température des bains doit être toujours relative à celle de l'air dominant, avec qui nos pores sont en relation proportionnelle : ainsi un bain à vingt degrés, qui seroit très-chaud dans l'hiver quand le thermomètre indique zéro, paroîtroit très-froid l'été, et enrhumeroit même quand le thermomètre est élevé à 30 degrés à l'air libre, parce qu'indépendamment de sa température propre, l'eau porte une fraîcheur particulière sur le corps, à raison de l'absorption de ses molécules.

Je pourrois, Madame, surcharger cette correspondance, peut-être trop étendue déjà, quoiqu'il reste beaucoup à dire encore, d'une série d'observations aussi concluantes, tant personnelles que de mes collègues; mais je crains de r'ouvrir des plaies mal fermées, de renouveler de trop justes douleurs, en exhumant la mémoire de toutes les jeunes personnes moissonnées par la mode. Chaque société m'offroit une victime, et ne m'a laissé que l'embarras du choix et le vif désir d'en arracher au luxe dépopulateur..... Qu'ai-je besoin de citer davantage, quand une démonstration rigoureuse a prouvé que l'effet des bains est d'assouplir la fibre, de rendre égale la circulation du sang, d'enlever aux humeurs leur animalisation surabondante, de faciliter le

jeu des organes, d'accoutumer les femmes aux variations de l'atmosphère, et de remplacer, jusqu'à un certain point, l'usage des habillemens qu'elles ont quitté, et que je les conjure encore, au nom de tous leurs intérêts, de reprendre.

C'est pour les femmes que j'esquissai, trop à la hâte sans doute, cet essai peut-être un peu long, mais que le temps, mes travaux particuliers et l'arrivée de l'hiver, saison consacrée particulièrement aux dangers que je combats, ne m'ont pas permis de faire plus laconique. Un jour, peut-être, il me sera donné de m'occuper avec plus de loisir et de réflexions encore de la santé d'un sexe auquel le nôtre doit ses plus grands, ses plus vrais plaisirs, et pour lequel ma vénération égale ma reconnoissance..... hélas! maintenant bien désintéressée!! Peut-être alors aussi, décidant le procès, le temps, ce grand régulateur des événemens et père des découvertes aura-t-il proclamé la délivrance du legs du sage *Dumoulin*, à laquelle, plus j'étudie, plus je compare et plus volontiers je donne ma part d'adhésion héréditaire : *la diète et l'eau.*

J'ai parlé de la beauté des femmes, des moyens de la conserver, et loin de m'en défendre, ma seule crainte est d'être resté au-dessous d'un tel sujet; mais si quelque censeur le trouvoit peu

séant à la dignité doctorale, si nous étions déchus de la galanterie française, à ce point qu'il fallût que je m'en justifiasse, ai-je besoin de rappeler l'influence de ce sexe sur le nôtre, soit en donnant des citoyens nombreux, beaux et vigoureux à l'état, soit en offrant à ceux qui le gouvernent, l'éclairent ou le défendent, la conquête de leurs attraits et le charme de leur esprit comme un prix digne d'eux et comme un délassement de leurs nobles travaux. La beauté crée les héros dont elle est la récompense, elle fait croître le laurier dont elle doit couronner : mais que seroient tous ces brillans avantages, si la santé, fille de la modération et mère du plaisir, ne relevoit encore l'éclat de la beauté en ceignant elle-même son front de sa propre guirlande de roses et d'immortelles. Ainsi Vénus prêtant sa ceinture à l'auguste Junon lui donne, non pas la beauté qu'elle possédoit déjà, mais la grâce qui la fait valoir et sans laquelle elle commande les hommages, sans inspirer l'intérêt. Junon n'étoit que majestueuse et belle, ce présent la rend aimable et attrayante, et le maître des dieux s'étonne de lui trouver des charmes inconnus. La santé est le fard de la beauté, comme la propreté est le voile de l'indigence.

Qu'il me soit permis, Madame, de terminer

en appelant sur cette importante question l'œil d'un gouvernement pour qui rien n'est petit; imitateur des sublimes institutions des Grecs et des Romains, noblement enrichi de leurs magnifiques dépouilles, il a des droits particuliers à naturaliser chez nous la plus sage peut-être de leurs coutumes, et si l'on vit les empereurs aussi jaloux du bonheur de leurs sujets que des suffrages de la postérité, descendre de leurs chars pour élever de leurs mains triomphales des édifices consacrés aux bains publics des Romains, peut-être le fils aîné de la victoire ne trouvera-t-il pas indigne de ses mains consulaires, de tracer des enceintes où le Français, puisant en même temps aux sources du plaisir et de la santé, se délasse de ses succès guerriers, et répète à la fois, un jour, les chants de la gloire et l'hymne de la paix.

M. S. U.

LETTRE VINGTIÈME.

DESCRIPTION DES BAINS DE TIVOLI.

J'AVOIS terminé ici, Madame, cette correspondance, dont je crains bien que vous accusiez la longueur, quand on m'a engagé à voir un établissement de bains d'eaux minérales artificielles, formé depuis trois ans près de Tivoli, à l'hôtel autrefois occupé par l'École-des ponts et chaussées, et dont j'ai eu occasion de vous parler avantageusement dans mes lettres précédentes. Cette excursion étoit trop de mon goût, et convenoit trop bien à la promesse que vous avez reçue de moi, de vous transmetsre tout ce qui viendroit à ma connoissance relativement à cet objet, pour que je ne m'empressasse pas de la faire. J'ai trouvé l'extérieur le plus avantageux : une avant-cour précédée d'une avenue, des remises pour les voitures, une distribution sage, et telle que les services peuvent se croiser sans se nuire, les baigneurs des différens genres de bains ne se rencontrer qu'autant qu'ils le désirent, enfin que la séparation du quartier des

hommes et de celui des femmes est très-bien établie; une prairie contenue dans l'enceinte, et destinée à nourrir des vaches, des chèvres, des ânesses, pour les personnes à qui l'usage du lait sera ordonné; une maison de belle tenue, à l'entrée de laquelle sont au rez-de-chaussée les bureaux, et au premier étage un grand salon en rotonde, où, en cas d'affluence, les baigneurs peuvent se réunir; il communique de plein pied à un jardin demi-anglais, et suffisant pour la promenade des baigneurs, qui d'ailleurs jouissent, moyennant une très-légère rétribution, du droit d'entrée dans le jardin de Tivoli qui y est contigu, au moyen de l'abonnement général des propriétaires des bains. Je ne vous ai point parlé d'eux, Madame, et c'est par eux que j'aurois dû commencer, ne fût-ce que par reconnoissance de leur accueil hospitalier, et parce qu'il semble qu'on a la connoissance d'un établissement quand on a fait celle de ceux qui l'ont fondé. L'un, Mr. Paul, a fait ses preuves en ce genre, en élevant à Lyon et à Genève deux établissemens pareils qui sont en pleine activité : il est, comme le dit un rapport officiel fait à l'Institut, et que je vais avoir occasion de vous citer tout à l'heure, « très-au courant des moyens chimiques d'imi-

» ter les eaux minérales, et connoît toutes les » ressources qui sont au pouvoir de l'art. » Cet éloge donné par une commission composée de messieurs Portal, Pelletan, Fourcroy, Chaptal et Vauquelin, me dispense de tout autre, et est justifié par la lecture d'un *Mémoire* qu'il adressa à l'Institut, dans la séance de la classe du 26 brumaire an huit, sur la fabrication des eaux minérales. Son associé, M. Triaire, occupé des détails d'administration, et des honneurs des bains, y porte un esprit d'aménité et de bon ton, qui inspire dès l'abord la confiance. Vingt domestiques de l'un et l'autre sexe sont au service de ceux ou celles qui s'y baignent; mais il y en a toujours un spécialement affecté à chaque cabinet de bain.

Bien sûrement, si quelque établissement a des titres au succès, c'est celui qui joint à des ombrages frais, des eaux jaillissantes, un air pur, des promenades délicieuses, un grand espace, des appartemens nombreux, distribués avec intelligence, le voisinage de la bonne compagnie, des eaux minérales de toute espèce, les conseils des médecins les plus accrédités, la protection du gouvernement, l'instruction et les soins des propriétaires. Faisons avec eux, Madame, la revue de cette maison; vous voyez ici, à main

gauche, les bains hydro-sulfureux ; on les a tenus éloignés du reste des bains, à cause de l'odeur qui, en attestant leur efficacité et la vérité de leur imitation, n'en révolte que davantage ceux qui ne sont pas familiers avec elle. C'est ce qu'on nommoit autrefois du foie de soufre ; c'est ce que les Macédoniens qui avoient, disoit Philippe, le défaut d'appeler les choses par leur nom, eussent traité d'odeur d'œufs pourris. Ce bain est très-énergique dans toutes les affections de la peau et les embarras des viscères. Il y en a de plusieurs sortes.

Pour que ses eaux imitassent parfaitement celles de la nature, le citoyen Paul s'est conformé scrupuleusement aux analyses faites par Bergman, et par les autres chimistes qui ont suivi la méthode rigoureuse de cet homme célèbre. Les analyses qui manquoient, ou qui paroissoient insuffisantes, ont été rectifiées ou faites en entier par le citoyen Vauquelin, dont on connoît le talent et l'exactitude. On jugera de la composition de ces eaux par le tableau suivant, que le citoyen Paul m'a communiqué.

Chaque bouteille de 6,11 hectogrammes (20 onces) d'eau, contient les doses suivantes :

1°. *L'eau de Seltz forte.*

Acide carbonique dégagé par l'effervescence.	5 fois son volume.	
Magnésie.	106,15 milig.	(2 gr.
Carbonate de soude. . .	212,30	(4
Muriate de soude 1 gr. .	167,26	(22

2°. *L'eau de Seltz douce.*

Acide carbonique dégagé par le feu . . . . . 4 fois son volume.

Les trois sels aux mêmes doses que la précédente.

3°. *L'eau de Spa.*

Acide carbonique par l'effervescence.	5 fois son volume.	
Magnésie.	212,30 millig.	(4 gr.
Carbonate de soude. . .	106,15	(2
Muriate de soude. . . .	17,69	($\frac{1}{3}$
Carbonate de fer.	26,54	($\frac{1}{2}$

4°. *L'eau de Spa forte.*

Composée comme la précédente, avec le double de carbonate de fer.

5°. *L'eau de Sedlitz.*

Acide carbonique par
l'effervescence. . . . . 5 fois son volume.
Sulfate de magn. 7 gr. 643 millig. (144 gr.

6°. *L'eau de Vichy.*

Acide carbonique par
l'effervescence. . . . . 2 fois son volume.
Carbonate de chaux. . . 106,15 millig. (2 gr.
Carbonate de magnésie. 26,54 ($\frac{1}{2}$
Carbonate de fer. . . . 5,31 ($\frac{1}{10}$
Carbon. de soude, 1 gr. 273,81 (24
Sulfate de soude. 318,45 (6
Muriate de soude. . . . 212,30 (4

7°. *L'eau de Bussang.*

Acide carbonique par
l'effervescence. . . . . 3 fois son volume.
Carbonate de soude. . . 318,45 millig. (6 gr.
Carbonate de fer. . . . 6,63 ($\frac{1}{8}$

8°. *L'eau de Vals.*

Acide carbonique par l'effervescence.	3 fois son volume.	
Muriate de soude. . . .	689,98 millig.	(13 gr.
Sulfate de fer.	26,54	($\frac{1}{2}$
Sulfate d'alumine. . . .	6,63	($\frac{1}{8}$
Carbonate de fer.	39,81	($\frac{3}{4}$

9°. *L'eau de Contrexeville.*

Acide carbonique par l'effervescence.	1 douz. de son vol.	
Sulfate de chaux. . . .	318,45 millig.	(6 gr.
Carbonate de chaux. . .	212,30	(4

10°. *L'eau de Balaruc.*

Acide carbonique par l'effervescence.	2 fois son volume.	
Terre calcaire.	212,30 millig.	(4 gr.
Muriate de soude. . . .	636,90	(12
Carbonate de potasse. .	212,30	(4

11°. *L'eau de Plombières.*

Acide carbonique par l'effervescence.	1 vingt. de son vol.
Sulfate de chaux.	159,23 millig. (3 gr.
Carbonate de chaux. . .	106,15 (2
Sulfate de magnésie. . . .	53,08 (1

12°. *L'eau de Barège.*

Contient par bouteille dix ou douze gouttes de la composition suivante :

Eau commune. .	244 gram.	573 millig.	(8 onc.
Sulfure de soude.	1	911	($\frac{1}{2}$ gros.
Carb. de soude. .	61	143	(2 onc.
Muriat. de soude.	7	643	(2 gros.
Huile de pétrole.	12 gouttes.		

. . . . . .

13°. *L'eau de Bourbon-Lancy.*

Gaz hydrogène sulfuré. .	1 sixième de son vol.
Alkali minéral.	4 grains.
Muriate de soude. . .	6 gr.
Carbonate de chaux. . .	2 gr.

14°. *L'eau alcaline gazeuse*

Acide carbonique par
l'effervescence. . . . . 6 fois son volume.
Carb. de potasse... 7 gr. 643 milligr. (144 gr.

15°. *L'eau hydrogénée.*

Gaz hydrogène. . . . . 1 tiers de son volume.

16°. *L'eau hydro-carbonée.*

Gaz hydrogène carbon.. 2 tiers de son volume.

17°. *L'eau hydro-sulfurée foible.*

Gaz hydrogène. . . . . moitié de son volume.
Gaz hydrogène sulfuré.. $\frac{1}{32}$ de son volume.

18°. *L'eau hydro-sulfurée forte.*

Gaz hydrogène. . . . . moitié de son volume.
Gaz hydrogène sulfuré.. 1 quart de son volume.

19°. *L'eau oxigénée.*

Gaz oxigène. . . . . moitié de son volume.

A ces eaux indigènes, on a joint des eaux d'Italie et du Valais, jusqu'ici inconnues et inusitées en France. (*)

C'est à M. Attumonelli, médecin et professeur à Naples, que l'on doit l'exacte analyse de ces eaux, d'après laquelle on les recompose ici. Elles sont de quatre espèces, celles de Naples, celles de Gurgitelli, de Pisciarelli et de Louëche; les trois premières appartiennent au territoire de Naples, où l'on en fait un grand usage.

L'eau sulfureuse de Naples contient le quart de son volume de gaz hydrogène sulfuré, et deux fois son volume de gaz acide carbonique : elle réussit dans les maladies de la peau, les affections du foie, le scorbut, le flux de ventre invétéré, les maux syphillitiques, etc.

L'eau de Gurgitelli, très-utile en bains, en douches, lotions et injections dans les rhumatismes chroniques, les paralysies, les ulcères

(*) Voyez l'Appendix. *

anciens, les caries des os, les foiblesses organiques, et les différentes espèces de *prolapsus*, contient pour vingt onces d'eau, cinquante grains de carbonate de chaux, dix grains de muriate de soude, quarante grains de carbonate de chaux, vingt grains de magnésie, gaz acide carbonique deux fois son volume.

L'eau de Pisciarelli tient dans vingt onces d'eau dix grains de sulfate d'alumine, vingt-un grains de sulfate de fer, quatorze grains de sulfate de chaux, dix grains d'acide sulfurique, et cinq fois son volume de gaz acide carbonique; elle s'emploie, à Naples, contre les gonorrhées invétérées, dans la leucorrhée, le diabétés et la phtisie pulmonaire. Quelques médecins remplacent par son usage celui du kinkina, dans plusieurs espèces de fièvres.

L'eau de Louëche est la même que celle de Barège, mais elle contient un tiers de plus de gaz sulfureux, et est par conséquent éminemment plus active.

On prend de ces eaux tant en breuvage qu'en bains.

Cette longue galerie que vous voyez est le corridor où aboutissent les différens cabinets de bains d'eau minérale; il y en a douze. Neuf cabinets sont destinés pour donner les

grandes douches, et au mérite de ce moyen si efficace en médecine, on ajoute celui de pouvoir donner en même temps, et sans changer de position, à une femme, par exemple, ayant un ulcère caché, un bain hydrosulfuré à l'extérieur, une douche intérieure d'eau émolliente, et un verre d'eau de Vichi à boire, et l'on sait que tel mal secret peut exiger à la fois un bain relâchant, une douche tonique, un breuvage fortifiant. Cet appareil, qui semble fixer votre curiosité, est celui qu'on met en jeu pour donner la douche ascendante, moyen spécifique dans les constipations invétérées : mais ce qui est fait surtout pour l'exciter, est le bain de vapeur ou oriental. Je finirai par cette description. Au reste, il y a ici trente baignoires en perpétuelle activité. L'eau qui sert à ces bains, est tantôt celle de la Seine, tantôt, lorsque celle-ci est trop basse, l'eau s'écoulant des sources de Chaillot qui contiennent du sulfate de chaux dont on la débarrasse par un mécanisme de filtres particuliers. Messieurs Paul et Triaire ont établi des tuyaux rendant au grand réservoir de la rue du Mont-Blanc, qui lui-même communique avec un puisart nouvellement pratiqué par M Haupoix, au milieu de la Seine, et c'est lui qui fournit ainsi à toute la maison, une eau à la fois abondante et salubre.

Ce cabinet au rez-de-chaussée, est la pièce destinée au bain oriental, dont je vous parlerai bientôt. Jusqu'ici il a été destiné à donner des bains de vapeur partiels; on plonge dans cette chaise exactement fermée, un bras, une jambe, le corps même, et la vapeur qui y monte ouvre les pores, détend les fibres, mobilise l'humeur, l'entraîne par les sueurs, sans porter à la tête, qui reste dans l'air atmosphérique. C'étoit là tout le secret de ces bains de *Saadoz*, si vantés en Angleterre, et maintenant aussi injustement dépréciés qu'ils étoient ridiculement exaltés. On trouve d'ailleurs dans cet établissement, tant pour bains, qu'en bouteille pour exporter, des eaux factices de Seltz, de Spa, de Vichi, de Bussang, de Vals, de Contrexeville, de Balaruc, de Plombières, de Barège, Sedlitz, alkalines, gazeuses, oxigénées, hydrogénées, hydro-carbonées, hydro-sulfurées, et généralement toutes les eaux minérales connues, ou même que l'on voudroit composer, et tel est surtout l'avantage des eaux minérales artificielles sur les naturelles, qu'on peut à volonté augmenter ou diminuer l'énergie de ces liquides, selon la nature du mal, le tempérament du malade, et la prescription médicinale, et qu'elles perdent moins au transport.

Déjà un médecin estimé (*) a, dans un rapport également éloquent, véridique et érudit, du mois de brumaire an 11, indiqué les titres de cet établissement à l'estime publique. Un autre de nos confrères, (**) philosophe voyageur, et honorant l'art de guérir par d'heureuses découvertes puisées dans ses lointaines observations, se propose de joindre à cette brillante théorie, une pratique d'autant plus sûre, qu'elle est le résultat de remarques faites sur les lieux, et je vous en rendrai bientôt compte ; mais nul de nous n'auroit atteint le but, s'il n'avoit fait précéder cette organisation des suivantes réflexions préliminaires que j'aime à vous soumettre.

En Grèce, à Rome, l'esprit de liberté, si vanté chez nous, si pratiqué chez eux, le beau rêve d'égalité, devenu si discrédité, y étoient si réels que les bains publics étoient remplis de toutes les classes de la société. Le magistrat,

(*) Le docteur Lafisse, président de la société de médecine de Paris, et praticien très-accrédité.

(**) Larrey, premier chirurgien de l'armée d'Égypte, dont il a rapporté des vues nouvelles dans son art, qu'il vient de publier dans un excellent ouvrage ayant pour titre : *Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient en Égypte et en Syrie.*

l'ouvrier, le poëte, le général, Irus et Achille, Aristide et Hyperbolus se baignoient ensemble; l'eau niveloit les rangs. Le Français, plié à de longs préjugés, dont peut-être se dépouillera la génération suivante, soit pudeur, soit vanité, délicatesse ou amour-propre, ne consentira de long-temps à entrer, lui centième, dans un réservoir commun d'eau chaude; la honte de montrer un appareil moins herculique, une difformité, un cautère inconnu, une humeur dartreuse occulte, une chevelure empruntée même, la crainte de la contagion d'un mal voisin, tout s'oppose au succès d'un monument public de ce genre, pour les hommes riches qui ont passé quarante ans; (*) les vieilles femmes inaccoutumées à se communiquer le spectacle de leurs charmes postiches, de leurs infirmités secrètes,

(*) On m'objectera peut-être l'affluence à tous les bains publics de Paris, à l'école de natation, à certaines eaux, aux boues de Saint-Amant, aux bains de Welche dans le Valais, d'Aix en Savoie, où les baigneurs et les baigneuses, couverts d'un simple peignoir, sont réunis quelquefois pendant huit heures dans les mêmes enceintes. D'abord on répondra qu'à l'école de natation, ce sont tous jeunes-gens qui ont plus de modestie que de pudeur; aux bains publics de rivière, ce sont tous gens du peuple; et leur joyeuse enceinte n'est sûrement pas l'école des mœurs; quant aux bains des eaux qu'on vient de citer, je remar-

de leurs contours empruntés, de leur peau naturelle même, séront encore plus difficiles à se décider à cet esprit de communauté; il ne trouveroit de partisans que chez les femmes jeunes sans art, belles sans fard, fraîches sans imposture. A elles pourroient se joindre les jeunes-gens de toutes les classes, et ceux même de la caste riche ou nobiliaire, qui ont senti leur âme s'élever à la contemplation des usages antiques et de la moderne liberté, ceux plus jeunes encore dont le cœur a palpité presque en naissant au rithme des chants de l'indépendance, les soldats vieillis sous les drapeaux, et accoutumés à une solidarité de besoins et de plaisirs, de souffrance et de gloire. Un petit nombre d'hommes exempts de préjugés, pourroient offrir un peuple naïf, à qui plairoient ces institutions républicaines; mais

querai que les baigneurs, étrangers l'un à l'autre, n'y passent ordinairement ensemble qu'une saison, et se quittent là pour ne se revoir jamais, puis en venant aux eaux, on a déjà, par cette seule démarche, avoué au moins une infirmité, au lieu qu'à Paris les baigneurs pouvant se rencontrer dans la société, où ils se donnent pour bien portans, et sont rivaux de gloire, de plaisir, de prétentions, ou d'intérêt, ces mêmes individus si sociables, aux eaux, se gêneroient à Paris par leur aspect mutuel; au surplus, l'habitude et le temps peuvent, un jour, corriger de ce travers.

en attendant, la France sera-t-elle privée d'un moyen de salubrité aussi sûr que facile? j'ai pensé qu'on pouvoit concilier ces opinions différentes, en indiquant à la génération contemporaine, un projet de bains privés appropriés à ses goûts, en offrant à celle qui doit suivre, le beau modèle des bains publics d'Alexandrie, d'Athènes et de Rome. Je ne dissimulerai même pas que je crois la France arrivée à ce goût des monumens antiques, tel qu'elle finira par leur donner des rivaux chez elle, et cette opinion suffit pour motiver le soin que j'ai pris de faire sur ce sujet de longues et pénibles recherches, et de vous en transmettre le résultat. En attendant ces temps fortunés, ce sera chez les Orientaux, jouissant actuellement des délices du bain que je crois le plus convenable au goût et à la santé des Français, que je puiserai mes exemples et le modèle de ceux à élever dans Paris, en y ajoutant dans leur application à notre climat, les changemens qu'exige la différence du sol, de l'habitude, des mœurs, des préjugés même, et du caractère national. (*)

(*) On ne peut trop s'étonner de ne pas voir dans chaque cabinet de bain un thermomètre, sans lequel il est impossible de préparer un bain à la température exigée

Je vais rapidement retracer la manière d'administrer ce bain dans l'Egypte, et celle de le donner dans nos contrées; permettez-moi, Madame, de recueillir mes idées avant de vous les exposer.

M. S. U.

par l'état de maladie du sujet, ou même par sa constitution, s'il jouit d'une bonne santé et toujours par la saison. On doit recommander, pour la confection de ces intéressans instrumens, le citoyen *Chevalier*, ingénieur-opticien, membre de l'Athénée, artiste recommandable, demeurant quai de l'Horloge, n°. 1; ses thermomètres à bains, qui sont aussi exacts que sensibles, doivent leur perfection à quelques changemens heureux que cet artiste ingénieux a faits dans leur construction. Le thermomètre à bain du citoyen *Chevalier*, est d'une forme cylindrique, d'environ vingt-deux centimètres de long, sur un diamètre proportionné; mais ce qui fait trouver dans son instrument une plus grande sensibilité, c'est l'amincissement (sans perte de solidité) du verre dans la partie du tube où est logée la boule remplie d'esprit de vin ou de mercure; on doit préférer l'emploi de ce dernier.

LETTRE VINGT-UNIÈME.

DU BAIN DE VAPEUR. — DE L'ART DE MASSER. — RÉCAPITULATION.

On doit considérer dans le bain des Orientaux deux objets très-distincts, l'action de baigner et celle de masser.

On n'entend point ici par baigner, plonger le corps dans un liquide condensé, mais au contraire l'exposer à l'action d'un fluide vaporisé. Je vais sommairement rappeler les moyens d'obtenir cet air vaporeux si tristement parodié jusqu'ici, à Paris, et d'une manière plus propre à en dégoûter et à énerver, qu'à donner du plaisir et de la vigueur. Les effets du bain étant les mêmes sur l'économie animale, avec plus ou moins d'énergie, selon qu'ils sont plus ou moins vivement et convenablement appliqués sous forme de vapeur ou de liquide, on conçoit qu'il est essentiel que ce soit un homme de l'art qui assigne les cas où le bain ordinaire ne suffisant pas, il est indispensable de recourir à la vapeur, ou même à la douche; et je ne le dissimule point, ces attributions différentes

demandent beaucoup d'instruction, et le tact d'un médecin très-exercé; mais la précédente théorie des bains doit suffire pour en expliquer l'effet, et je passe à l'exposition des particularités qu'offrent l'administration du bain oriental, et l'art de masser.

On a vu par la description du bain de vapeur des Egyptiens, par Savari que j'ai cité avec d'autant plus de confiance, que des voyageurs d'une autorité imposante, m'en ont assuré la fidélité, quelle est la distribution des pièces qui le composent. Celui qui veut être baigné, passe insensiblement, par un long corridor échauffé, de la température extérieure à une graduellement plus élevée. Les pores se dilatent lentement, jusqu'à ce qu'arrivé à la salle même du bain, un jet d'eau chaude montant en filet capillaire, offre au calorique versé dans l'air, par des poëles cachés, et retenu par l'humidité, une d'autant plus facile divisibilité de ses molécules, qu'elles se présentent sous une plus petite masse, et dans un état d'ascendance et non de pesanteur; à ce filet d'eau se joint la volatilisation continue d'un bassin d'eau bouillante.

L'eau ainsi vaporisée forme un nuage qui, montant au sommet de la voûte, revêtue en marbre ainsi que toutes les parois de cette étuve,

s'y condense, ruissèle le long des murs, et cause, en retombant, une humidité perpétuelle entretenue encore par la précaution que l'on a prise d'établir le pavé aussi en marbre et à deux pieds au-dessous du niveau des cours environnantes, tandis qu'au milieu une douce chaleur tient en suspension la vapeur sans cesse exhalée du bassin bouillonnant et de la fontaine d'où jaillit le jet d'eau chaude.

Le corps est imbibé de toutes parts de la rosée de cette humide atmosphère, et comme enveloppé d'un nuage d'eau toujours chaude, toujours renouvelée, et se présentant à tous les pores, sous toutes les formes, à tous les degrés de chaleur, par conséquent sous toutes les modifications les plus propres à irriter les houppes nerveuses, à dissoudre les petits corps obstruant les pores exhalans et absorbans, enfin à s'introduire dans tout le système.

Une moiteur facile s'établit dans tout le corps, et est encore augmentée par l'action du serviteur, qui vient vous retourner, vous pétrir, enfin vous masser. Cette opération exige infiniment de délicatesse et d'habitude, et c'est surtout à elle que l'on doit le bien-être qui résulte d'un bain vaporeux.

Cependant les corpuscules qui bouchoient

les pores se dissolvent par l'eau devenue plus active, en proportion de son augmentation de calorique ; le serviteur intelligent les enlève par des frictions réitérées. C'est alors qu'il est salutaire et agréable d'oindre légèrement le corps d'essences odorantes : elles occupent à leur tour les pores devenus libres, et empêchent la sortie du fluide absorbé.

On ajoute à cette imperméabilité des pores, en recevant quelques douches d'un robinet d'eau froide, qui condensent le tissu cellulaire et lui rendent sa première énergie. Le bain se termine en s'enveloppant le corps de linges chauds qui s'emparent du peu d'humidité qui reste à sa surface et lui permettent d'arriver sans risque à l'appartement extérieur, où les poumons retrouvent leur atmosphère accoutumée.

C'est surtout dans cette dernière pièce que, dégagé des impuretés qui ternissoient la peau, les articulations assouplies, les muscles exercés, les nerfs éveillés par le massement, la poitrine recouvrant son aliment naturel et l'aspirant dans ses vastes réservoirs pour l'expirer de nouveau, et les distendre encore, on acquiert une énergie de forces, une liberté d'esprit, un calme de passions, une richesse d'imagination, une suavité de pensées inaccoutumée, on jouit enfin avec

délices d'une existence nouvelle et inconnue à celui qui n'a pas essayé de ces bains.

Tel est le simple mécanisme, tel est, Madame, l'effet des bains que je propose aux fortunés habitans de Paris, en attendant que le goût national en ait fait une habitude générale, et l'on peut, avec sécurité, prédire qu'avant vingt ans, il se sera prononcé pour elle, ne fût-ce que par le calme délicieux qui succède au massement; en effet, cette opération si simple, au premier coup d'œil, est de la plus grande influence, si l'on veut y réfléchir et la considérer, soit relativement au plaisir qu'elle procure, soit par rapport à son influence sur la santé.

Quelques praticiens pensent aujourd'hui que le système blanc est le dépositaire, le véhicule des affections morbifiques, toutes les fois qu'elles ne reconnoissent point pour cause une lésion d'organe, une désorganisation de viscère, une solution de continuité. La régularité du système sanguin importe sans doute à la vie; mais il n'est que l'indicateur et non le modérateur de la santé; des oscillations iso-chrones attestent la corrélation des organes fonctionnaires, l'ensemble du jeu des parties; mais si elles cessent d'être correspondantes, ce n'est point par quelque erreur spontanée du fluide sanguin, mais par

un trouble imprimé au système lymphatique, et si l'on pouvoit comparer quelque chose à notre merveilleuse machine, je dirois : Dans le cours d'une heureuse navigation, sous un ciel serein, mollement bercé par un vent favorable, le vaisseau sillonne uniformément le dos de l'humide plaine, et l'aiguille aimantée indique exactement son pôle : le ciel se trouble, les aquilons amoncèlent les nuages et frémissent dans les voiles, l'air mugit, le ciel gronde et le vaisseau couvert de matelots pâlissans bondit de vague en vague. L'aiguille aimantée est toujours sur son axe, elle cherche encore le nord; mais les soulèvemens des flots irrités, les mouvemens en tout sens du navire balotté par l'eau, les vents, l'orage, et la manœuvre, tout lui imprime des oscillations particulières, et la guide du vaisseau court elle-même sans lois dans la boussole; ainsi quand la tempête des humeurs s'élève dans les systèmes lymphatique et bilieux, le pouls cessant d'être le régulateur des fonctions vitales, n'est plus qu'un phare allumé sur les limites de la vie, pour avertir le pilote que le vaisseau est prêt de se briser sur les écueils de l'Océan de la mort.

Celui donc qui redonneroit au fluide lymphatique son cours accoutumé, qui, en agitant le

système vasculaire, empêcheroit les stases de la lymphe, activeroit l'action et la réaction des fluides et des solides, rappelleroit enfin le sang à sa régulière circulation, celui-là, bien sûrement, préviendroit les désordres qui en résultent. Or, l'action de masser après l'usage du bain, est celle qui, pétrissant les muscles, ramollit les chairs, entretient la fraîcheur du système dermoïde, la relation des utricules du tissu cellulaire, chasse de proche en proche les fluides qui y stagnent, dégorge les vaisseaux détendus, remplit ceux qui sont vides, imprime en général à toute l'organisation une locomotion aussi douce que salutaire, et rétablit un équilibre universel. Cet exposé seul suffit pour prouver son utilité, qui seroit surtout obtenue plus sûrement, si ceux qui en veulent faire l'essai le font sous les yeux et les avis de médecins qui se soient voués à cette étude particulière.

Vous avez vu, Madame, quelle étoit chez les anciens et les Egyptiens modernes l'administration des bains de vapeurs. Guidé par le témoin non récusable de leurs succès dans cette dernière contrée, je vais passer à la démonstration de la manière dont il convient de le donner en France, et dont on l'administre dans les établissemens de MM. Paul et Triaire.

Le bain se compose de deux pièces contiguës. Dans la première est un lit de repos, ayant seulement un matelas, un oreiller et une couverture de coton. C'est dans cette première chambre, dont la température est de six à dix degrés au-dessus de celle extérieure, que le baigneur dépose ses vêtemens, prend des sandales et entre nu dans la chambre, proprement dite du bain. Au milieu de cette salle, dont la température est de vingt-cinq à trente degrés, est un conduit d'eau élevée à une telle chaleur, que répandue en filets capillaires par un tourniquet sans cesse mis en action par l'impulsion du fluide et de la chaleur, elle passe à l'état de vaporisation subite. Semblable à un brouillard transparent, elle enveloppe le baigné qui, nouvel Ixion, n'embrasse qu'un nuage. Quand le corps est ainsi imbibé et pénétré de cette pluie insinuante, la personne s'étend dans une longue baignoire peu profonde, exhaussée de terre par quatre socles, et construite de manière à ce que la tête et une partie du tronc soient plus élevées que le reste du corps et que la main du serviteur puisse atteindre aisément à chacune de ses parties. Elle est à demi-remplie d'eau à la température de vingt degrés : alors le serviteur du bain, après avoir frotté successivement tout le corps de savon,

prend une forte poignée de chanvre et frictionne lentement toutes les parties du corps, qu'on fait sortir alternativement à fleur de l'eau, en s'arrêtant avec précaution sur les endroits douloureux. L'eau du bain entraîne les produits de cette première ablution impure et est remplacée par de l'eau nouvelle, dans laquelle on reste encore six à huit minutes. Cependant le baigneur respire avec volupté la poussière humide que l'évaporation de l'eau répand dans l'air et sent un frais inconnu pénétrer sa poitrine, et l'on conçoit alors la bienfaisance de ce moyen dans les affections de ce viscère et la possibilité d'ajouter à l'eau des substances dissolubles et appropriées; d'ailleurs le baigneur demeure au bain un quart-d'heure, une demi-heure, davantage même, d'après la prescription de son médecin, toujours calculée sur des données qu'il est impossible de prévoir ici, la nature de la maladie, la densité de la peau, la force du sujet. Quand le temps fixé par le médecin est écoulé, le baigneur sort de l'eau, ceint sa tête d'un turban : on l'essuie avec du linge de coton chaud; on le transporte sur le lit de repos, on le recouvre avec une couverture de coton, on l'étend le plus possible : c'est alors que commence le massement, cette opération si délicieuse, et qui n'a été ridiculisée par quelques

personnes que parce qu'elle avoit été exercée sur elles par des gens qui en ignoroient les premiers principes.

Le serviteur du bain s'arme la main d'une poche d'étoffe en laine, la plus douce et la plus imperméable possible. Il la promène sur toute l'habitude du corps, puis sur toutes les parties successivement, en commençant par les pieds, les jambes, la cuisse, la main, le bras, les reins, les fesses et chacun des organes extérieurs. On porte surtout à ces dernières parties la précaution la plus délicate, mais on insiste sur les endroits les plus couverts d'épiderme, la plante des pieds, la paulme de la main, et l'on revient doucement à la charge sur ceux qui sont affectés ou de rhumatisme, ou de goutte, ou de toute autre incommodité. Ce n'est point à nu, mais par-dessus un linge très-fin et doux que se pratique cette opération, qui demande des doigts tendres,

(*) Quelquefois, selon le goût du baigné, ou l'indication du médecin, on commence avant le bain par faire asseoir la personne sur un tabouret, on la frotte de savon avec des étoupes, on la lave d'eau chaude, et on la fait entrer au bain; au bout d'une demi-heure, on la frotte en détail avec le gand d'étoffe de poil étant dans le bain; elle en sort, et on la masse avec la main seulement, sur le lit de repos destiné à cet usage. C'est au baigné à choisir, et à l'usage à décider quel procédé est le meilleur.

mobiles et exercés. On pétrit légèrement les muscles, on détend les extrémités, on fait jouer en tout sens les articulations, en faisant exécuter aux membres des mouvemens d'extension, de contre-extension et de rotation; les doigts même doivent être pressés et légèrement contournés dans chacune des articulations de leurs phalanges jusqu'à ce que la souplesse succède à la rigidité, le bien-être au malaise, une douce langueur à l'érétisme Cette opération dure au moins un quart-d'heure; le bain complet occupe deux heures. Quand il est terminé, on s'habille chaudement, et avant de sortir ou prend, soit un consommé, soit le café, si le baigneur est en bonne santé, soit une infusion théiforme appropriée, s'il est sous l'empire de la médecine. C'est alors surtout que les médicamens acquièrent une énergie bien plus grande que dans toute autre situation. Le pouls accéléré, la lymphe fluidifiée, la tête rendue libre, toutes les fonctions vitales ranimées donnent une facilité d'élaboration qui double la vertu des remèdes. (*) M. Larrey

(*) C'est alors, et en cas d'asthénie qu'on emploieroit avec un grand succès le moyen que l'on vient de proposer, comme moyen fébrifuge, et anti-périodique (la gélatine.) Si l'intention a été de l'appliquer dans les fièvres intermittentes, et par débilitation, son succès n'est pas douteux

a vu en Egypte le bain de vapeur, donné de cette façon, enlever les rhumatismes, guérir les affections nerveuses, la goutte même, déclarée incurable chez nous, céder à son usage répété. Il ranime à tel point l'irritabilité, qu'on a vu des femmes privées des douceurs de la maternité et du prélude assujétissant qui constate leurs droits

et il agit alors mieux que le kinkina, dont le tannin, suivant les nombreuses expériences du docteur Miller, relève le système qu'en resserrant la fibre, et cause une pléthore fausse, au lieu que la gélatine, substance éminemment nourricière, cause rapidement par sa facilité d'assimilation, une pléthore vraie, ou plutôt suffisante, ce que l'on doit chercher à obtenir le plus promptement possible dans les fièvres par atonie. On guérit alors, comme un verre de vin généreux rappelle à la vie un malheureux exténué de besoin et tombé en syncope par inanition, et c'est ici l'heureuse application de la médecine Browniène. Mais dans les fièvres inflammatoires, où le pouls est redondant, autant vaudroit proposer un gros d'opium, ou un pistolet, que la gélatine. Nous n'en devons pas moins de reconnoissance à ceux dont les travaux ont pour but de secourir l'humanité, et ne tendoient à rien moins qu'à nous délivrer de son plus cruel ennemi, puisqu'il ouvre la porte à toutes les maladies. Mais le médecin de bonne foi, fait au lit du malade la cruelle expérience que la chimie, malgré ses découvertes, ne tient pas tout ce qu'elle sembloit promettre de succès, et qu'il y a loin encore de sa brillante théorie à la pratique modeste qui guérit, en s'appuyant lentement sur l'expérience.

à ce titre honorable, lui devoir les honneurs de la fécondité.

Il est des cas pathologiques où l'association des douches froides, au bain de vapeur, peut être très-utile. C'est encore au médecin à fixer l'emploi de cet usage, qui ne peut être indifféremment appliqué dans nos mœurs et avec notre température habituelle. Je crois devoir assurer ici que non-seulement, relativement à l'emploi de ce moyen, mais encore à celui de tous ceux que je vous ai indiqués, on ne peut établir une pratique tellement universelle qu'il ne soit pas toujours indispensable de recourir aux hommes de l'art que l'estime publique indique à la confiance générale ; et n'en déplaise aux sarcasmes usés contre un art dont la seule vengeance est d'opposer l'étude à l'outrage, les consolations aux épigrammes, le dévoûment à l'ingratitude, le bienfait au mal dire, j'ai tellement la conscience et l'estime de la sublimité de mes fonctions, que je ne pense même pas qu'on puisse trouver dans ce conseil aucun sentiment d'égoïsme. Qu'on compare la vie péniblement laborieuse du médecin de bonne foi, levant sur chacune des heures un tribut qu'il s'empresse de distribuer ensuite sur l'espèce humaine, visitant tout le jour les asiles de la douleur, et prolongeant

dans la nuit ses méditatives recherches ; qu'on la compare aux fonctions les plus exigeantes, qui toutes jouissent au moins de quelques trèves, puis dites-moi s'il est trop payé par le don d'une fortune tardive et de quelque considération publique ? assimilez cet état avili dans la France, par la tolérance qu'y éprouve le charlatanisme auquel il est presque associé, à sa dignité chez les peuples anciens, à son opulence chez quelques peuples modernes. Les mœurs, les lois, la foi publique, le deuil des familles, tout élève une voix accusatrice contre le charlatanisme, et cependant ses tréteaux sanglans déshonorent nos places publiques, et leurs billets de mort (*) vont à chaque passage de la capitale solliciter la main du malheureux étranger qui doit croire et pense en effet que ceux-là sont avoués du gouvernement, qui, sous ses yeux, et sans obstacle, annoncent publiquement

(*) Peut-être un intérêt personnel m'anime-t-il à signaler ces distributions impunies. La parité de nom, et pour comble d'excuse à l'erreur, l'identité de quartier, font qu'on m'a souvent confondu avec un M. Marie, père de l'*Eau Marie*, s'intitulant docteur en médecine, (quoique domicilié à Paris, et non porté sur la liste départementale,) et prodigue distributeur de ses adresses : il demeuroit rue Thibauthodé, et demeure à présent rue Notre-Dame des

un état que rien ne dément, que la tardive et funeste expérience des pauvres dupes, hélas! bientôt punies de leur crédulité. Espérons que ces abus frapperont aussi son oreille, et que s'il sut faire renaître l'ordre, du sein du chaos révolutionnaire, il saura venger l'honneur de la médecine, et élever un temple à son génie, des débris même des antres de l'imposture.

J'ai fini, Madame, le moins mal que j'ai pu la tâche que vous m'aviez imposée, et pour vous en rendre le résultat plus utile, et pour ainsi dire la récapitulation plus aisée, je terminerai par les corollaires suivans :

1°. Le goût excessif de la parure est le prélude du relâchement des mœurs.

2°. Le mépris du caprice des modes annonce une âme élevée, et une vertu indépendante des circonstances.

Victoires. Il est encore un autre Marie (Claude), hier rue de la Loi, et aujourd'hui rue de Rohan, oncle sans doute de l'*Eau Marie*, car il distribue aussi son nom, son adresse, et ses recettes sur le Pont-Neuf. Je prie le lecteur de vouloir bien croire que je n'ai de commun avec ces hommes célèbres que le nom, et je devois à l'amour de l'honneur, à la dignité de mon art et de mon caractère, cette note dictée par l'équité.

3°. Un peuple met d'autant plus de réserve dans ses discours, qu'il en met moins dans ses actions, et la langue la plus chaste n'est pas celle de la nation qui l'est davantage.

4°. Le sentiment de la pudeur est une vertu conventionnelle, celui de la chasteté est inné avec nous.

5°. La femme qui affiche une mise indécente, semble avoir consenti d'avance à ce que l'homme galant lève un tribut sur sa coquetterie.

6°. C'est moins par coquetterie que par condescendance à l'empire de la mode, que les Françaises ont reçu et conservent leur costume plus meurtrier encore qu'indécent.

7°. La mise actuelle des femmes a besoin de très-peu de changemens, pour devenir à la fois élégante, décente et salubre.

8°. Les arts et les modes, les sciences et les mœurs, ont toujours marché d'un pas égal.

9°. La pauvreté des gens aisés naît du désir de faire parade de richesses factices.

10°. Le luxe, fatal aux particuliers, est nécessaire aux grandes nations.

11°. Le luxe individuel influe nécessairement sur les mœurs et la puissance des peuples ; il est la principale cause des divorces, et nuit à la population.

12°. Les mœurs ont une influence directe sur la santé.

13°. Le poumon est un organe à la fois sécréteur, circulateur et absorbant.

14°. La suppression de la transpiration cutanée est la source de la plupart des maladies des femmes, et surtout des affections pulmonaires.

15°. La force du tempérament est une raison pour succomber plus certainement et plus vîte aux maladies produites par la suppression de la transpiration, effet ordinaire des modes actuelles.

16°. La walse est à la fois dangereuse pour les mœurs et la santé.

17°. L'habit français, à quelques modifications près, est l'habit le plus commode comme le plus salubre.

18°. Le bain a été en usage dans l'antiquité avec les plus grands succès, et comme besoin habituel et comme remède.

19°. Les peuples du Nord se servent avec avantage des bains de vapeurs qui sont suivis de douches froides.

20°. L'usage du bain est répandu chez la plus grande partie des habitans du globe.

21°. Jusqu'au dix-huitième siècle, la France dans laquelle autrefois les bains étoient d'un usage commun, étoit devenue la contrée où cet usage étoit le plus discrédité.

22°. Le bain froid et l'éducation prônée par J. J. Rousseau, tuent les foibles et ne donnent de la vigueur qu'aux sujets déjà vigoureux.

23°. Le bain est le moyen d'hygiène le plus approprié à l'organisation des femmes.

24°. Il peut, à la rigueur, diminuer les dangers de l'oubli des vêtemens qu'elles se refusent à porter, entraînées par le torrent de la mode.

25°. L'eau est l'agent le plus sûr comme le plus universel de la médecine.

26. L'usage de l'huile modifie celui de l'eau.

27°. La vapeur de l'eau est quelquefois curative, et toujours secourable dans la phtisie pulmonaire.

28°. La musique est un moyen moral de guérison recommandé par la saine médecine et l'expérience.

29°. L'allaitement est une fonction naturelle, et à laquelle en général, et à quelques exceptions près, les femmes ne renoncent pas sans danger.

30°. L'usage des parfums et les liqueurs spiritueuses, est fatal au système nerveux, qu'il érétise ou émousse.

31°. La douche est un moyen curatif aussi énergique que négligé en médecine.

32°. Le bain de vapeur réunit éminemment toutes les qualités de l'eau administrée sous toutes les formes.

Mais qu'est-il besoin, Madame, d'une aride série de maximes, quand, et l'histoire, et le raisonnement, et l'exemple, et la conviction ont dû persuader aux femmes qu'elles ne peuvent, sans danger et sans précaution, continuer l'usage de la mise trop légère que la mode a consacrée? On accuse la médecine de ne pas guérir les maladies; qu'on lui rende au moins ici la justice qu'elle cherche de bonne foi à les prévenir; et

qu'elle préfère son inaction à la célébrité.....
Nous touchons à une époque où ces conseils acquièrent un nouveau prix, et la mémoire de l'année dernière, fatalement inscrite sur les tables de mortalité du temple d'Esculape, doit être un éloquent préservatif contre le désir de courir de pareils dangers. Pour moi, Madame, qu'un intérêt personnel dirige, outre le grand motif qui m'anime dans les conseils que je vous ai tracés, permettez-moi de faire des vœux pour qu'ils aient votre assentiment, et s'ils ont pu arracher une seule victime à l'empire meurtrier de la mode, je me croirai trop payé de mes peines.

M. S. U.

* APPENDIX.

HYGIÈNE COSMÉTIQUE.

« Quin et sanorum quoque cura
» Venustatis causâ suscipienda est.

HIPPOCRATIS coï præceptiones.

Il est quelques notes qui, à cause de leur longueur, n'ont pu être insérées au bas du texte dans le cours du volume, mais qu'à raison de leur importance nous n'avons pu aussi omettre. Le lecteur nous excusera sur l'intention, s'il les retrouve ici, et peut-être quelques femmes nous sauront quelque gré d'avoir terminé par elles, comme elles savent qu'on n'écrit telle longue lettre que pour finir par tel *post-scriptum*. Parmi ces notes, le lecteur distinguera;

1°. La série des recettes salubres et cosmétiques avouées par la prudence, qui, simples comme la nature et destinées seulement à l'aider ou à la corriger, peuvent relever l'éclat de la beauté, prolonger son empire, ou dédommager de son absence. On ne les a données ici que pour déjouer le charlatanisme qui, sous prétexte de rendre la santé ou de donner la beauté, lève chaque jour, sur la crédulité publique, un

impôt d'autant plus sûr qu'on l'excitera toujours avec ces deux promesses décorées des apprêts et du langage du mystère ; au surplus les recettes qu'on donne ici sont le résultat de l'expérience unie à la théorie.

2°. La lettre du docteur *Saunders*, qui, bien que venant d'une nation en guerre avec la nôtre, est une pièce trop décisive dans le procès dont il s'agit pour n'être pas produite en entier, même en sa langue naturelle. D'ailleurs, si elle est jugée utile, on dira :

Autant de pris sur l'ennemi.

Au reste, les femmes et les sciences ne peuvent-elles pas être en paix au milieu du cliquetis des armes, rester étrangères aux divisions politiques, s'éclairer au flambeau des incendies des camps et s'animer à la philantropie au bruit des tubes homicides ? N'est-ce pas à Vénus à consoler Mars de ses fatigues, à l'amour à réparer ses ravages, comme aux arts à conserver le feu sacré des connoissances humaines ? n'est-ce pas à la paix à rembourser les frais de la guerre, enfin à la clémence à faire absoudre la victoire ? Dans ces grands chocs politiques, il est utile que, comme des

ôtages réciproques ou des messagers pacifiques, les arts restent dans une telle neutralité, que les vaincus et les vainqueurs puissent chercher avec confiance des médiateurs dans leur sein.

3°. Des circonstances particulières ayant retardé la publication de cet ouvrage, qui devoit paroître au commencement de cet hiver, et voulant utiliser même ce retard, nous avons cru ajouter à l'intérêt qu'il pouvoit inspirer, en donnant le résultat des observations faites cette année sur l'usage des eaux minérales factices de Tivoli, par les médecins les plus accrédités, dont nous cautionnons la fidélité du rapport. Nous avons terminé en traçant un plan rapide des moyens d'hygiène appropriés à la température constamment humide que nous éprouvons pendant cet hiver, et qui étant inaccoutumée, demande un choix de modes curatifs dont le tableau complètera l'ensemble de ceux présentés par les médecins nosologues dans les températures ordinaires, et nous n'avons pu oublier que le but principal de cet ouvrage étant la santé des femmes, c'est d'elles surtout que nous avons dû nous occuper plus particulièrement.

Nous devons encore quelques observations sur la nature des formules que nous avons

indiquées pour l'utilité des femmes : les unes ont pour objet leur santé ; les autres la conservation de leurs formes ; quelques autres enfin la réparation de quelques torts cachés. Quant aux premières, il est hors de doute que notre but est aussi louable que notre empressement à l'atteindre est sincère, la santé étant le premier des biens ; relativement aux secondes, quelque censeur austère pourroit nous faire un crime du prix que nous attachons à la beauté et des subterfuges que nous indiquons à celles qui ne l'ont pas reçue en partage ; on pourroit ajouter qu'ayant dit déjà, que le premier fard des femmes est la propreté, nous semblons nous contredire en recourant à l'art. Sur le premier reproche nous répondrons : oui, nous prisons la beauté, et s'il falloit se justifier d'un goût si naturel, nous dirions qu'il est d'observation presque constante que les belles sont bonnes, parce que la femme contente d'elle est rarement mécontente des autres ; conséquemment son humeur est plus égale, sa morale est plus indulgente ; elle voit tout en beau, comme elle est vue ; enfin la beauté est le seul avantage qui sache pardonner des succès rivaux, comme le seul vainqueur qui sache faire excuser son triomphe. Si l'on accuse de tromperie les soins des femmes

pour cacher leurs défauts, on avouera du moins qu'il est doux d'être l'objet de ces fraudes obligeantes, et qu'ici-bas, où tout est erreur, on doit savoir quelque gré à un sexe qui ne nous trompe alors, que pour nous rendre plus heureux. Eh! combien d'hommes ne valent même pas l'honneur d'être trompés !! Si d'ailleurs nous avons condamné les compositions artificielles, c'est par le tort qu'elles font aux femmes et non par celui qu'elles pourroient faire à leurs heureuses dupes ; croyons qu'il est encore des moyens simples, des mélanges *innocens*, qui, sans retarder le coup de la faux du temps, peuvent masquer ses ravages et prolonger jusque sous les glaces de la vieillesse les roses du printemps, et dans l'âge le plus avancé les heureux dons de la nature.

Quant au reproche plus sérieux d'offrir, aux appas secrètement effleurés, un occulte moyen de réparation, nous ne faisons ici avec franchise et libéralement que ce que l'on a fait de tout temps, à beaux deniers comptans. Combien d'exemples de jeunes personnes trompées par un amour de bonne foi..... Les condamnerez-vous au célibat, ou voulez-vous qu'elles appellent à une triste confidence celui dont elles désirent partager les destins, et qui, même avec

de la philosophie, doit à nos préjugés de rompre tout projet d'union après de tels aveux ?.... Non; qu'en secret et sans autre confident que notre livre, son *ami*, la pauvre enfant répare ses pertes, recouvre sa tranquillité privée, et la publique estime. Combien d'hymenées seroient plus heureux, et à qui il n'a manqué pour l'être, que le moyen que nous indiquons! combien de célibats forcés eussent cessé par cette instruction, en délivrant la société d'Argus éternelles, au regard inquisiteur, blâmant chez leurs jeunes compagnes les douces erreurs qu'elles regrettent de ne plus connoître! Dira-t-on que c'est offrir au vice un moyen de se cacher, en effaçant la trace de ses désordres?.... Eh! l'on pense bien à l'art, quand, oubliant les lois de la société, on s'abandonne au vœu de la nature; non, la fille honnête restera telle malgré les ressources que nous lui présentons, et nous les offrons d'ailleurs à la victime de la séduction et non à la prêtresse de la débauche; nous ne faisons enfin qu'exposer la théorie de ce que mettent en pratique, depuis plus de cinquante ans, *Maille* et ses successeurs, qui impriment, annoncent, affichent et vendent publiquement un vinaigre destiné à raffermir les consciences et rassurer les scrupules. Loin de nous, sans doute, toute idée de recette aphro-

disiaque ou dépopulatrice ; mais indulgence et pardon aux fautes ignorées, aux erreurs amoureuses!!!

En un mot, l'objet constant des désirs de la femme est la beauté, et ce désir est d'autant plus vif qu'il est plus dissimulé ; c'est donc lui rendre service que de lui offrir un conseil qu'elle peut consulter sans témoins. Nous suivrons, en présentant nos recettes, la division que la nature elle-même a adoptée dans la division de son chef-d'œuvre, le corps humain, et nous emploierons l'idiôme le moins scientifique possible.

DES CHEVEUX.

Les cheveux sont cette étrange végétation animale qui s'élève sur le sommet de la tête, comme les chênes ornoient les collines de Dodone et les lauriers croissoient sur le mont Parnasse. Ces tubes bulbeux ont la plus grande analogie avec tout le reste du système. On a vu des morts subites arriver après une coupe imprudente de cheveux, et ces cilindres transuder le sang dans quelques maladies. Peut-on les teindre sans danger ? tel est le seul point qui doive ici nous occuper. La couleur rouge ne plaît plus à nos yeux, s'il est vrai qu'elle ait

trouvé grâce devant ceux de nos ancêtres, et Phœbus, aux crins dorés, s'il revenoit parmi nous, ne trouveroit que des Daphné et pas une Coronis, à moins qu'il ne prît perruque. Mais cet artifice dangereux, et trop long-temps à la mode, se discrédite enfin. A présent on fait teindre ses cheveux: on a vanté mille teintures; toutes celles qui peuvent dessécher les cheveux sont dangereuses, et nous ne conseillerons que les suivantes.

Le liége brûlé, ses racines et celles de caprier, les écorces de saule, de noyer, de grenade, les feuilles d'artichaut, de mûrier, de figuier, de framboisier, de myrte, d'arboisier, de séné, les brous de noix, en général les substances riches en tannin, le sumac (rhus coriaria), l'écorce de féves, la noix de galle, le cône de cyprès, les grappes de lierre, les pois noirs, les semences de nielle et de betterave, les fleurs de pavot, etc., cuites dans le vin et dont on lave la tête à plusieurs reprises par jour finissent par noircir les cheveux. On hâte l'opération en se servant d'un peigne de plomb.

Les Egyptiennes se servent d'huile de Cohel.

On vante aussi les feuilles de viorne (viburnum), macérées dans l'huile, qui noircissent les cheveux et les empêchent de tomber.

Le noir d'encens, de résine et de mastic réussit surtout pour les sourcils, parce qu'il n'est point emporté par la sueur : on peut aromatiser cette teinture selon son goût pour faire disparoître l'odeur, dont en général on accuse les porteurs de cette chevelure.

Dans cette forêt, que nous venons de décrire, errent des insectes, dont Aldrovande, Heinsius et Canterius n'ont pas dédaigné de faire l'éloge, et qu'Alphonse Leroy attribue, un peu légèrement, à l'organisation spontanée de l'humeur récrémentielle. Le médecin prudent se gardera bien de détruire brusquement ces colonies, et ne leur opposera que la plus scrupuleuse propreté. On doit surtout bien se défendre des préparations mercurielles contre ces hôtes incommodes. On peut détruire avec succès leurs petits œufs par l'huile de laurier, ou le *staphisaigre*, incorporé dans une pommade.

Il est une autre affection de cette partie que nous hésitons à nommer dans un ouvrage destiné aux femmes, qui ronge les petites glandes du cuir chevelu, et dessèche les bulbes ; c'est la *teigne*. Nous dirons seulement que la cure par la *calotte* est aussi barbare que dangereuse ; en général cette maladie attaque plutôt les enfans.

DES PERRUQUES.

Quant aux perruques, nous renvoyons les amateurs à Lucien, dans son dialogue des Courtisanes; à Suétone, vie de Caligula, chap. XI; à Tertullien *de Cultu Fœminarum*, art. 12; à *Bernardo Bellincioni*, poëte florentin, Milan, 1493, *Perche Absalon morì par la Paruca;* à Walcher, *Glossarium Germanicum*, p. 1187; à Synesius *de Calvitii encomio;* au père *Labbe*, page 102 de ses *Etymologies Françaises*; enfin au *Traité des Perruques* de M. *de Thiers*, chartrain, et malgré cela, homme érudit et spirituel, ou au moderne et charmant badinage de M. de *Guerles*, dont les grâces du style ont trahi l'incognito.

Mais les perruques ont fini leur règne, et c'est le moment, plus que jamais, d'indiquer les moyens de donner aux cheveux une végétation plus active. Quelques personnes se frottent la tête avec de l'eau-de-vie; d'autres se servent d'eau de miel; d'autres employent la cendre des mouches qui le donnent, brûlées et broyées dans l'huile rosat. Celui-ci préfère la graisse d'ours, sans doute parce que cet animal est très-riche en fourrure et par soupçon d'une vertu analogique : la

même raison a fait employer la décoction de *capillaire*, parce que le *mot* doit appeler la *chose*, de même que pour faire tomber les cheveux, ces gens d'une foi robuste, emploient le sang de *chauve*-souris.

Tous les corps gras nourrissent le bulbe capillaire; mais s'ils sont surabondans ils l'étouffent, comme on meurt d'indigestion, comme une plante est étouffée par le terreau trop substantiel ou trop abondant.

La moëlle de bœuf, unie à l'huile d'olive, le suc d'oignon blanc, le beurre brûlé, la graisse d'oie paroissent mériter la préférence. L'école de Salerne n'a pas dédaigné de s'occuper de cet intéressant ornement de la tête. Elle conseille le cresson, et dit :

« Illius succus crines retinere fluentes
» Illitus adseritur. »

Cap. 9.

Il est vrai qu'elle dit aussi du jus d'oignon :

« Contritis cæpis loca denudata capillis
» Sæpe fricans, capitis poteris reparare decorem. »

On indique aussi le suc d'ortie ; mais il faut

peigner à rebours..... *Fiat lux.* Enfin le charlatanisme recommande le lait de mouches, l'aurone, la sauge, l'aneth, les cendres de rats, de taupes, de hérissons, les crottes de rats, de chèvres, etc. etc. etc.

DE L'ÉPILATION.

Qu'on désire des cheveux quand on a une tête, c'est assez naturel; mais qu'on ait inventé l'art d'épiler, on a quelque droit de s'en étonner. Croit-on qu'Adam eut les sept pointes, et oublie-t-on donc si facilement l'histoire ou la fable du fort Samson? n'importe, choisissons parmi ces recettes, les moins dangereuses et sans citer longuement les acides minéraux, les huiles essentielles, conseillons d'abord l'épilation, un à un, des cheveux avec la pince, puis l'application du levain ou des compresses de seconde eau de chaux, ou la saumure, ou l'eau légèrement lixivielle, ou la décoction de pois chiches, ou la fomentation d'huile de noix. Enfin il est d'autres cheveux répandus sur le corps, et qui, s'ils sont un ornement à telle place, y sont très-désagréables à telle autre; par exemple, on aime à voir se déployer les arcs des deux sourcils, mais on ne leur pardonne point de se

joindre, et on les excuseroit encore moins de s'établir au-dessus de deux lèvres de rose. Ces appas grenadiers repoussent le désir, et sont une erreur de la nature. La pommade égyptienne est le remède le plus sûr, comme le moins dangereux contre ce luxe capillaire, et on peut l'employer sans risque sur tout le corps, en ayant soin de ne pas laisser au caustique dont on se sert, le temps d'exercer son action au delà de l'ornement importun dont on veut se défaire. Cette pommade est semblable à celles dont on se sert dans les *bains épilatoires*.

Les Grecques, les Romaines paroissent n'avoir point aimé d'ombrage à leurs secrets attraits, si l'on s'en rapporte à Juvénal, Perse, Claudien, et même aux statues antiques qui les représentent nues, et qui attestent qu'elles se servoient de substances épilatoires.

On distribue à Versailles et à Paris, chez les parfumeurs, sous le nom d'*Eau d'Egypte*, une dissolution de nitrale d'argent (pierre infernale) dans une eau distillée aromatisée. Cette eau, ainsi que toutes les préparations d'argent, d'arsenic et de chaux, demande une main très-exercée et les plus grandes précautions. Une jeune personne vient d'éprouver à la tête des douleurs atroces avec gonflement, pour avoir exposé

ses cheveux à la teinture par *l'arséniate de chaux*. Quant aux sucs de jusquiame, de morelle, de tithymale, on ne peut trop en craindre l'emploi, et plus encore, comme on le fait souvent, celui de l'eau-forte. Nous ne parlerons point des différentes pommades et poudres, ce seroit aller sur les brisées des parfumeurs, et il ne faut se faire de querelle avec personne. Nous n'avons point parlé non plus du moyen de teindre les cheveux en blond, parce que les brunes n'en ont pas besoin, et que les rouges ne sont qu'une nuance un peu outrée de cette couleur qui est bien plus masquée par la teinture en noir.

DES YEUX.

Les yeux ne demandent pas d'autres soin que d'être lavés exactement matin et soir avec de l'eau fraîche : on a recommandé les eaux de rose, de plantain, d'eufraise, etc., ces remèdes sont bons, tout au plus s'il y a eu quelque inflammation la nuit, de manière à ce qu'ils soient collés l'un à l'autre le matin, et alors nous préferrions des compresses imbibées de petit lait ou de légers cataplasmes de crême, ou de pomme rapée. Dans cette espèce d'ophtalmie, qui a régné ces deux derniers hivers, et qui

semble s'acclimater en France, nous avons vu le succès le plus constant de l'eau suivante, dont on répand, trois ou quatre fois par jour, quelques gouttes dans l'œil, qui rend quelques larmes après un peu de cuisson, on revient ensuite aux remèdes simples ci-dessus prescrits :

Iris de Florence. .
Sucre candi. . . . . } un gros.
Couperose blanche.
Ajoutez une cuillerée d'eau-de-vie.

Mettez le tout en une pinte d'eau distillée; passez au bout de vingt-quatre heures.

Il est quelques foiblesses de vue qui cèdent à l'usage du baume de Fioraventi mis dans la main, et à la vapeur duquel on expose l'œil affoibli, sans le toucher. Quant aux autres maladies de l'œil, il n'y a pas à balancer d'appeler un homme instruit. Les affections les plus dangereuses de cet organe se masquent souvent sous le calme le plus trompeur, et l'art s'honore à Paris, des noms de messieurs Demours, Wenzel et Forlenze.

DES FARDS.

L'usage s'étoit introduit autrefois de couvrir

ses joues d'une couche de blanc surchargée d'une couche d'un rouge ardent, et la jeune femme de condition étoit obligée, sous peine de déroger, de cacher sous cette enluminure ses couleurs naturelles ; de même qu'il falloit qu'une main, armée d'un fer chaud, parcourût les étages de l'édifice de papier qui surchargeoit sa tête. Aujourd'hui, plus rapprochées de la nature et du goût, les femmes lavent et tressent leurs longs cheveux enfin libres d'entraves, et si l'on en excepte quelques douairières, et les personnages de théâtre, on n'emploie plus d'autre rouge que le crépon.

Il y a deux sortes de fards, le *blanc* et le *rouge*. Le *blanc*, s'il est métallique, est un oxide de bismuth, d'étain ou de plomb, qui, appliqué sur la peau, la noircit rapidement au moindre contact des exhalaisons sulfureuses ou phosphoreuses, et cette altération du teint dure d'autant plus que les propres pores exhalans de la peau entretiennent cette disposition. S'il est à base terreuse, c'est du *talc*, substance alumineuse, ou de la *craie de Briançon*, substance calcaire, et ces corps divisés en poudre impalpable, s'introduisent dans la peau et la ternissent encore en obstruant les pores et en s'unissant aux produits de la transpiration insensible qu'elles

diminuent au péril de l'individu. Le *rouge* est ou minéral ou végétal. Le rouge minéral est le *vermillon* ou le *minium;* le minium est une préparation particulière du plomb; le vermillon n'est autre chose que le cinabre mis en poudre, lequel résulte lui-même de l'union du soufre et du mercure. Ces fards sont éminemment dangereux. Parmi les rêves de l'alchimie, on doit ranger ces magistères d'argent, de bismuth, de plomb, d'étain, unis au *blanc* de baleine, au *blanc* d'iris, au *blanc* de corne de cerf, étendus dans l'eau *de lys,* en un vase vernissé de *blanc* pour les rendre plus *blancs* encore : et ces poudres de corail *rouge,* dissoutes dans du vinaigre *rouge* pour *rougir* les belles dames; l'art a banni ces substances de la toilette des femmes, et il proscrit même les fards végétaux qui ont le vinaigre pour excipient; mais il avoue les substances végétales, (le carthame, le carmin,) unies à des pommades, ou aux spiritueux, ou même aux émulsions; nous nous bornerons à y ajouter la racine d'orcanette, qui donne un fort beau rouge, associée à une pommade, le ruban ponceau qui, trempé dans de l'eau spiritueuse, donne en frottant les joues un coloris qu'on croiroit naturel, ou enfin la formule suivante : cinq livres d'amandes douces,

une demi - once de santal rouge et de gérofle ; versez dessus deux onces de vin blanc et autant d'eau de rose ; remuez-bien chaque jour, et au bout de la semaine exprimez le jus de ce marc comme on tire l'huile d'amandes. Nous avons dit que l'usage des fards minéraux étoit dangereux ; le moindre mal qu'il puisse occasionner est la perte des dents, le flux de la salive et une mauvaise haleine. Nous allons avoir occasion de retracer ces infirmités.

DES DENTS.

Si quelque chose ajoute à l'agrément d'un beau visage, c'est sans doute un sourire errant sans affectation sur des lèvres purpurines, pour découvrir des dents d'ivoire : s'il est quelque charme inappréciable pour l'heureux confident des femmes, c'est l'ambroisie d'une haleine pure. Les lèvres peuvent être gercées par le froid, par la sécheresse ; du cérat, dans le premier cas ; dans le second, de l'eau sous toutes les formes, des gargarismes, des breuvages, des lotions, des pédiluves, des bains rendront à la peau son éclat, aux lèvres leur vernis animé, aux humeurs leur fluidité. La corruption des dents reconnoît plusieurs causes ; ou disposition parti-

culière, ou vice d'estomac, ou accident. Dans la disposition particulière, l'émail qui les revêt n'est pas assez solide pour résister aux corps durs que broient ces petits os, aux acides que l'on boit, et les dents restées sans défense se carient, s'ébranlent, tombent, quelques remèdes qu'on emploie. Si c'est vice d'estomac, la médecine tourne du côté de cet organe ses moyens de guérison, d'autant plus nécessaires, que la négligence à cet égard entraîne le dérangement de toutes les autres fonctions. Si le mal de dents reconnoît pour cause un accident, l'art sait y remédier en les limant, les plombant et les privant même de leur sensibilité par le feu. Dans tous les cas, il sait aussi les remplacer, soit en partie, soit en totalité, et outre l'éclat qu'il rend à la beauté, il prépare à l'estomac des moyens de digestion par la mastication, et rend à la voix ceux de modulation dont elle étoit privée. Quant à l'art de conserver ses dents, il ne s'agit que d'observer la propreté la plus rigoureuse; chaque matin se laver la bouche avec un verre d'eau légèrement animée d'eau-de-vie; passer une brosse à éponge sur ses dents et user, mais très-rarement, soit de marc de café, soit de pain brûlé, soit de tabac rapé ou de poudre de kinkina, soit même de tartre de vin ou de

vinaigre pulvérisé. Ces petits corps en passant sur la dent, empêchent le tartre saburral de s'y attacher : on peut aussi, sans danger, promener, tous les mois, une tranche de citron sur ses dents, qu'on frotte ensuite avec une des poudres ci-dessus désignées. On ne doit point craindre de faire nettoyer tous les ans ses dents par un homme de l'art intelligent, dont l'instrument explorateur pénètre où ne peut arriver votre brosse; et Paris offre à l'estime publique les noms de messieurs Dubois, Laveran, Fontaine, Catalan, etc., soit pour l'avulsion des dents, soit pour les maladies qui les concernent, soit même pour en réparer la perte sans la faire soupçonner; on peut employer aussi sans crainte ces bâtons effilés de guimauve, qui se font en les trempant dans l'huile colorée par l'orcanette, la canelle, le santal citrin, etc. Quant aux opiats, en général, le risque n'est que dans la fréquence de leur emploi, parce qu'ils usent l'émail par la friction répétée. Les teintures sont plus utiles aux gencives qu'aux dents : on vante celle de *Leroy de Lafaudignère;* mais on doit préférer en général celles dont on connoît la composition, et se méfier de toute recette mystérieuse, telle que l'eau de *Sirabode,* qui n'est, quoi-

qu'il en dise et malgré sa cherté, que de l'acide sulfurique étendu, coloré par la cochenille et édulcoré : en deux mots, si les dents sont saines, de la propreté, sinon le davier. On doit avouer pourtant, et sans chercher à l'expliquer, que dans les odontalgies légères, on a retiré un soulagement très-sensible de l'application de l'aimant : nous avons été plusieurs fois témoins de ce phénomène chez M. Lenoble, rue St.-Louis, fabricateur de ces aimans.

Quelquefois l'intérieur de la bouche se tapisse *d'aphtes* légers ; des gargarismes de figues grasses dans le lait, très-rarement des acides, suffisent pour les faire disparoître ; mais si ces petits boutons sont opiniâtres, on doit sur-le-champ recourir à un médecin, ces éruptions étant quelquefois les symptômes d'un mal très-sérieux et caché.

DE L'HALEINE.

Quant à la fétidité de l'haleine, elle est accidentelle ou permanente ; elle dépend des dents ou de l'estomac, et nous venons d'indiquer le remède dans ces deux cas, dont le premier demande un dentiste, le second un médecin. Si le mal est jugé incurable, l'art offre encore les

moyens de le dissimuler, en faisant usage, soit du cachou, du macis, du gérofle, soit du tabac même, qui du moins a le mérite, non de donner une haleine pure, mais une odeur moins nauséabonde. On emploie au même usage la canelle, l'iris ou la pyrethre, si l'on soupçonne que l'odeur est due à des eaux retenues dans les glandes sublinguales ou tyroïdes. Les Turcs emploient dans la même intention, et pour se rendre les dents blanches, en affermissant les gencives, le *sakkis*, ou térébentine cuite, comme les Perses le *konderuum*.

Les Arabes et les Egyptiennes attribuent la conservation de leurs dents et la pureté de leur haleine, à l'usage de mâcher du matich en larmes.

Enfin nous nous sommes très-bien trouvés d'avoir, d'après les avis d'un chimiste distingué, ordonné des pastilles de charbon, et nous attribuons ce succès à la propriété qu'on reconnoît à cette substance simple et non nuisible, de s'emparer de tous les gaz; et dans le cas de fétidité causée par l'estomac, on conçoit qu'elle réussit par analogie, à la manière dont elle agit dans les *filtres anti-méphitiques*.

DE LA VOIX.

La voix, cet instrument le plus harmonieux de tous, et aux sons duquel tout frémit de terreur ou de plaisir, peut perdre de sa qualité pour plusieurs raisons; si la poitrine est trop foible, et surtout si c'est à l'époque du développement de la puberté, il n'y a pas à hésiter de faire le sacrifice de ce don précieux au charme plus doux encore de la santé. Si elle est altérée par la perte de quelques dents, cette considération s'unit aux autres pour en faire replacer de nouvelles, mais si l'accident n'est que passager, comme à la suite d'un rhume, d'une sueur repercutée, d'un effort de voix, ou pour avoir chanté la nuit, l'art offre plusieurs remèdes aussi prompts que certains pour rétablir le *diapazon* et rappeler l'harmonie fugitive des cordes vocales. Pline a dans ses ouvrages indiqué plus de vingt spécifiques propres à fortifier la voix; il rapporte, liv. 39, chap. 3, que Néron inventa une méthode pour augmenter le volume de sa voix; elle consistoit à chanter de toute sa force en portant une lame de plomb sur sa poitrine. Suétone dit que ce prince prenoit souvent des lavemens pour conserver sa voix. « Chez les anciens les acteurs n'auroient

» pas voulu prononcer un mot, le matin, avant » que d'avoir développé méthodiquement leur » voix, en la faisant sortir peu à peu. Ils se » tenoient couchés pendant cet exercice. Quand » ils avoient joué, ils s'asseyoient, et dans cette » posture ils replioient, pour ainsi dire, les » organes de leur voix, en respirant sur le ton » le plus haut où ils étoient montés et en res- » pirant successivement sur les autres tons, jus- » qu'à ce qu'ils fussent parvenus au ton le plus » bas où ils étoient descendus. » Cicéron, lib. 1, *de Orat.*, Aristote, Apulée, confirment ce témoignage.

On recommande aux chanteurs les œufs frais le matin, ou un gros de fleur de sureau en poudre dans un verre de vin blanc ; en cas d'aphonie, un verre d'orgeat pris bouillant en se mettant au lit, rend très-rapidement l'usage de la voix. C'est le moyen usité au conservatoire de Naples ; on conseille, en outre, le sirop d'*Erisimum*, ou velar, ou tortelle, (communément l'herbe au chantre) la décoction de figues grasses dans le lait, les pâtes de jujubes, le chocolat, l'infusion de cosses de cacao, les choux rouges, le gruau au bouillon, la tisane d'avoine, le safran, le sirop de tortue, les baumes de la Mecque, du Pérou, de Tolu,

la térébenthine, l'huile d'amandes douces, et si l'on s'étonne de rencontrer, pour atteindre le même but, tant de substances disparates, c'est que la perte de la voix reconnoissant plusieurs causes, il a fallu recourir à différens remèdes pour la guérir.

DU NEZ.

Le nez est quelquefois le siége de la cause d'une mauvaise haleine, comme dans l'ozène, etc.; des injections adoucissantes, des plantes aromatiques, des flacons d'odeurs, et surtout l'éloignement sont le seul remède à opposer à cette affreuse incommodité, qui change en *geranium puant* la rose la plus suave. On a conseillé aussi, pour la combattre, l'usage du tabac; mais ici, comme pour tout le monde, le tabac a le défaut de dégénérer en habitude sans apporter ensuite le soulagement qu'on en espéroit et laissant seulement de plus une servitude dégoûtante. Enfin quelques personnes sentent mauvais du corps; c'est ce que les Latins appeloient l'*hircisme :*

« Pastillos Rusillus olet, Gorgonius hircum. »

Et c'est sans doute pour elles, en effet, qu'ont

été inventées les pastilles odorantes, les dragées parfumées, encens toujours repoussant quand il brûle sur de tels autels.

Nous nous bornerons à leur conseiller le bain, le changement fréquent de linge, mais jamais l'emploi de drogues astringentes, soit aux aisselles, soit aux pieds.

Une incommodité assez ordinaire du nez est l'hémorrhagie. Chaque commère a sa recette : la plus simple est de plonger le nez dans un verre d'eau froide ou acidulée ou chargée d'alun, pour resserrer les petits vaisseaux dilatés. Si l'on n'a pas l'estomac chargé, un pédiluve chaud et court semble indiqué ; si l'hémorrhagie continue, ou si elle est abondante, on ne peut trop tôt appeler un médecin, et l'on peut, en attendant, frotter de vinaigre les tempes, et les ailes du nez, poser sur le front un bandeau imprégné de vinaigre, et introduire même, sans effort, dans le nez un peu d'amadou qui en soit imbibé. On aura eu soin d'ôter les colliers, les mouchoirs, qui peuvent augmenter ou la chaleur, ou le resserrement du col et retenir le sang au-dessus des jugulaires, et de rester à l'air froid, le corps et la tête dans une situation droite.

Les mêmes remèdes conviennent dans le

début des maux de tête qui, s'ils sont opiniâtres ou périodiques, demandent la prudence la plus consommée pour être traités sans danger.

DES OREILLES.

Sans être sourdes, les femmes ont assez souvent l'oreille paresseuse, soit habitude d'inattention, soit effet des conseils dont on berce leur enfance, *de ne pas prêter l'oreille à tout le monde.* Quelquefois aussi c'est une disposition particulière du tympan, trop mol ou trop racorni pour renvoyer la perception des corps sonores; car l'oreille touche les sons, comme l'œil touche la lumière, comme le nez touche les odeurs, la langue les saveurs, et la main les objets voisins. On voit qu'on pourroit ainsi borner les cinq sens à un seul, qui n'a que différens ministres de sensation. Si on soupçonne la membrane trop amollie, on conçoit que des fumigations aromatiques de myrrhe, d'aloès, de benjoin, des teintures amères peuvent relever son ton, comme des injections émollientes l'assouplir, si elle est trop endurcie. On a conseillé pour atteindre ce dernier but, surtout l'huile de lys et le jus d'oignon blanc cuit sous la cendre. L'oreille demande de la propreté et l'on ne peut trop

essuyer et laver son pavillon extérieur ; mais il est dangereux d'enlever trop soigneusement l'enduit destiné à lubréfier les conduits de l'oreille interne ; le *cerumen* oppose un rempart aux insectes, aux sons trop éclatans, aux miasmes contagieux répandus dans l'air, et l'usage de cotonner ses oreilles, en remplissant ces indications, n'a rien que de très-prudent pour ceux qui n'ont pas besoin d'une excessive finesse d'ouïe.

DU TEINT.

La peau se ternit par ses excrétions habituelles unies aux émanations atmosphériques : c'est ce mélange qui produit ce vernis onctueux et diversement coloré, qu'il faut enlever par des ablutions un peu irritantes, et de légères frictions. Le contact de l'air suffit pour oxigéner la peau et lui donner des teintes diverses ; et l'on conçoit que les préparations les plus sûres comme les moins dangereuses, sont celles qui la rafraîchissent en la privant de ce contact, en l'*étiolant*, comme les pâtes, les pommades, les mucilages, etc. Tous les avantages que nous venons de décrire ne seroient donc rien, sans ce vernis de fraîcheur qui donne la vie à l'ensemble du tableau, sans le teint. Le teint est à une jolie

femme ce qu'est un rayon du soleil sur notre monde; il anime la création, il obscurcit les défauts et fait ressortir les beautés. C'est ici que l'arsenal des belles est inépuisable; tout y demande accès, et complaisans pour tous, les médecins ont à l'envi délivré des billets d'entrée à tous les aspirans : aussi voit-on le meurtrier *acide nitrique* à côté de l'innocente eau de *pied de veau*, le mercure, sous toutes les formes, figurer auprès de la pommade de concombres. Plus sévères, nous n'accorderons de passe-port qu'aux remèdes non dangereux et utiles : on conseille le bain de lait, celui de pâte d'amande, l'eau de *chair*, l'eau de mouron, les pleurs de la vigne, l'eau distillée du miel, le lait, le suc de melon, le jus laiteux de l'orge encore vert, l'eau de lin, à laquelle on ajoute par pinte dix gouttes de baume de la Mecque rendu soluble par un *oleo saccharum*, où une émulsion, ou seulement un jaune d'œuf: du moins ces recettes n'ont rien de dangereux. Mais si l'on veut faire attention que la beauté du teint est l'effet de l'équilibre parfait des humeurs, de l'exactitude des fonctions, on avouera que c'est moins du côté de la peau qu'il falloit tourner ses vues que vers le mécanisme intérieur, qui a fait affluer vers elle les différens fluides qui l'arrosent. Peut-on avoir la peau

blanche, si la bile est mal secrétée ? peut-elle être animée, si les impôts lunaires sont mal payés? peut-elle être brillante, si les secrétions alvines n'ont pas lieu ? Nous en sommes désespérés pour l'honneur des *artistes* parfumeurs; mais il faut passer par sa garde-robe si l'on veut que le rouge végétal réussisse, et s'être confessé à son médecin avant que d'entrer à sa toilette ; en un mot, le mauvais air, le défaut d'exercice et la fatigue, la faim, les digestions laborieuses, les eaux crues, les veilles, les chagrins, trop de travail ou trop de sommeil, l'abus des plaisirs et leur privation absolue, la crainte ou une joie excessive et imprévue, les remords et les voluptés, enfin toutes les vives affections suffisent pour altérer le teint.

Pourtant on nous accuseroit de partialité si nous ne citions cette eau fameuse, à laquelle les femmes du Danemarck doivent, dit-on, l'éclat de leur teint, et une belle dame de soixante-dix ans, qui ne *paroît pas en avoir cinquante*, nous harcèle pour l'insérer ici. Prenez égale quantité de farine de féves blanches, des quatre semences froides et de crême fraîche, battez le tout, en y ajoutant suffisante quantité de lait, pour faire une pommade avec laquelle on se lave le visage.

Les créoles des îles Maldives se servent, à la même intention, de beurre de cacao. Enfin l'école de Salerne indique les oignons pour avoir le teint vermeil.

« De cæpis..... Asclepius asserit illas
» Esse bonas stomacho pulchrasque creare colores. »

Mais comme il n'est pas aussi sûr qu'ils parfument l'haleine, je doute que nos merveilleuses ayent recours à cette recette.

DES RIDES ET DES TACHES DE LA PEAU.

On a vanté, pour relever les dépressions causées par la petite vérole et enlever les rides de la peau, le lait virginal, qui se fait avec deux gros de benjoin et storax dans une livre d'alkool; on y ajoute quelques gouttes de baume de Judée; lorsqu'on veut s'en servir, on répand dans un verre d'eau de cinq à huit gouttes seulement de cette mixtion, jusqu'à ce que l'eau blanchisse.

Mathiole recommande pour prévoir l'excavation ordinairement produite par les boutons purulens de la variole le procédé suivant : terre absorbante et crême, de chaque deux onces, mêlées en consistance de liniment, dont

on enduit légèrement avec une plume chaque bouton proéminent; la fraîcheur de la crême empêche la démangeaison, et la terre absorbante s'unissant au pus, le dessèche et l'empêche de creuser la peau.

Le professeur Chaussier a employé avec succès, pour corriger l'effet de ces stigmates, l'emplastique suivant :

Emplâtre de Nuremberg camphré un gros; huile d'olive suffisante quantité pour réduire le mélange en pommade, que l'on étend sur un papier brouillard, découpé par petites bandes, qui s'appliquent sur les boutons récemment desséchés. Enfin on se trouve très-bien de laver de lait tiède l'éruption variolique, et surtout les yeux, avec un petit pinceau.

Un remède incontestablement plus sûr, est la *vaccine*, qui, pour trois ou quatre piqûres, laissant de très-légères cicatrices à l'endroit que l'on veut choisir, affranchit pour toujours du plus cruel fléau de la beauté.

Les taches de la peau cèdent à une lotion répétée d'une eau légèrement animée d'alkali-volatil, ou par le frottement léger du jus de citron, selon la cause que reconnoît cette élévation de l'épiderme.

DE TACHES DE HALE.

On se sert avec avantage, pour les taches causées par le hâle, d'un topique de fraises légèrement écrasées et gardées la nuit sur le visage. Le lendemain on se lave la figure avec une eau de cerfeuil. Les Vénitiennes se servent, pour conserver leur teint qui est très-beau, comme on sait, d'un masque fait avec quelques onces de fleur de farine de froment et quelques blancs d'œufs; cette pâte reste la nuit, et s'enlève facilement le lendemain avec un peu d'eau tiède. Peut-être son principal mérite est-il d'assouplir la peau en y retenant les produits de la transpiration insensible. Henri III en employoit un pareil.

DES DARTRES.

On a prescrit pour les dartres, le vinaigre dans lequel on laisse s'amollir et délayer un œuf frais avec sa coquille: ce repercussif est très-dangereux. Si la dartre est légère et volante, un grain de sel mis dans la bouche et l'application répétée de cette salive suffisent, sinon il faut recourir à des remèdes internes. Enfin on a cité avec avantage, pour les éruptions de la peau, l'esprit

de mélisse, étendu d'eau, l'huile d'avelines, l'eau de limaçons, le frai de grenouilles, l'eau légèrement nitrée, et le sang tout chaud, de lièvre récemment tué, qu'on laisse sécher et tomber par écailles.

DU HOQUET.

Le hoquet, cette incommode et passagère convulsion des muscles du larynx, correspondans au diaphragme, est en général causé ou par plénitude ou par inanition, ou par la présence de quelque corps irritant. Dans le premier cas, l'eau tiède, l'eau sucrée, l'eau, sous toutes les formes d'administration, est le seul remède convenable; dans le second, les vaisseaux qui s'abouchent dans l'estomac, se trouvant vides et dépourvus de leur propre suc, absorbent le liquide qui s'y engorge et produisent l'irritation spasmodique qui se communique sympatiquement au larynx; en ce cas il ne faut pas nourrir trop promptement. On peut tromper la faim, d'abord en fronçant la tunique nerveuse de l'estomac, par quelques gouttes d'éther sulfurique sur du sucre, (et ce moyen peut aussi réussir dans le premier cas, en activant la digestion de l'estomac,) ou par une potion avec

le musc, le safran, de chaque six grains, laudanum, vingt grains dans quatre onces d'eau de menthe édulcorée ; on fait succéder à cette potion, une tasse ou deux de bouillon substantiel avec une vieille poule ou perdrix, bœuf, carottes, céleri, oignons, une gousse d'ail : on peut y ajouter dix grains de canelle ou de gérofle, ou quelques feuilles de laurier et un bon caramel. Si ces bouillons passent bien, il faut lentement et successivement développer les facultés digestives de l'estomac, et le hoquet disparoît.

Celui qui dépend de la présence de corps irritans, demande la plus sérieuse attention ; il peut être l'effet de poisons, et une règle générale qu'on peut ici établir, c'est que le premier moyen à opposer en pareil cas, est le lait à haute dose et l'huile, qui réussiront d'autant mieux que le poison sera plus actif ; s'il est lent, on a le temps d'appeler les secours d'hommes instruits. Les lavemens de décoction de tabac en provoquant les évacuations, ajoutent à l'effet de ces lavages ; seulement pour ne pas propager l'incendie jusqu'aux intestins, il est utile de leur faire succéder des lavemens mucilagineux. La graine de lin réunit toutes les indications. La thériaque, les pâtes, les incrassans sont le régime

nécessaire à la suite de cet accident. Souvent un hoquet léger a cédé à un verre d'eau fraîche, à quelques dragées d'anis; s'il devient plus opiniâtre, on doit appeler un homme de l'art.

DES SYNCOPES.

Outre ces incommodités, les femmes sont sujettes aussi aux syncopes, aux palpitations, aux suppressions, aux attaques de nerfs, aux fleurs blanches, aux pertes. Qu'elles n'opposent aux syncopes que l'absence des curieux, un air libre et continuellement renouvelé, des aspersions d'eau froide s'il n'y a pas contre-indication, des sels et une cuillerée de verjus si elles sont à jeun, ou d'une liqueur spiritueuse, si elles ont mangé.

DES PALPITATIONS.

Quant aux palpitations, qu'elles évitent les vives affections, les surprises, les chagrins; la médecine ne connoît d'ailleurs de moyen curatif physique, que l'application des sangsues à l'anus, et l'infusion de feuilles d'oranger ou de safran.

DES SUPPRESSIONS.

Les suppressions cèdent aux pédiluves, à l'éthiops martial, à l'*acorus verus*, à l'exercice violent, à la danse, s'il n'y a pas affection organique.

DES ATTAQUES DE NERFS.

Les attaques de nerfs demandent un examen suivi; ou il y a érétisme ou il y a relâchement, et voilà le point de difficulté du traitement. Voilà pourquoi, pour la même affection, on voit tant de moyens de cure différens. Dans les accès, d'ailleurs, il ne faut rien faire que d'empêcher la malade de se blesser en se débattant, et la faire boire avec un vase de métal une infusion de tilleul ou de fleur d'orange, et quand l'accès se termine, précipiter le recouvrement de la connoissance en faisant respirer un sel imbibé de vinaigre radical. L'alkali volatil fluor ne nous a pas paru réussir de même, et l'éther nous a toujours semblé ajouter à l'intensité des symptômes. Les bains jouent le plus grand rôle dans le régime curatif.

DES FLEURS-BLANCHES.

Les fleurs-blanches, devenues on sait trop bien pourquoi, depuis quelque temps, ainsi que la maladie précédente, si communes à Paris, demandent un médecin très-instruit sur cette matière ; on ne peut même tracer ici de plan général de conduite. Tantôt ce sont des injections émollientes ou narcotiques qu'il faut, tantôt elles doivent être toniques : quelquefois un breuvage aromatique est indiqué, quelquefois il faut qu'il soit légèrement purgatif. Mais qu'on n'oublie point que la plus petite négligence est ici du plus funeste succès, et que c'est ainsi que naissent les ulcères de la matrice. On peut d'ailleurs, quoique très-exercé, prendre un écoulement laiteux pour des fleurs-blanches, et celles-ci pour une gonorrhée. Les trois traitemens sont aussi distincts que les symptômes sévèrement examinés.

DES PERTES.

Les pertes sont ou passagères ou prolongées, ou périodiques ou imprévues. Prolongées et périodiques, elles exigent les conseils habituels de médecins instruits, et nous n'avons voulu

parler que de celles passagères et imprévues, parce que nous n'avons pas eu la prétention de donner aux gens du monde des leçons de médecine : c'est surtout dans cet art que les demi-connoissances sont plus fatales qu'une ignorance complète; mais dans ces avis qui ne sont point destinés aux gens de l'art, nous n'avons voulu qu'éclairer les femmes sur l'invasion des maladies, poser le premier appareil et donner le temps d'appeler des secours. Dans ces sortes de pertes la saine médecine est inactive au début, peu agissante ensuite, et se borne à diminuer le volume du sang, s'il y a pléthore caractérisée, à lui donner de la consistance, s'il y a symptôme de décomposition. L'âge, l'époque de l'année, le tempérament, la force du sujet, sont d'ailleurs les plus sûrs régulateurs de la conduite médicale, et l'on ne peut pas plus tracer ici un régime incrassant que des moyens évacuans. Ce qu'il est seulement utile de dire, c'est que la femme ne doit point s'étonner d'un événement très-ordinaire dans un être chez lequel le sang joue le premier rôle pendant la moitié de la vie. C'est dans ces orageuses éruptions que les Musulmanes emploient avec succès le *serkis*, (élychrisum, gnaphalium) ou thé des sultanes; cette plante, que l'on recueille sur une montagne

voisine de la Mecque, se vend au poids de l'or, parce que quiconque approcheroit de l'endroit où on la cultive seroit puni de mort, au rapport de *Paul Lucas, voyageur*, qui assimile le goût de son infusion à celui d'un mélange d'une cuillerée d'eau vulnéraire spiritueuse dans deux cuillerées d'eau bouillante édulcorée. On lui attribue des vertus extraordinaires.

DES RIDES ET DE L'AMPLEUR DU VENTRE ET DE LA GORGE.

Quelquefois, après la grossesse, la gorge et le ventre restent ridés et plus volumineux. L'art offre ici plusieurs moyens : ils sont ou mécaniques, ou thérapeutiques ; les premiers consistent dans l'application de bandelettes pour le sein, et de larges bandes sur le ventre, aussitôt après les couches, avec la précaution de les resserrer graduellement, pour laisser à l'organe de la génération les moyens de contraction qui lui sont nécessaires. L'habit européen est, à cet effet, plus favorable aux femmes que la veste asiatique qui, ne contenant point les intestins, permet à la texture molle de leurs enveloppes, d'acquérir des dimensions énormes. Plus soi-

gneuses de leur gorge et de leurs pieds, les Géorgiennes, les Othaïtiennes, les Bayadères opposent à leur gorge naissante un rempart qu'elle ne peut franchir, et emprisonnent, dès l'enfance, dans une *babouche* étroite, leur pied, qui ne s'accroît que très-peu. On a ridiculisé ce goût, fondé cependant sur quelque raison En effet, une main calleuse, un pied plat et long annoncent une basse extraction, une vie exercée aux travaux les plus rudes, tandis qu'un pied mignon, présage flatteur d'attraits plus cachés, semble être le résultat d'une éducation distinguée : et ne citât-on que cette fameuse Rhodope, déjà citée par nous, dont le joli soulier, emporté par un aigle, et tombé à Memphis sur les genoux du roi, fit marcher son petit pied à si grands pas vers la fortune, et valut à Rhodope les honneurs du trône, on avouera qu'il exista peu de tête qui n'eût été flattée de devoir sa couronne à ce genre d'attraits.

On a vanté la mélisse pilée et appliquée sur la gorge, et l'arbrisseau de Vénus, le myrte s'honore d'offrir aussi un moyen de faire disparoître les traces du culte qu'on rendit à la divinité auquel il est consacré. En général les sumacs (*rhus coriaria*), les chênes (*quercus et ilex*), les épines, les arbousiers et tous les

végétaux styptiques contiennent un *tannin* très-propre à cet usage.

Enfin le médecin des dames dit :

« *Si mulierum sinus pudoris sit nimium* » *dilatatus, quod accidit tùm propter par-* » *tus, tùm propter frequentes coïtus,* » *debent mulieres tunc uti sequentibus* » *remediis.* »

Prenez, dit-il, noix de galle encore verte, faites-les bouillir dans du vin avec quelques clous de gérofle, trempez-y un linge et appliquez.

Ou bien, alun, sang-dragon, gomme arabique, suc d'acacia, feuilles de plantain, de renouée, de tormentille, fleurs et fruits de grenadier, capsules de glands, sorbes non mûres, roses de Provins, faites bouillir dans du vinaigre, et appliquez au moyen de compresses.

Ou quatre onces d'huile d'amandes amères, une once de cire blanche; faites fondre au bain-marie; ajoutez deux gros d'alun et un gros d'orcanette, vous avez une pommade styptique; ou enfin, alun, une once, acide vitriolique, demi-gros; faites fondre dans quatre onces de vinaigre et quatre onces d'eau de plantain ferrée; ajoutez deux onces d'esprit-de-vin et servez-vous-en, mais avec discrétion, pour imbiber, avec une

éponge ; certaines parties qui laisseroient des preuves non équivoques de fécondité, ou au moins, comme disoit Fontenelle, que l'amour auroit passé par-là.

Un moyen plus simple et non moins efficace, c'est d'extraire le tannin, en versant de l'eau sur du tan en poudre dans un appareil semblable à celui des salpêtriers. Cette eau, en traversant le tan, lui enlève une portion de son principe styptique ; versée sur du nouveau tan, elle en dissout une nouvelle quantité, et ainsi de suite jusqu'à ce que le tan tende plutôt à lui en enlever qu'à lui en céder ; alors la concentration est parfaite, et on l'emploie comme les décoctions ci-dessus prescrites ; mais tous ces moyens ne peuvent que succéder aux compressions graduelles des bandes à sec, et long-temps après que tous les résultats de couches sont terminés. Enfin les bains froids et répétés offrent le plus sûr comme le moins dangereux de tous les toniques. On doit d'ailleurs scrupuleusement observer que tous ces topiques, ou lotions, ne doivent jamais s'employer pendant le tribut lunaire, et qu'ils ne sont suivis du succès désiré, qu'en s'imposant la sagesse la plus austère. La femme déjà trompée, et qui s'exposeroit encore à l'être, n'est plus digne de notre intérêt

et du motif bien pur qui nous anime à consoler son sexe des injustices du nôtre.

Ce seroit ici le lieu de parler des moyens de fécondité; mais nous aurons occasion de le faire lorsque nous traiterons de l'excès d'embonpoint, l'une des causes de la stérilité.

DES VARICES ET DES HÉMORROÏDES.

Le sang qui, comme nous l'avons dit, joue le premier rôle dans le système féminin, se montre quelquefois sous forme de varices ou d'hémorroïdes. L'expérience a prouvé qu'il étoit dangereux de s'opposer aux premières par la compression, à moins qu'on ne puisse espérer d'appeler le sang aux vaisseaux hémorroïdaux ou menstruels par l'application des sangsues, les bains de siége ou de vapeurs, etc. Si l'on aperçoit le gonflement des hémorroïdes, ou un suintement par la vulve, alors la compression peut se faire sans danger; le sang se dégorge, on applique des brasselets, des bas ou des caleçons d peau de chien lacés graduellement, et la guérison est complète. Si ce flux devient périodique, la cure des hémorroïdes, loin d'être un bienfait, peut être la source de maladies très-graves;

mais on peut adoucir les douleurs qu'elles causent, soit par des bains de fauteuil dans une eau émolliente, soit par l'application de lait, dans lequel auront bouilli du cerfeuil, ou des figues grasses, ou de la joubarbe, ou par des linimens de *populeum* ou de cérat, incorporé d'opium gommeux. Les sangsues réussissent en général, mais déterminent l'afflux du sang et nécessitent l'usage répété de ce moyen, qui n'est pas sans danger si les hémorroïdes sont d'un mauvais caractère, si la saison est ardente, etc. C'est encore à l'homme de l'art à apprécier ces différens cas.

DES ENGELURES.

Dans le premier âge surtout, les femmes sont exposées à cette espèce d'incommodité, nommée engelure. Cette affection, qui paroît lymphatique, demande des soins particuliers, et l'exploration des circonstances qui ont pu la causer. Si elles semblent dues à quelque humeur particulière appelée ou fixée par le froid aux extrémités, il faut avoir recours à des remèdes appropriés à ce genre de vice particulier ; mais si l'engelure n'est causée que par une suppression de circulation occasionnée par le froid, il

faut fluidifier les humeurs en se garnissant les pieds et les mains de chaussons et de gants imprégnés d'esprit-de-vin, pendant le jour, et remplacés pendant la nuit par des gants et des chaussons huilés. On peut même se laver les extrémités avec l'huile de mille-pertuis. On a beaucoup vanté une moutarde de raiforts et l'eau de chaux qui n'ont pas toujours obtenu les succès qu'on en attendoit. Si les engelures ne sont pas ouvertes, on peut prévenir cet accident en les frottant d'esprit-de-sel; la pulpe de navets et de raves cuite sous la cendre, mise le soir en cataplasme, a souvent réussi. On conseille aussi de se laver les mains dans la neige pour les rendre moins accessibles au sentiment du froid ; mais nous pensons qu'on arrive plus sûrement à ce but en les lavant avec une pâte d'amande très-grasse et nitrée.

DES CORS.

Chez l'homme social les extrêmes se touchent, et parce qu'on a voulu emboîter le pied dans une chaussure à la fois commode, juste et agréable, d'autres, outrant ce moyen, l'ont captivé au point de le blesser : de là sont nés les cors. Le moyen le plus sûr de les guérir est de les amollir par des pédiluves et de les enlever à plusieurs

reprises avec un rasoir bien tranchant. L'application de caustiques est très dangereuse, et celle des pommades est insuffisante. Le suc de pourpier, mis sur le cor coupé, prévient, dit-on, sa renaissance, il a du moins le mérite de n'être pas à craindre. Le plus sûr est de loger le pied de manière à ce qu'il ne soit ni trop à l'aise, ni trop gêné; car les deux excès ont le même inconvénient.

DES ONGLES.

Nous n'avons point parlé des ongles; cependant leur beauté demande un soin particulier. Les Chinoises laissent pousser les leurs à une longueur démesurée pour pincer le théorbe; les Françaises ont le défaut opposé et coupent leurs ongles de trop près. La beauté des ongles consiste dans leur figure, leur surface et leur couleur; ils doivent être rosés, transparens, bombés et de niveau avec l'extrémité des doigts; leur racine en forme de croissant, à contre-sens du repli sémilunaire de la peau, doit être blanche et contracter avec le corps de l'ongle. Par divers accidens il peut s'épancher du sang ou du pus sous l'ongle, comme dans les pinçons et les panaris. Quant au premier accident, le plus sûr

moyen de guérison est d'attirer au-dehors le sang extravasé qui, en stagnant, se corromproit et deviendroit le foyer d'une suppuration. On y réussit en trempant le doigt dans une eau élevée à la température la plus supportable possible. Le panaris exige le plus grand soin. Outre le moyen ci-dessus indiqué, on emploie un onguent maturatif, et si l'ongle tombe, *Paul Eginette* recommandoit la cire mêlée avec une égale partie d'orpiment. *Mancini* employoit aussi l'orpiment à la dose de deux gros, manne, aloès et encens, de chaque un gros, et six gros de cire vierge. « Appliquez, dit-il, (*de deco-* » *ratione*, page 149) cet onguent sur le doigt, » enveloppez-le d'un doigtier et ne le laissez » pas exposé à l'air; car rien ne s'oppose plus » que l'air à la régénération des ongles. » L'immersion du doigt malade dans une forte lessive, bien chaude, réussit assez généralement, et dispose à une prompte et bonne suppuration. Le principal but qu'on doit se proposer ici est la régénération d'un ongle bien conformé. S'il survenoit des excroissances fongueuses, le fer ou la pierre infernale peuvent les enlever sans laisser la trace de leur passage.

Si les ongles se recourbent, c'est, ou par sécheresse, ou par mollesse dans le tissu; si c'est

sécheresse, des lotions avec des huiles ou des eaux onctueuses suffiront pour les amollir ; si c'est extrême sensibilité, on parviendra à leur donner du corps en leur appliquant, chaque soir en se couchant, l'emplâtre suivant :

Huile de lentisque, une once ; sel marin, deux gros ; colophane et alun de chaque deux scrupules; cire, une once ; mêlez et faites un onguent. Galien (*de medic. facilè parabilibus*) ordonnoit pour les ongles raboteux, le jaune d'un œuf dur, deux gros de soufre, ajoutez de vinaigre suffisante quantité pour faire un emplâtre.

Une règle générale, est qu'on rend aux ongles leur couleur naturelle, en enlevant au système général la cause qui l'a altérée ; d'ailleurs les taches imprimées aux doigts et aux ongles par l'encre, les cerneaux, etc., disparoissent en les frottant, ou avec le sel ordinaire, ou avec le jus de citron, le verjus et le sel d'oseille.

Les *envies* sont de petits filamens de la peau qui s'élèvent autour des ongles ; on doit les couper avec des ciseaux, mais ne jamais les arracher.

Enfin les extrémités sont exposées aux verrues, aux entorses, à la goutte.

DES VERRUES.

Les verrues cèdent facilement à l'attouchement souvent répété de la pierre infernale. La surpeau s'exfolie, le derme suivant disparoît, et ce *gui animal* finit par se faner et ne plus végéter. Nous ne conseillons aucun des autres moyens proposés ; mais nous croyons devoir prévenir que cette végétation peut tenir à des causes qu'il est prudent de vérifier et de combattre.

DE L'ENTORSE.

L'entorse est une affection musculaire des parties inférieures, dans lesquelles une rétractation excessive succède à un relâchement subit. Le moyen le plus sûr et le plus hâtif est l'immersion rapide dans une eau très-froide pour s'opposer à la rétraction et retenir le muscle *in statu quo;* mais il faut que ce soit employé au premier moment de l'accident. Quand ce premier moment est manqué, on a proposé, et M. Desessartz a employé constamment, avec succès, le remède qui suit :

Etendre sur tout le pied de la filasse imbibée

de deux cuillerées d'eau-de-vie et trois blancs d'œufs battus ensemble ; on y ajoute un demi-gros de savon rapé.

DE LA GOUTTE.

La médecine n'a point encore assigné de mode curatif de la goutte ; mais elle sait éloigner ses accès, alléger ses douleurs et régler sa marche. On éloigne ses accès en prenant habituellement une once de sel ou sucre de lait dans un verre d'eau, le matin, à jeun : on diminue ses douleurs avec les pillules tempérantes de Sthaal ; on détermine ses stases en l'appelant aux pieds de la manière suivante, quand elle est fixée sur quelques viscères importans à la vie.

Mettez dans douze pintes d'eau très-chaude six onces d'esprit-de-sel fumant ; plongez-y les pieds pendant une heure, en prenant dans cet intervalle une ou deux tasses de bon café à l'eau. Avant la fin du pédiluve, la goutte est descendue aux pieds.

Il nous reste à parler de la maigreur et de l'embonpoint.

Quelques femmes privilégiées ont l'heureux don des contours discrètement arrondis, d'une taille à la fois svelte et riche, voluptueuse et

légère ; mais en général, chez les unes, la maigreur a flétri de sa main aride la peau décolorée ; chez les autres une exubérance excessive dégrade les formes. On pardonne plus aisément encore ce luxe que le défaut opposé : la maigreur trouve aussi peu d'avocats que d'amateurs. C'est donc à éviter et l'un et l'autre excès, que doit conduire l'hygiène ; c'est pour réparer ces deux torts, que la médecine est consultée. Essayons de répondre à la confiance de celles qui l'invoqueront.

La maigreur est le résultat d'un défaut d'assimilation des substances alimentaires, ou d'une insuffisance d'alimens. Plaignons les victimes de la pauvreté, sur le front desquelles elle a trop bien empreint le hideux cachet de l'émaciation, et indiquons à l'opulent les moyens d'essayer sur eux le bienfait d'une nourriture réparatrice. En effet, c'est en cherchant et en trouvant le moyen de bien se nourrir qu'on parvient à donner au corps cet air de vie, ces brillantes couleurs, ces heureuses formes qui constituent la femme attrayante. Or, deux moyens se présentent ; un bon choix d'alimens, un bon emploi des forces digestives. La température trop chaude et trop sèche de l'air qu'on respire, des eaux malsaines, l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, un trop grand exercice, les veilles trop prolongées,

la suppression ou l'excès de certaines excrétions, les passions vives, la douleur, l'ennui, sont autant de causes qui diminuent l'embonpoint et épuisent les cellules du tissu graisseux. L'appétit se perd et le corps *vit à ses dépens*, ou si la faim continue, il ne s'enrichit point d'un chyle réparateur; le sang laisse exhaler, sans les reproduire, les parties balsamiques, l'*aura vitalis* qui donnent à toute la structure humaine cet esprit de santé, cette force de vie qui, cherchant à s'échapper par tous les pores, commencent par animer leur heureux possesseur avant de se répandre au-dehors. Les boissons douces, les alimens mucilagineux, le lait, les œufs, les consommés, les gélées de jeunes animaux, les viandes peu cuites, le riz, les fécules, le sagou, le salep, et en général les pâtes, les gruaux, le chocolat, les bains fréquens, surtout une absence de tous soucis, un sommeil long et doux, un exercice modéré et l'habitude de manger et se baigner alternativement, sont les moyens les plus sûrs d'acquérir de l'embonpoint. C'est ainsi que les Egyptiennes, qui passent leur vie aux bains, y prennent toutes les demi-heures des bouillons de poule, d'amandes douces, de noisettes, de dattes, de pistaches et de safran, ou y mangent des noix de cocotier, des bulbes

d'hermodactes (*) après leurs couches, pour reprendre de l'embonpoint et de la fermeté. Dans l'intervalle elles se font donner des lavemens avec la graisse d'ours, ou une décoction de gruau. En sortant du bain on les frotte légèrement de pommades et de parfums, de manière que les pores ne laissent même pas échapper, par la transpiration, le quart de ce qu'en France on est accoutumé à perdre. Ensuite elles se mettent au lit, et prennent, avant de s'endormir, quelques myrobolans et plusieurs tasses d'une boisson faite avec le suc candi et la gomme adragante. Des songes légers voltigent sur leurs paupières, et elles se réveillent pour recommencer la même existence, dont le succès seroit encore plus assuré dans un pays d'une température moins élevée.

Si le défaut d'assimilation vient de la paresse ou de l'inertie de l'estomac, les substances amères, le kinkina, la rhubarbe, les extraits d'absinthe, de petite centaurée, de sophora, (*)

(*) Prosper Alpin. *de Med. egypt.* lib. 3, cap. 18. Sonnini, *Voyage de la Haute-Egypte.* Denon, *Voyage pittoresque de l'Egypte.*

(**) C'est à M. Tollard que la botanique doit la propagation en France de ce beau végétal. Nous saisissons avec plaisir cette occasion de rendre hommage aux connoissances géoponiques et rurales de ce modeste

d'aunée, etc., les infusions théiformes, aromatiques, telles que les feuilles d'oranger, d'arnica, de tilleul, dans le cas où la débilité digestive seroit due à une affection nerveuse, les martiaux sous toutes les formes, les bains froids surtout, en commençant par une température très-douce, et en les dégraduant insensiblement, tous ces moyens alternatifs ou réunis, sont indiqués pour réparer l'absence de ton de l'estomac, et lui donner l'énergie d'approprier au système les sucs substantiels des alimens nourriciers dont on vient de parler.

Après la beauté, l'embonpoint est l'attrait qui fait le mieux excuser son absence, et son charme est tel qu'il la remplace quelquefois avec avantage, et que, sans lui, la beauté perd de son empire; mais il ne faut pas qu'il soit excessif. Cet excès altère la beauté, en effaçant les linéamens délicats de la figure, en déformant une taille ronde et élancée, en remplaçant par une nonchalance habituelle l'exquise sensibilité, la vivacité d'expression, des traits et de l'esprit qui

savant, auteur de plusieurs articles de physiologie végétale du *nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*. Les frères Tollard, marchands d'arbres, de plantes, de graines, de fleurs, etc., demeurent à Paris, carrefour des Trois-Maries, n°. 3, près le Pont-Neuf, et remplissent le vide qu'a laissé la mort de M. *Vilmorin-Andrieux*, leur oncle.

caractérisent les êtres doués d'un modeste embonpoint; enfin il est le compagnon ordinaire de la stérilité. Les causes de l'embonpoint démesuré, sont une trop grande facilité d'assimilation et un choix d'alimens trop substantiels, un air froid et humide, le défaut d'exercice, un sommeil trop prolongé, une âme calme, le silence parfait des passions Il est une liqueur qui, élaborée en secret dans les réservoirs reproductifs de la nature, devient la cause et l'aliment de nos passions. C'est un fluide igné qui, trop concentré, nous consume lentement, trop exhalé nous brûle rapidement ; mais s'il est modéré, si sa dépense est économisée, le corps s'engraisse en proportion de cette épargne, et communique sa torpeur à l'esprit. Il y a plus, si l'on éteint cette semence de feu, l'âme et le corps perdent leur vigueur commune, alors les êtres jouissent de toute la plénitude d'une existence purement animale. L'art de *Comus* a mis à profit ces connoissances, (*) et la musique n'a pas rougi de s'en aider pour arracher à l'homme son plus bel

(*) Voyez l'*Almanach des Gourmands*, et surtout le *Garde-Manger* de son auteur, qui a eu la modestie de ne pas mettre au rang des chapitres les plus intéressans de son ouvrage, ce vaste dépôt des produits levés par lui, sur la vanité pâtissière, boulangère, confiturière, etc., au moyen de ses circulaires... *Habemus confitentem reum.*

attribut, qu'elle a cru remplacer par le don d'un futile talent bien chèrement payé!!

Les remèdes de l'embonpoint sont la diète, en diminuant graduellement la nourriture, en la choisissant moins substantielle et plus aromatique, un exercice forcé, peu de sommeil, quelques purgatifs, (*) les boissons acides et sudorifiques, le café, les liqueurs spiritueuses, etc. Enfin plusieurs femmes se sont très-bien trouvées de l'application de ceintures de sel, qui fondent lentement et sans danger la substance adypeuse de la peau, et de proche en proche celle des parties qu'elle contient.

On ne peut être d'ailleurs trop en garde contre les remèdes qui promettent et causent un amaigrissement rapide. Nous devons aussi avertir du danger qu'il y a de poser sur le sein, des corps trop chauds, pour dissoudre l'engorgement soupçonné des glandes. Cette chaleur produit un effet tout opposé, et l'on a vu s'accroître, sous la *peau de cygne*, des tumeurs qui ne se seroient point développées, si la chaleur n'avoit pas accru le ferment parti-

(*) On pourroit regarder la saignée comme un moyen d'obtenir l'amaigrissement; mais outre le danger des saignées répétées, qui troublent toujours le système, il est d'observation qu'on se sert avec succès dans quelques provinces de ce procédé pour engraisser les animaux.

culier qu'éprouvoient ces parties, et l'afflux des humeurs sur un endroit déjà affoibli.

On a demandé s'il existoit des moyens de fécondité; un auteur moderne, offrant même au delà de la solution de cette question, a été jusqu'à professer *l'art de procréer les sexes à volonté;* renchérissant sur ces brillantes promesses, un auteur non moins prodigieux, a indiqué celui de *produire des êtres beaux et spirituels.* (*)

Sans s'arrêter à ces écarts d'une imagination déréglée, l'art offre des conseils et non des spécifiques aux femmes stériles, qui ne le sont que parce que la cause de leur infécondité n'étoit pas connue, car la stérilité organique est incurable.(**)

Si elle est due à l'absence des règles, ou à la présence des fleurs-blanches, ou d'un vice particulier, on doit la combattre par les remèdes appropriés à ces diverses affections.

Si l'on soupçonne qu'elle est l'effet de l'insensibilité du viscère utérin dans l'orgasme vénérien,

(*) La Mégalantropogénésie.

(**) Le remède le plus sûr, comme le plus agréable et le moins dangereux, est bien certainement le *bain égyptien*, et les voyageurs s'accordent avec les historiens, pour en attester l'efficacité; mais il faut de la persévérance. Nous n'ajouterons qu'un mot, c'est que l'usage des aphrodisiaques est aussi dangereux que celui des remèdes destinés à troubler les mystères de la fécondité.

les femmes se trouveront fort bien du conseil de Fernel, au roi Henri II, qui obtint enfin un dauphin après douze ans de mariage, en se montrant très-galant avec sa femme, à l'époque précise où les hommes ont coutume de l'être le moins. Cette règle cependant est particulière, et déroge expressément à celle établie, que c'est à la suite du tribut lunaire, que la fécondité est plus assurée.

En général, la stérilité doit être combattue par les remèdes opposés à la cause qu'on lui soupçonne, par les bains chauds, les émolliens, les tempérans, si l'on suppose excès d'érétisme et de sécheresse; par les toniques, les astringens, les aromatiques, les bains froids, s'il y a relâchement ou excès d'embonpoint. Nous avons cru cette courte indication nécessaire à ces épouses auxquelles il ne manque qu'un rejeton pour serrer et affermir un nœud fortuné, et qu'une pudeur bien excusable empêche quelquefois de s'ouvrir sur la cause secrète de leurs regrets.

Au reste, il est des détails dans lesquels nous n'avons pu entrer, soit à raison de la gravité de la matière, soit à cause de la variété des cas, et sur lesquels nous nous empresserons de répondre à la confiance des personnes qui voudroient de plus amples instructions.

Nous terminerons ici la triste énumération d'une

partie des infirmités qui affligent la moitié la plus foible du genre humain ; nous n'avons point entendu lui prescrire de remèdes nouveaux, et nous nous sommes surtout bien défiés de cet esprit d'innovation qui remplace aujourd'hui celui de l'expérience, dans une science où la théorie doit le céder à la pratique. Nous n'avons point eu l'intention de faire un cours nosologique, mais seulement celle d'indiquer dans les affections légères des moyens de soulagement, en conseillant toujours d'invoquer les lumières des hommes instruits. Plus érudits, nous aurions craint de populariser la médecine et de mettre entre les mains du public une arme dangereuse, et certes on ne nous prêtera pas la prétention d'avoir offert des leçons aux hommes de l'art, de qui nous en recevrons toujours avec reconnoissance ; mais c'est peu que d'avoir esquissé cet ensemble médical, en invitant les femmes à recourir de bonne heure à leur médecin, si nous ne leur disions que le choix de ce ministre de leur santé est de la plus grande importance. Ce n'est point assez qu'il unisse le dévouement à la discrétion, le désintéressement à la probité, la bienfaisance au courage, la sobriété à la franchise, le jugement à l'érudition, il faut encore qu'il soit doué d'un coup d'œil rapide et juste, d'une longue

patience, d'une tendre commisération, que jouissant de l'estime publique, et plus avide de gloire que de célébrité, il joigne au bon ton, le bon cœur, à l'art de bien juger, celui de le persuader, à la science des détails, le génie de son art, enfin qu'il soit grave sans tristesse et gai sans folie, spirituel sans prétention et savant sans pédantisme, ferme sans dureté et sensible sans foiblesse ; en un mot, qu'il sache exercer sur les femmes son empire par la conviction et conserver un ascendant irrésistible, sans jamais s'en prévaloir.

Nous avons dit que nous croyons devoir à l'importance qu'exige l'examen de la question sur le degré de confiance que mérite la fabrication des eaux minérales de messieurs Paul et Triayre, la preuve de l'opinion qu'en ont émise les savans étrangers; cette preuve résulte de la lettre du docteur *Saunders*, que nous croyons devoir publier dans sa langue native, de peur qu'on ne nous soupçonne d'une interprétation erronée. Elle sera suivie des observations faites à ces bains par les premiers médecins de la capitale, pendant le cours de l'année dernière. Voici la lettre du docteur *Saunders*, avec sa traduction littérale, pour ceux qui ne savent pas l'anglais.

EXTRAIT

DU

JOURNAL DE MÉDECINE ET DE PHYSIQUE,

décembre 1802.

MONSIEUR,

M'étant occupé des eaux minérales avec une attention particulière depuis plusieurs années, et les considérant comme une classe nombreuse de médicamens précieux, je me sers de votre excellent journal pour diriger l'attention des médecins sur des eaux minérales artificielles, que M. Paul, de Genève, vient de faire connoître ici.

Il y a déjà plusieurs années que nos voisins jouissent de cette acquisition, et je n'aurois pas manqué d'en parler dans l'ouvrage que je publiai sur cette matière, il y a environ deux ans, si j'avois été informé de son existence. J'ai d'autant plus de plaisir à payer cet hommage public

AN

EXTRACT

FROM THE

MEDICAL AND PHYSICAL JOURNAL,

for december, 1802.

DEAR SIR,

My attention having been particularly engaged for many years past on the subject of mineral waters, which I have long considered as a fertile source of important remedies, I feel particular pleasure in availing myself of your respectable journal, to direct the attention of medical men to some improvements lately introduced into this country by M. Paul, of Geneva, in the imitation of mineral waters; improvements, which he had introduced abroad for many years past, and which I should certainly have taken the opportunity of mentioning in the work which I published about two years ago on that subject, had they, at that time, reached my knowledge. And I feel the more inclined

aux ingénieux travaux de M. Paul, qu'il a eu la générosité de ne s'entourer d'aucun mystère à l'égard des médecins et autres gens de l'art qui lui ont témoigné le désir de connoître ses inventions et ses procédés. Je suis un de ceux à qui il a communiqué tout ce qui pouvoit m'intéresser sous ce rapport.

M. Paul, à son arrivée ici, a donné au public la traduction d'un rapport fait en 1799 à l'institut de France par les chimistes de ce pays les plus distingués, sur sa manufacture d'eaux minérales artificielles, établie à Paris. Ils ont considéré cet établissement, non-seulement comme objet de recherche médicale scientifique, mais même comme objet d'intérêt public, comme une entreprise qui méritoit d'être encouragée à raison des avantages qu'elle promettoit à la nation. Ce rapport, qui est accompagné des attestations les plus favorables de la faculté de Genève et de celle de Paris, est infiniment honorable pour M. Paul, et comme mécanicien et comme chimiste, et forme le témoignage le plus authentique en faveur de son établissement. Je ne me propose point de suivre ici l'institut de France

to take this kind of public notice of the ingenious labours of Mr Paul, as this gentleman, has, in the most liberal manner, divested himself of any kind of secret, or mystery, with regard to all physicians, or other competent persons, who have desired to become acquainted with his inventions and processes, and as I am one of those to whom he has communicated, without any reserve, all that could interest me in those respects.

M. Paul, on his first introduction in this country, has laid before the public the translation of a report made, in the year 1799, to the Institute of France, by some of the most distinguished chemists in that country, on his manufacture of artificial mineral waters at Paris. These gentlemen have considered the establishment in question, not only as an object of medical and scientific inquiry, but also as a kind of public concern, and an undertaking which ought to be enconraged from the national advantages which it is likely to produce. (*) This report, which is accompanied by the most favourable certificates from the faculty of Geneva, and that of Paris,

(*) See the reports, etc.

dans son examen circonstancié du laboratoire pneumatique de M. Paul et de la partie mécanique de ses opérations ; tout ce que j'ai à dire à cet égard, est que l'ensemble de son laboratoire et surtout son procédé pour imprégner les eaux de gaz m'a paru aussi bien imaginé qu'exécuté, et a parfaitement répondu à l'idée que je m'en étois faite, d'après les rapports précités.

Dans mon *Traité d'eaux minérales* j'ai développé, d'une manière assez étendue, mon opinion sur l'utilité de cette sorte de remède, et j'ai hasardé aussi quelques conjectures sur leur mode d'action. J'ai tâché de montrer que les effets remarquables produits par certaines substances, prises en dissolution plutôt que sous une forme solide, ainsi que la disproportion apparente entre l'infiniment petite quantité qu'on en prend et la force dont elles agissent sur l'économie animale, doivent être attribués tant à l'extrême division de leurs parties, qu'au véhicule aqueux lui-même, et qu'en certaines circons-

bestows the greatest praise on Mr. Paul, both as a mechanic and chemist, and renders to his establishment the most authentic justice. I do not by any means propose following here the Institute of France in their circumstantial examination of Mr. Paul's pneumatic laboratory, and of the mechanical part of his operations. All that I would say in this respect is, that the whole of his laboratory, and especially his method of impregnating water with gas, have appeared to me singularly well contrived and executed, and have entirely corresponded with the impression which I had received from the reports above mentioned.

In my Treatise on mineral waters, I have pretty fully stated the opinion which I have formed on the utility of that class of remedies, and have offered also some conjectures on their mode of operation. I have attempted to shew that the remarkable effects, which are obtained from certain substances, taken in that diluted form, rather than in a solid shape, as also the apparent disproportion between the minute quantities in which these substances are taken, and their powerful effects on the animal œconomy, ought to be attributed, partly to their state of extreme division,

tances ces effets sont puissamment secondés par le plus ou moins d'élévation dans la température.

Quant aux eaux gazeuses, et principalement celles qui sont fortement saturées de gaz acide carbonique, telles que les eaux de Seltzer, je ne répéterai point ce que j'ai dit dans le même ouvrage sur leur utilité en médecine. Tout le monde accordera, je pense, que, dans les plus violentes dyspepsies, la portion de gaz qui se dégage du fluide, au moment où il entre dans l'estomac et qui s'y attache sous cette forme, est au moins un palliatif fort agréable; de même qu'il est généralement reconnu que la portion de gaz acide qui entre dans la circulation, avec son véhicule aqueux, produit graduellement sur l'économie animale, d'autres effets non moins importans, quoique plus tardifs. La réputation universelle que ces eaux ont successivement acquise en Europe, et comme breuvage agréable, et comme remède efficace, l'encouragement que leur préparation artificielle a obtenu chez nous et chez nos voisins, prouvent évidemment l'excellence de leurs effets; et j'ai d'autant plus de satisfaction à voir leur utilité de jour en jour plus généralement reconnue, que je suis le premier

partly to the effect of the aqueous vehicle itself; and that those effects are, in certain cases, powerfully assisted by an increase of temperature.

As to the gaseous waters, and particularly those that are strongly impregnated with carbonic acid gas, of which Seltzer water is a striking instance, I shall not repeat here the opinions which I have advanced in the same work on the medicinal use of those waters. (*) Every body, I believe, is now ready to admit, that in most dyspeptic complaints, the portion of gas which escapes from the liquid immediately on its reaching the stomach, and is thus applied to that organ in a gaseous form, produces, at least, very grateful palliative effects; and as it is generally acknowledged that the portion of gaseous acid, (**) which enters the circulation along with its aqueous vehicle, gradually produces on the animal œconomy, other more important, though less immediate effects. The universal repute, which this class of waters has gradually acquired in Europe, both as

(*) Treatise on mineral waters, p. 232.

(**) See the reports, etc.

qui, à mon début dans la médecine, les ai recommandées à l'attention des hommes de l'art, comme spécifiques dans les maladies les plus dangereuses.

Dans le traité que je prends la liberté de citer encore une fois, j'ai établi et développé mon opinion sur l'imitation des eaux minérales et mes idées relativement aux avantages et aux désavantages qui pouvoient résulter des eaux minérales artificielles. Non-seulement M. Paul s'est distingué par la manière dont il a imité les eaux gazeuses naturelles ; il a de plus fait connoître d'autres eaux gazeuses médicinales dont la nature n'offre point l'équivalent, et qu'on peut regarder comme des préparations tout-à-fait nouvelles et comme un pur produit de l'art.

affording a pleasant beverage, and an efficient medicine, and the encouragement which has been given in this, and other countries, to the artificial preparation of those waters, are, of themselves, strong proof of their beneficial effects; and I feel the greater satisfaction in seeing their utility every day more generally acknowledged, as I was the first who recommended them, at an early period of my medical practice, to the attention of professional men, for the relief of some of the most distressing disorders. (*)

I have stated at full length, in the Treatise to which I beg leave once more to refer, my opinions on the imitation of mineral springs, and my notions respecting the advantages and disadvantages that may be expected from mineral waters artificially prepared. M. Paul has not only distinguished himself by his improvements in the imitation of the natural gaseous springs, but he has also introduced to notice other gaseous medicinal waters, which are not met with in nature, and appear to be compositions altogether new and artificial.

(*) See a letter to Dr. Percival in his Medical Essays.

Long-temps avant que l'imitation des eaux minérales eût été mise dans l'état de perfection où elle est aujourd'hui, cet art avoit déjà fait des progrès considérables, grâces aux travaux de plusieurs naturalistes, et en particulier à ceux de l'illustre Bergman. A l'aide d'une analyse exacte, les chimistes avoient, depuis bien des années, imité différentes eaux naturelles, et avoient même réussi, jusqu'à un certain point, à imprégner ces eaux artificielles du gaz qui leur étoit nécessaire, difficulté qui avoit long-temps paru insurmontable. Mais M. Paul, par des travaux et des expériences continus, par une étude approfondie de la chimie et de la mécanique, paroît être arrivé à une imitation plus parfaite des eaux naturelles, qu'aucun des chimistes qui l'ont précédé. Il a de plus varié et combiné utilement ces imitations. Il a même réussi à réduire, à l'état de liquides, plusieurs substances gazeuses que la nature ne présente jamais sous cette forme, et que plusieurs médecins respectables ont déjà recommandées comme de précieuses acquisitions.

A l'égard des eaux gazeuses naturelles, et en particulier celle de Seltzer, non-seulement M. Paul est parvenu à leur donner, dans sa com-

Previous to the late improvements in the imitation of mineral waters, this art had for many years been carried to a considerable degree of perfection, by the labours of several natural philosophers, and particularly by those of the illustrious Bergman. Assisted by accurate analysis, chemists had long since imitated various natnral springs; and had even succeeded in impregnating, in some degree, these artificial waters, with their gaseous contents, a difficulty which had long appeared insurmountable. But Mr. Paul, by long continued labour and experience, and assisted by a careful study of natural philosophy, and of mechanical science, decidedly appears to have arrived at a more perfect imitation of natural springs, than any former chemists; he has, besides, usefully varied and combined these imitations, and has even succeeded in presenting, under a liquid form, certain gaseous substances, which nature never affords in that shape, and which several respectable medical men have already recommended as valuable acquisitions. (*)

In regard to the natural gaseous waters,

(*) Reports to the Institute.

position artificielle, un degré de vertu qui passe l'effort même de la nature ; il a aussi inventé une nouvelle manière de préparer ce qu'il appelle l'eau douce de Seltzer ; ce qu'on a regardé, chez l'étranger, comme une découverte réelle et importante. Tout le monde connoît le moyen ordinaire d'obtenir le gaz acide carbonique pour l'imprégnation, lequel consiste à répandre de l'acide sulfurique sur de la craie, sur du marbre ou sur toute base carbonique. C'est cette méthode que M. Paul emploie pour la préparation de son eau forte de Seltzer ; mais on a observé, et je crois que cette observation a été beaucoup moins fréquente dans ce pays que sur le continent, que ces eaux, quand elles sont préparées à ce degré de force qui les rend si agréables à l'estomac, produisent souvent, dans un sujet frappé d'étisie, et dans certaines complexions extrêmement irritables des effets trop stimulans.

On croit que ces effets, qui ne sont pas aussi sensibles dans les eaux gazeuses naturelles, proviennent de quelques particules d'acide vitriolique, qui sont en dissolution dans le gaz et qu'il retient avec lui dans l'eau. Pour obvier à cet inconvénient, M. Paul a imaginé de dégager son gaz de la craie, par le feu seulement, et il a trouvé que l'eau préparée avec ce gaz, au même

and particularly that of Seltzer, Mr. Paul has not only carried their artificial composition, in point of energy and strength, much beyond nature herself, but he has also introduced a new method of preparing what he calls the MILD Seltzer water, which has been considered abroad as a real and important improvement. Every one, knows the common method of obtaining carbonic acid gas, for the purpose of impregnation, which consists in pouring sulphuric acid on chalk, marble, or any other sort of carbonated lime. This method, Mr. Paul employs, for the preparation of his strong Seltzer water. But it has been observed, (and the remark, I believe, has occurred abroad, much more frequently than in this country) that those waters, when prepared in that degree of strength, that renders them so agreeable to the stomach, are apt to produce in hectic patients, and in certain constitutions extremely irritable, too stimulating effects. These effects, which are not so obvious in the natural gaseous waters, have been supposed to depend on some particles of the vitriolic acid being dissolved in the gas, and carried along with it into the water. In order to obviate this inconvenience, Mr. Paul has

degré d'imprégnation, étoit plus douce dans ses effets et exemptes de ces qualités irritables. L'institut national et la société de médecine de Paris ont donné la plus haute approbation à ce procédé. J'ai eu occasion de goûter de l'eau préparée par cette méthode ; elle m'a paru moins agréable au palais que les eaux fortes, mais je ne lui ai pas trouvé moins de ressemblance avec l'eau minérale naturelle. Quant à ses qualités médicinales, je n'ai pas encore été à portée de les constater par l'expérience ; je ne crois même pas que l'essai de ces nouvelles eaux eût été fait jusqu'à présent en ce pays. Mais en admettant qu'elles aient véritablement les avantages que les chimistes français et les facultés de Paris et de Genève leur attribuent, je pense que l'usage en sera toujours bien plus restreint que celui des eaux fortes, surtout dans cette île, où cette disposition d'irritabilité excessive est beaucoup moins commune, et où, selon toute apparence, on préférera toujours les eaux d'une qualité plus agréable et plus stimulante.

had recourse to the method of disengaging his gas from chalk, by heat alone; and he has found, that water prepared with this gas, in the same degree of impregnation, was milder in its effects, and entirely free from those irritating qualities. This idea has had the fullest approbation of the National Institute, and of the Medical Society of Paris. I have had the opportunity of tasting water prepared by that method, and it appeared to me rather less agreeable to the palate, than the strong sort, although perhaps not less resembling the natural spring. With regard to its medicinal qualities, I have not had yet any opportunity of ascertaining them by experience; and this new kind of water has scarcely yet, I believe, been tried in this country. But, admitting it to possess those advantages in particular cases, that the french chemists, and the Faculties of Paris, and Geneva, have ascribed to it, I believe its use will be found much less general than that of the strong sort, particularly in this island, where such extremely irritable habits are far less common, and where a decided preference is likely to be given to the most agreeable, and stimulating kind.

L'eau de Seidlitz est une autre sorte d'eau minérale artificielle que M. Paul a apportée dans ce pays. C'est encore une composition dans laquelle l'art a considérablement perfectionné les procédés de la nature. Il entre dans cette eau de la magnésie vitriolée, dans la proportion de deux drachmes, ou même d'une demi-once par pinte, et elle est si fortement imprégnée d'acide carbonique, que le sel en perd presque toute son amertume. J'ai déjà fait l'épreuve de cette eau, l'ayant prescrite pendant quelque temps comme un appéritif très-agréable ; l'eau de Seidlitz a été aussi employée heureusement avec un mélange d'eau chalibée, et a paru de la sorte un tonique purgatif très-efficace, principalement dans les maladies du foie qui se manifestent en Europe et dans les autres climats plus chauds, par la constipation habituelle et la diminution de la sécrétion bilieuse. La proportion de la magnésie vitriolée peut varier arbitrairement.

J'ai rencontré quelquefois des malades qui avoient de la peine à supporter la dose de gaz dont cette eau est imprégnée ; mais on peut toujours remédier à cela par la simple précaution

The Seidlitz water is another sort of artificial mineral water, introduced by Mr. Paul, into this country. It is another instance in which art has honsiderably improved the process of nature. This water consists of vitriolated magnesia, in the proportion of two drams, or even half an ounce to the pint, and is so powerfully impregnated with carbonic acid, as to render the bitterness of the salt scarcely discoverable. Of this water I have already had some experience, having for some time been in the habit of prescribing it as a very pleasant aperient medicine. The Seidlitz water has also been tried with success, in conjunction with a chalybeate, and is likely to prove in this way a very useful tonic purgative, and peculiarly well adapted to diseases of the liver, such as occur both in Europe, and in warmer climates, especially under habitual costiveness, and the diminished secretion of bile : the proportion of the magnesia vitriolata may be varied at pleasure.

I have occasionally met with patients, who found this water rather more strongly impregnated with gas, than they could easily bear ; but this can at all times be

de laisser l'eau se reposer dans le verre, quelques momens avant de la boire.

On a, pendant long-temps, fait un usage très-général, dans ce pays, de l'eau gazeuse alkaline, communément appelée eau de soude, et il y a plusieurs années qu'on la préparoit, en Angleterre, avec beaucoup de succès. M. Paul a été tout aussi heureux dans cette préparation que dans les autres, et il a inventé aussi l'eau gazeuse de potasse, à laquelle les praticiens donnent la préférence en certains cas. Les eaux alkalines sont d'une utilité plus étendue que toutes les autres sortes d'eaux minérales, et certainement d'une grande importance dans le traitement de plusieurs maladies; par la grande quantité d'alkali qu'elles contiennent. Mais je crois qu'un grand nombre de personnes qui boivent de l'eau de soude, sans ordonnance et uniquement à cause de l'agréable sensation que l'acide gazeux procure à l'estomac, trouveroient l'eau de Seltzer plus agréable que l'eau de soude, dans laquelle le goût acide alkalin domine plus ou moins, et qu'on ne préfère souvent que parce que le nom en est devenu plus familier.

remedied, simply by suffering the water to stand in the glass for a few moments before drinking it.

The gaseous alkaline water, commonly called soda water, has long been used in this country, to a considerable extent; and has, for many years past, been prepared in England with great success. Mr. Paul is fully as happy in this as in his other preparations; and he has introduced also the gaseous potash water to which, in certain cases, some practitioners give the preference. These alkaline waters are more extensively used than any other kind of mineral waters; and are certainly, from the large portion of alkali they contain, of great importance in the treatment of several disorders. But I cannot help thinking, that a great number of persons, who drink soda water, without any medical interference, and merely on account of the pleasant effect of the gaseous acid on the stomach, would probably find Seltzer water more grateful than the soda water, in which the acid alkaline taste is more or less prevalent, and which may frequently owe the preference which is given to it, to the name having become more familiar.

A l'égard de l'eau oxigénée et des autres sortes d'eaux gazeuses qui sont entièrement artificielles et particulières à M. Paul, je ne peux pas dire que j'ai eu occasion d'examiner leur effet médicinal. Mais il me paroît, d'après les rapports authentiques des facultés de Paris et de Genève, que quelques-unes, et surtout l'eau oxigénée, peuvent être un médicament fort salutaire, et que s'il est avantageux en certains cas d'oxigéner le système, opinion que plusieurs médecins célèbres ont émis depuis peu, ce mode d'oxigénation est, selon toute apparence, le plus sûr et le meilleur qu'on ait proposé jusqu'à présent.

Il ne me reste plus qu'à parler d'une autre pratique nouvelle de M. Paul, qui consiste à se servir pour ses eaux minérales de bouteilles de verre, au lieu de vases de terre qu'on employoit généralement à cet usage Il est certain que ces derniers, à raison de leur tissu poreux et de ce qu'ils sont mal enduits, laissent échapper une grande quantité de gaz et souvent le liquide lui-même, au lieu que par le moyen des bouteilles de verre, et avec la précaution indispensable de les coucher sur le côté, les eaux minérales peu-

With respect to the oxygenated water, and the other kind of gaseous waters, which are altogether artificial compositions, peculiar to M. Paul, I can not say I have yet had any opportunity of examining their medicinal effects. But it appears to me, from the authentic reports of the Faculties of Paris, and Geneva, that some of them, and the oxygenated water in particular, are not unlikely to become useful medicines; and that if any advantages may, in certain cases, be expected from oxygenating the system, an opinion which several medical men of character have lately entertained, this would appear to be a much safer, and more rational mode of oxygenation than the means proposed.

I shall only further mention another improvement, introduced by M. Paul, which is, that of using for his mineral waters, glass bottles, instead of the earthen bottles, which have been generally used for that purpose. It is certain, that the latter, from their porous texture, and from their being imperfectly glazed, suffer a quantity of gas to escape, and even sometimes of the liquid itself; whilst, by means of glass bottles, and with the indispensable precaution of laying them

vent se conserver long-temps sans la moindre déperdition de leur gaz, et l'expérience a prouvé qu'on pouvoit les transporter, sans altération, à toutes les distances.

Je suis, etc.

Signé W. SAUNDERS.

New Broad Street, 5 nov. 1802.

on their sides, mineral waters can be preserved for any length of time, without any loss of their gaseous contents; and experience has shewn, that they can be conveyed, unaltered, to any distance whatever.

I am, etc.

Signed W. SAUNDERS.

New Broad Sreet, nov. 5, 1802.

CURES

OPÉRÉES EN L'AN XI, PAR L'USAGE DES EAUX MINÉRALES ARTIFICIELLES.

Nous avons pris l'engagement de prouver que les eaux minérales factices de messieurs Paul et Triayre, dont l'efficacité est assez établie par la lettre qu'on vient de lire, ont eu cette année, en France, un succès inespéré. Nous allons rapporter succinctement l'extrait des guérisons les plus frappantes, et nous prévenons que si nous avons cru devoir taire les noms des individus sur lesquels les cures ont été opérées, par respect pour leur secret, nous nous sommes crus obligés de citer leurs médecins, pour ôter tout soupçon de supposition, et parce que nous avons cru juste de rendre à leurs soins ce témoignage éclatant de l'efficacité de leurs conseils.

Madame D...z, âgée de trente-huit ans, envoyée par le docteur l'Allouette pour un engorgement à la matrice, invétéré et menaçant d'ulcération, avoit pris pendant quelque temps les bains et les injections de Barèges, qui calmoient ses douleurs; mais trois ou quatre heures

après elles renaissoient et se compliquoient de la fatigue du trajet, pour retourner des bains chez elle. Elle se détermina à venir demeurer dans la maison des bains, où elle est restée du 11 germinal au 15 vendémiaire dernier. Au bout de deux mois de traitement consécutif, elle fut visitée par son médecin, qui trouva dans son état une amélioration sensible, laquelle s'est graduellement augmentée, au point qu'en ce moment elle marche sans difficulté et supporte la voiture sans incommodité. Elle a cessé ses bains et a continué seulement ses injections avec des eaux préparées.

Dans une affection moins avancée, Madame T....u, prit, par le conseil de M. Sedillot, des demi-bains de vapeurs, et des bains de Plombières : en cinq semaines ce traitement l'a mise en état de faire le voyage de Plombières, qui lui a moins réussi ; car elle se propose de revenir prendre les bains d'eaux factices au printemps.

Madame de L.....y avoit un écoulement attribué à une affection dartreuse, compliquée de lait. Tous les remèdes avoient été tentés infructueusement : par les conseils de M. Laserre, elle a pris soixante bains de Barèges et l'eau sulfureuse de Naples en boisson. Elle a été guérie, comme par un enchantement, et nous devons

dire, à l'étonnement du médecin qui ne soupçonnoit pas à ces eaux une telle vertu.

Madame S.....r, malade de M Raffin, a vu céder aux bains et injections de Barèges un écoulement opiniâtre.

Madame D.....d use en ce moment-ci, avec les plus grands succès, du même remède, contre une perte blanche survenue après une affection laiteuse, à laquelle elle attribuoit auparavant un écoulement et des éruptions aux oreilles.

Madame D.....t est venue, par le conseil de M. Corvisart, prendre des bains d'eaux de Barèges, pour une perte blanche très-abondante et très-ancienne. L'écoulement a cessé, les règles ont reparu; elle avoit passé à Plombières la saison dernière sans succès.

Madame V.....u, malade de MM. Rey et Dubois, avoit une écorchure au col de la matrice et la fièvre depuis deux mois. Vingt bains de Plombières et des injections de Barèges lui ont rendu le calme et la santé.

Monsieur B.....u, malade de M. Süe, a pris, pour une dartre errante, quarante bains de Barèges, et a attesté à M. Triayre, le 25 janvier 1804, qu'il ne s'étoit pas aperçu depuis ce mois de cette incommodité.

Madame H....r, malade de M. Pelletan,

souffrant depuis quatre mois d'un dépôt d'humeurs, formé près du nombril, avoit épuisé toutes les ressources de l'art. Enfin son conseil pensa qu'elle pourroit se trouver bien des douches de Barèges : elles lui furent d'abord administrées en arrosoir, et firent sortir une grande quantité de pus ; on les augmenta graduellement, et au bout de quelque temps on supprima l'usage d'une sonde de gomme élastique, destinée à faciliter la fonte et l'évacuation purulente ; dès lors la plaie se circonscrivit et se ferma au bout de cinq semaines. La malade est radicalement guérie.

Un Turc, envoyé par M. Delacroix, qui l'avoit opéré d'une fistule à l'anus, ressentoit des douleurs sourdes dans cette partie et dans le ventre ; il avoit de la difficulté à marcher ; quatre douches de Barrèges l'ont délivré de ces incommodités.

Un Polonais ayant une fausse ankilose, suite de traitemens vénériens exagérés, a pris, par les conseils du même chirurgien, vingt bains et douches ; il a recouvré la liberté de l'articulation. Quinze autres douches out complété la guérison.

Un garçon paumier est, en ce moment, à sa vingtième douche pour une ankilose au bras, qui déjà cède visiblement à l'effet de ces eaux énergiques.

M. de R.....c, et son gendre avoient, l'un,

des accès de fièvre tous les étés, qui ont cédé aux bains et aux breuvages d'eaux minérales, ordonnés par M. Pinel; l'autre, une foulure au pied droit qui le retenoit depuis deux mois sur une chaise longue, qui, au bout de vingt jours d'eaux de Barèges, étoit guérie, et qui, dès le sixième jour, avoit éprouvé un mieux sensible.

M. M.....d, âgé de soixante-dix ans, envoyé à l'établissement par M. Lafisse, y a recouvré, après trente bains, une partie de ses forces, depuis longt-temps perdues; et son mieux s'est encore accru depuis son séjour à la campagne.

Le colonel C....t, malade de M. Bourdois, avoit cinq plaies, suite d'un coup de feu aux vertèbres lombaires, et ne pouvoit faire aucun mouvement sans des douleurs atroces. Les douches et les bains de Barèges ont cicatrisé les plaies, et lui ont rendu la liberté du mouvement: par un très-heureux effet de la douche, l'humeur qui affluoit aux plaies, s'est portée à la cuisse droite, y a formé un dépôt qui a exigé une petite opération. Il est parti bien guéri.

M. R....d, a pris, par l'avis de M. Lafisse, trente douches et bains d'eau de Plombières, et bu trente bouteilles d'eau de Vichi, pour des obstructions au foie. Il s'est très-bien trouvé de ce traitement, qui lui a rendu l'appétit; il l'a fini

le 7 fructidor dernier, très-satisfait, n'ayant presque plus de gonflement et ne sentant qu'une légère douleur en appuyant fortement la main sur l'ancienne tumeur.

Mesdames R....n, mère et fille, ont dû, l'une, aux douches de Barèges, la cessation de douleurs à la suite d'une fracture à l'avant-bras; l'autre, aux douches de Plombières et aux eaux de Vichi, la fonte d'obstructions et le retour des forces et de l'appétit, après une longue et dangereuse maladie. Elles ont choisi ce mode de guérison, d'après les conseils de M. Laroche.

Madame B...,t, revenue pour la seconde saison prendre les bains et les douches de Barèges, pour des douleurs de sciatique, a vu encore son état s'améliorer sensiblement, et marche sans fatigue et sans douleur.

M. T....n, d'Orléans, est dans le même cas.

Madame V...s, malade de messieurs Jeanroy et Pelletan, avoit au sein une humeur jugée dartreuse, et pour laquelle on lui avoit conseillé le voyage de Barèges. La saison ne le permettant pas, elle vint pendant l'hiver de l'an XI à cet établissement. Le sein étoit très-volumineux, dur autour du mammelon : une auréole très-enflammée et ulcérée, obligeoit d'appliquer dessus

de la charpie plusieurs fois par jour : elle prit quelques bains de vapeurs pour détendre d'abord et faire cesser l'inflammation, ensuite les bains et les douches légères, qui la soulagèrent sensiblement. Au bout de deux mois, l'enflure et l'inflammation avoient disparu, et le mammelon seulement suintoit encore une humeur qui cessa quinze jours après, et reparut l'été dernier. Elle compte achever sa guérison au printemps prochain.

M. Lafisse a traité avec succès, par le même moyen, une métastase laiteuse sur la main gauche de madame F.....u, qui étoit restée immobile deux mois, et qui donna des signes de flexions dès les premières douches : elle en a pris vingt, trente-six bains ordinaires, et six de vapeurs.

Messieurs Lafisse et Sédillot ont été à portée de vérifier le mérite de la douche ascendante dans plusieurs constipations opiniâtres, et elle a constamment réussi.

On aimera sans doute la bonne foi avec laquelle messieurs Paul et Triayre font l'aveu du peu de succès de leurs eaux, lorsqu'elles n'en ont pas dans telles ou telles affections. C'est ainsi qu'ils avouent que parmi les paralytiques qui leur ont été envoyés, trois seulement ont

éprouvé un soulagement sensible ; ce sont messieurs Ch...l, envoyé par M. Ruffin, qui a *éprouvé un très-grand bien;* B....d, malade de M. Ségard, âgé de soixante-un ans, qui, au bout de vingt douches, sentit un soulagement marqué; Ch...s, âgé de vingt-huit ans, envoyé par le comité de bienfaisance, qui a recouvré complètement l'usage de la jambe droite et du bras; la tête est plus droite, sa bouche s'est restituée, et la langue, qui étoit très-épaisse, a diminué assez pour lui laisser l'usage très-libre dela pa role.

M. T.....e, malade de M. Jannet, avoit une douleur avec gonflement du genou droit, qui avoit résisté à tous les traitemens ordinaires. Vingt douches ont fait disparoître ces accidens.

Madame la P. de N....u a vu des douleurs de reins très-violentes céder pareillement à vingt douches et bains.

Madame C...u, malade de M. Imbert, a guéri par ce moyen de fleurs-blanches très-abondantes, et ses règles ont repris leurs époques accoutumées.

Madame P....s, envoyée par M. Baudeloque pour opposer le même remède au même mal, avoit obtenu le même succès; mais au bout de deux mois les mêmes accidens ont reparu.

Madame R. D. S. J. D.....y, malade de Mr. Bourdois, a été plus heureuse, et sa guérison seroit sans crainte de rechute, si elle vouloit suivre un régime et consentir à une vie plus convenables à son état.

Le chantre aimable et sublime d'*OEdipe à Colonne*, avoit une rétraction du doigt médius de la main droite, due chez lui à un système d'irritation générale; trente douches avoient sensiblement redressé le doigt et permis au tendon de se prêter; il est malheureux que cette incommodité n'ait pas été plus grave, parce que le patient y eût mis plus de persévérance et seroit complétement guéri à présent, surtout en aidant ce moyen d'un mécanisme particulier propre à étendre le tendon fléchisseur assoupli par la douche.

M. B....n, malade de M. Lafisse, a opposé avec succès à une douleur de rhumatisme à la cuisse, les bains et les douches de Plombières. En dix bains elle étoit disparue; deux mois après cette humeur se porta sur la hanche droite et céda au même moyen.

Un autre malade de M. Lafisse, madame G...z, a fait cesser par l'usage des bains de Barèges, une émaciation de toute l'extrémité supérieure droite; les doigts étoient retirés, et cette incommodité datoit de neuf ans.

On voit par ce court extrait choisi au hasard parmi les nombreuses cures opérées dans cet établissement, combien les propriétaires ont des droits à la confiance du public; ils veulent en acquérir de nouveaux à sa reconnoissance, et ils vont demander au ministre de l'intérieur deux malades ayant des ulcères du plus mauvais caractère, pour constater sur eux la bienfaisance des eaux de Gurgitelli, si vantées dans ces affections rebelles. Leur énergie est telle, qu'à Naples (et nous avons pu, pendant un assez long séjour, y apprécier la vérité de ce fait) on ne se sert que de cette eau dans les pansemens des hôpitaux, et qu'en général les amputations y sont très-rares, parce qu'elles en évitent la nécessité par leur qualité détersive et cicatrisante.

Ils ne feront d'ailleurs pour ces deux infortunés que ce qu'ils pratiquent depuis leur établissement, non-seulement pour les malades qui leur sont envoyés par les hospices et les comités de bienfaisance, mais même pour ceux recommandés par les médecins. Tout s'élève donc en faveur d'un établissement fondé sur la bienfaisance, l'humanité et le désintéressement, et l'on fera, comme nous, la remarque que ce n'est point ici l'annonce d'un remède banal prôné par son seul inventeur, intéressé à le répandre, mais celle de plusieurs

cures de différentes maladies, constatées par les hommes de l'art et surveillées par différens médécins. Enfin nous ne croyons rien dire de trop en assurant que la philantropie doit faire des vœux pour des succès d'une telle entreprise, que nous appellerons moins un établissement de bains qu'une pharmacie pneumatique universelle.

DE L'INFLUENCE

DES TEMPÉRATURES SUR LA SANTÉ.

Il nous reste à tracer quelques conseils généraux d'hygiène aux femmes, relatifs aux constitutions dominantes des saisons. Le printemps et l'automne, saisons intermédiaires, ne demandent pas la même étendue de soins, la même sévérité de régime, et participant plus ou moins de l'hiver ou de l'été, sont régis par le mode convenable à celle de ces deux saisons à laquelle ils ressembleront le plus : (*) seulement

(*) On doit dire cependant qu'Hippocrate, Baillou, Raimond, etc., ont observé l'influence de l'automne, non-seulement sur la constitution de l'année suivante, mais encore sur celle des années subséquentes, et que le

il est une affection propre à l'automne, qui demande des soins et un traitement particulier, ce sont les fièvres dont le caractère automnal diffère essentiellement de celui des fièvres des autres saisons. Ces fièvres sont surtout dangereuses et opiniâtres dans les lieux bas, humides, peuplés de gens pauvres qui ne peuvent relever l'affaissement de la fibre, par une nourriture généreuse; dans les grandes villes, peu exposées par l'élévation excessive des maisons, aux rayons du soleil et à l'active circulation de l'air, où la population entassée, repompe au foyer commun de perspiration, des molécules d'air déjà digéré, et où chaque individu échange ainsi sa propre transpiration contre celle de chacun de ses voisins; aussi le remède le plus prompt, le plus sûr, est le changement d'air, de linge, une nourriture tonique, un exercice vigoureux, les bains, le kinkina, quelques spiritueux; comme on remarque qu'à défaut de rapidité dans l'emploi de ces moyens, les accès dégénèrent en affections chroniques presque incurables, en obstructions, en hydropisies, trop heureux

père de la médecine lui fait jouer le premier rôle, à cause de ses pluies, lorsqu'il traite de l'influence des saisons. Nous n'avons pu suivre cet ingénieux rapprochement dans un aperçu aussi rapide que le nôtre.

encore le malade quand la stase humorale détermine un dépôt on une éruption à la peau.

TEMPÉRATURE DE L'HIVER.

La température de l'hiver est ou sèche et froide, ou humide et tempérée. La première est moins accompagnée de maladies; en effet dans cette saison consacrée au sommeil de la nature, et pendant laquelle elle élabore en silence ses moyens de reproduction, la terre retire dans son sein les fluides qui s'épanouissoient en verdure sur la tête des végétaux, et nulle émanation ne vient modifier l'air. Si des rameaux verdoyans n'y versent plus des flots d'oxigène, des dissolutions putrides ne l'altèrent point non plus par des vapeurs azotiques. L'air presque réduit à ses parties élémentaires est facilement aspiré et se combine sans effort au chyle dans le poumon. La gelée a fermé les pores de la terre, et l'homme n'est plus soumis qu'à des influences éthérées; aussi ses besoins et ses maladies sont plus rares; il semble qu'il ait moins d'impôts à payer à l'humanité. Mais si ses tributs sont plus rares, ils sont plus graves, et les maladies se compliquant de l'érétisme général imprimé à la terre, ont toutes un caractère inflammatoire et un marche rapide.

La saine médecine indique de prévenir ces meurtrières invasions par des vêtemens chauds, pour rappeler la transpiration par l'usage des bains tièdes, des boissons émolientes, très-légèrement acides, des saignées, par l'évacuation sans secousse des saburrhes des premières voies, en général par un régime doux et humectant. Si au contraire, trompant le vœu de nature, l'hiver est humide et tempéré, un régime stimulant, des bains très-courts, mais chauds, des habits légers et moëlleux, des alimens épicés, l'usage du vin pur et même des spiritueux unis aux acides, tels que le punch, les boissons amères, le café, la feuille d'oranger, etc., combattront avec avantage cette constitution. Dans les maladies, le régime curatif participera de ces vues générales, tout ce qui peut relever la fibre, les vessicatoires, l'opium, les acides minéraux, etc., sont indiqués, sauf les modifications particulières, relatives à l'âge, au sexe, au climat, etc.

TEMPÉRATURE DE L'ÉTÉ.

L'été est ou humide et chaud, ou ardent et sec, ce que Raimond appelle *station molle* et *station forte*. Le premier état détermine des affections catarrhales, et la lésion du système

des membranes muqueuses; on éprouve des engorgemens glanduleux, des éruptions à la peau, des maux de dents, d'yeux et d'oreilles. Cette température, toujours très-variable, exige surtout le plus grand soin à ne pas éprouver de suppression de transpiration. C'est alors qu'il est dangereux d'étaler cette demi-nudité consacrée par la mode aujourd'hui, et d'autant plus dangereuse que la femme sortie aussi déshabillée le jour, est surprise dans cet état par l'arrivée de la nuit, et passe ainsi, sans abri, sans défense, par toutes les modifications de l'air, du chaud à l'humide et au froid. Nous ne pouvons oublier que le but de cet ouvrage a été de les corriger de cet usage meurtrier, et nous les invitons encore ici à se couvrir la poitrine et les bras. Quant au régime, il doit être tonique, comme le mode de curation doit être stimulant en cas de maladie.

Enfin l'été peut être ardent et sec, et c'est la température la plus commune en France, depuis quelques années; c'est alors que les bains offrent seuls un moyen d'hygiène aussi sûr qu'agréable; des boissons acidulées, l'usage et non l'abus des spiritueux pour relever le ton de la fibre affaissée par la chaleur, une diète sobre suffiront pour se garantir des dangers de l'ardeur de l'été.

Tels sont les moyens généraux que nous avons

cru devoir indiquer, et dont une pratique de douze ans, comme premier médecin dans plusieurs hôpitaux, nous a confirmé le succès.

Nous terminerons ici cet appendix, que nous avons cru nécessaire pour compléter cet ouvrage destiné surtout aux femmes, et justifier davantage le titre que nous lui avons donné. C'est en résumant, en méditant les ouvrages anciens, en y réunissant les connoissances modernes, que nous avons essayé de rédiger ce corps de doctrine que demandoient les circonstances, et qui nous a semblé manquer à la littérature médicale. Nous avons tâché de revêtir d'un style pur ces préceptes sévères, ces détails arides, et nous serons bien récompensés de nos veilles, si nous avons conquis quelques femmes sur la mode, et engagé les autres à s'occuper enfin de leur santé.

FIN.

ADDITIONS

SURVENUES DEPUIS L'IMPRESSION.

Page 25, au vers

Armatam Venerem vidit Lacedemona Pallas.

ajoutez les trois suivans :

« Nunc certemus, ait, judice vel paride
» Cui Venus : armatam tu me temeraria temnis
Quæ quo te vici tempore, nuda fui.

Ausonn. epigr. 41.

Page 64, ligne 4; ceinture. Ajoutez en note :

Winkelmann a fait sur le ceste ou la ceinture de Vénus, l'importante observation suivante : « Vénus drapée est toujours représentée sur » le marbre avec deux ceintures, dont la se- » conde est placée au-dessous du bas-ventre; » elle se voit ainsi placée à la Vénus à tête » d'après nature, qui est à côté de Mars au » Capitole, et à la belle Vénus qui étoit autre- » fois au palais *Spada;* cette ceinture infé- » rieure est propre à cette déesse seule, et c'est

» celle que les poëtes appellent particulièrement » la ceinture de Vénus. » *Hist. de l'art*, t. I, page 337.

Page 169, ligne 8; cherche la solitude. Ajoutez :

Cherche l'ombre et la solitude favorables aux tendres rêveries, quand sa voix est languissante et interrompue, quand de longs soupirs entrecoupés s'échappent de son sein qui s'élève et s'abaisse comme la surface des flots bouillonne ou s'applanit sous le souffle des Autans.

Page 219, ligne 17; mais pense bien, s'il est possible. Ajoutez :

Mais pense bien, s'il est possible, qu'un jour ton lâche époux se trouve touché du repentir tardif de ton automne, après t'avoir vue abuser dans ton printemps d'une excessive liberté.

Page 281, ligne 25; que dangereuse. Ajoutez :

Et que l'application de la poudre de charbon paroît suffire quelquefois à sa guérison.

Page 285, ligne 12; épilatoires. Ajoutez :

La base de cette pommade est un minéral brun, analogue à l'orpiment, et nommé par les Turcs *rusma*, par les Arabes, *nouret* : on le coupe avec égale quantité de chaux vive, on l'applique sur la peau dans les étuves, en observant bien de ne pas y laisser trop long-temps ce caustique dont l'effet se porteroit sur le derme, et ne se borneroit pas au bulbes capillaires. On a quelques raisons de penser qu'on obtiendroit le même succès d'un mélange de chaux vive et d'arsenic employé avec précaution. En général, la pommade égyptienne doit avoir produit au bout de trois minutes l'effet pour lequel on l'emploie.

Page 306, ligne 7. Ajoutez en note :

On observe, dit Falconer, dans son *Traité de l'influence des passions dans les maladies*, que le hoquet est arrêté par tout ce qui peut fixer fortement l'attention, soit que la passion qui en résulte soit du genre stimulant ou affoiblissant.

Sauvages énonce la même opinion, *Class. 5, gen. singultus.*

FIN DES ADDITIONS.

TABLE

TABLE

DES MATIÈRES

contenues dans cet ouvrage.

Lettre dédicatoire à Madame Bonaparte. Page v
Préface. vij
Avant-propos. xiij
Deuxième figure et première lettre contenant le plan de l'ouvrage. 1
Lettre deuxième. Tableau des modes et des mœurs chez les Juifs et les Grecs. — Réforme de Sparte. 9
Lettre troisième. Des mœurs des Romains. 26
Lettre quatrième. Esquisse des modes françaises. 34
Lettre cinquième. De l'influence de la mode sur les mœurs, et des mœurs sur la santé. — Du luxe national. 46
Lettre sixième. Du luxe privé. — De la walse. 59
Troisième gravure, Vénus de Médicis, et lettre septième. Du bain relativement à la santé. - De son usage chez les Hébreux et les Grecs. 69
Quatrième gravure, Vénus de Gnide, et lettre huitième. De l'usage du bain chez les Romains. 81
Cinquième gravure, Vénus au miroir, et lettre neuvième. De l'usage du bain chez les peuples nos contemporains, les Egyptiens, les Russes, etc. Page 91
Lettre dixième. De l'usage des bains en France. 109
Lettre onzième. De l'influence des bains considérés phisiologiquement. 121
Lettre douzième. De l'eau, de ses propriétés, de ses températures. 135
Lettre treizième. De la température des bains. 145
Lettre quatorzième. De l'eau vaporisée. - Phénomènes de la chaleur. - Des douches. 152
Lettre quinzième. Des différentes manières d'administrer le bain dans différentes maladies. 166
Lettre seizième. De la phtisie pulmonaire. -- De l'influence de la musique sur la santé. 178
Lettre dix - septième. De l'allaitement. -- Des cautères. -- Du thé. -- Des parfums. -- De la toilette

RA
778
M33
1804

LA
778
.H33